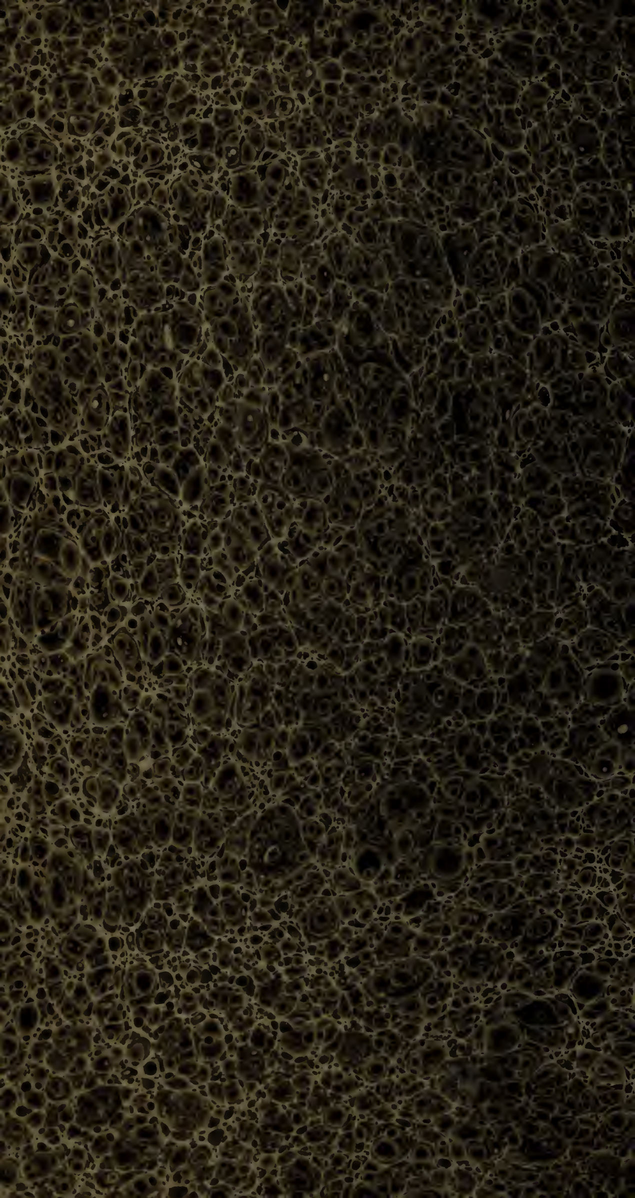
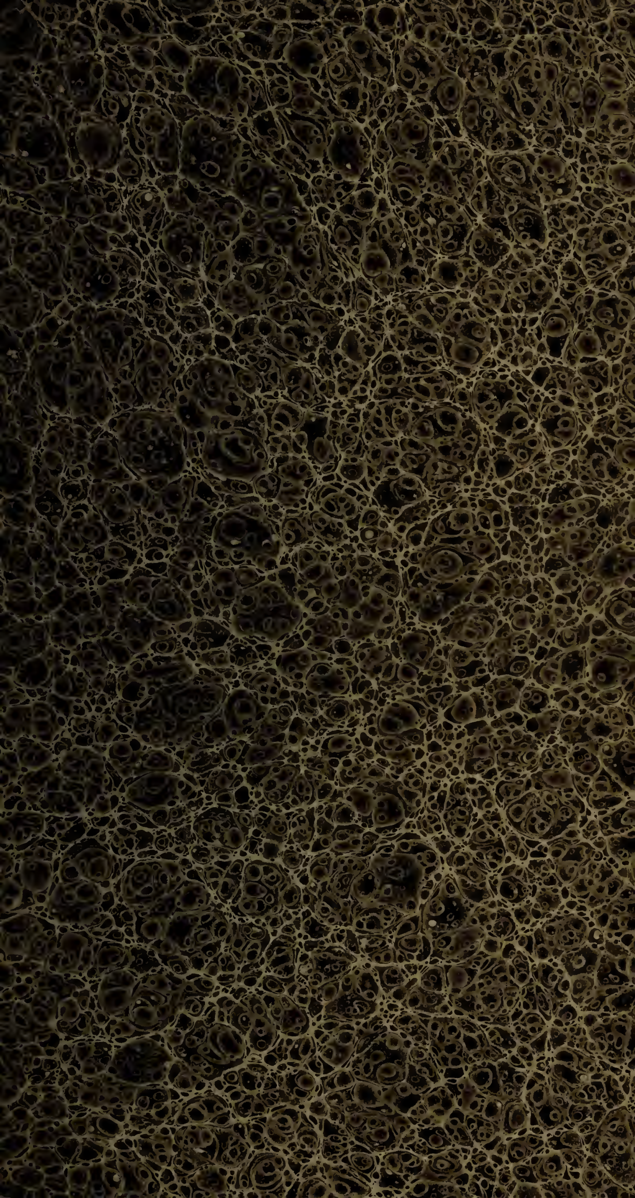






MÉMOIRES

SUR

LES FIÉVRES

ET SUR LA CONTAGION,

Lus à la Société de Médecine et de Philosophie d'Edimbourg, par Mr. JACQUES LIND, Médecin de l'Hôpital du Roi à Haslar près de Portsmouth, Membre du Collége des Médecins d'Edimbourg, etc.

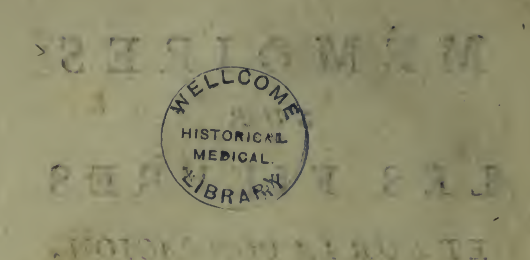
Ouvrage traduit de l'Anglois, et augmenté de plusieurs Notes,

PAR HENRI FOUQUÉT, Professeur de Clinique, dans l'École de Médecine de Montpellier.

A LAUSANNE;

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1798.



Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt : multum adhuc restat operæ, multumque restabit; neque ulli nato post mille secula præcidetur occasio aliquid adhuc adjiciendi. SENECA.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont je donne ici la traduction au Public, est celui d'un des premiers Praticiens de l'*Europe*, et la matière qui y est traitée l'une des plus intéressantes pour tous les hommes en général, et pour les Médecins en particulier. Il n'est sans doute aucun de ces derniers en *France*, qui ne connoisse M. *Jacques Lind* par son excellent Traité sur le *Scorbut*, traduit depuis quelques années en notre Langue ; mais ses *Mémoires sur les Fièvres et sur la Contagion*, serviront peut-être encore mieux à faire connoître en lui l'homme de génie et les talens de l'observateur. Ce

qu'on peut assurer de ce dernier Ouvrage, c'est qu'il a sur le précédent l'avantage d'être original, et le mérite rare de ne contenir que des faits, la plupart observés d'assez près par l'Auteur, pour qu'il eût pu s'appliquer à lui-même le *quæque miserrima vidi*, *etc.* de *Virgile*, ou sur lesquels il s'est procuré les documens les plus exacts et les témoignages les plus certains.

La fiévre (prise ici, dans l'acception vulgaire de ce mot, pour une affection en soi et non pour un signe d'affection) la fiévre, étant selon M. *Lind* le produit le plus ordinaire de la *Contagion*, c'étoit dans cette maladie un nouveau rapport à établir ou à développer ; et c'est ce que ce Médecin paroît avoir fait avec beaucoup de succès. Il a été engagé, comme il le dit lui-même,

dans cette entreprise, par le peu de lumières qu'on retire de la lecture de la plupart des Auteurs, et par les occasions presque journalières qu'il a eues d'étudier les maladies contagieuses, principalement dans l'Hôpital de *Haslar*, l'un des plus considérables de l'*Angleterre*, dont il a été le Médecin. Ce n'est donc pas ici une Epidémie accidentelle, et pour ainsi dire territoriale, que nous offre M. *Lind*, mais un tableau général de la *Contagion* proprement dite, considérée tant en grand que sous les différentes formes dont elle est susceptible, relativement à une infinité de circonstances, et telles qu'elles ont été reconnues et suivies sur plusieurs milliers de sujets.

On peut réduire les matières contenues dans ces *Mémoires* à

trois articles principaux. Le premier concerne les différentes méthodes les plus convenables pour purifier entièrement les Vaisseaux, les Hôpitaux et autres lieux où règne la *Contagion*, ainsi que le linge, les étoffes, les habits, les meubles, les ustensiles et autres substances qui peuvent se trouver infectées. Le second se rapporte à la manière cachée et le plus souvent insidieuse, dont la *Contagion* se propage ou se communique; aux symptômes qui indiquent son existence ou qui caractérisent le plus communément ses effets primitifs; aux variations ou altérations qu'elle éprouve dans son activité, soit par rapport aux tempéramens, soit par rapport aux saisons, aux climats et autres circonstances; aux espèces particulières de Fiévres qui en dépen-

dent ; et parmi lesquelles on distingue la *Fièvre Jaune de l'Amérique* ; maladie sur laquelle M. *Lind* a répandu des détails où l'on trouve beaucoup à s'instruire, même après avoir lu tout ce que M. *Linnen* a publié sur cette Fièvre, dans un des premiers volumes des *Transactions Philosophiques*. Enfin, le troisième et dernier article, consiste dans l'exposition des remèdes les plus efficaces contre les Maladies de ce genre, et des autres moyens relatifs à la méthode curative qui se trouve ici fort perfectionnée, et dont l'Auteur ne sépare jamais la *prophilectique*, qu'il fait consister principalement dans la *Désinfection* par les feux et la fumée, dans la propreté et le renouvellement de l'air. En traitant ces divers objets, l'Auteur s'appuie constamment sur un historique

de faits qu'il a eu soin de placer au commencement, et comme à l'entrée de son Ouvrage, pour en tirer ensuite une foule de preuves en faveur de son opinion sur la *Contagion*, et de sa méthode particulière de la combattre. Il paroît, en outre, que M. *Lind* s'est attaché dans le cours de ces *Mémoires*, à saisir tout ce qui peut constater aux yeux des Médecins et du Public, les dangers d'une infinité de Maladies qualifiées assez ordinairement et assez légèrement de Fiévres simples, et la vraie manière de s'en préserver ou de les guérir. C'est en effet une erreur assez généralement répandue, que celle qui fait regarder les Fiévres comme n'étant contagieuses, qu'autant qu'elles présentent des signes évidens d'une malignité considérable, et qu'elles se com-

muniquent pour ainsi dire ouvertement ; mais il résulte des nombreuses observations de notre Auteur, que c'est très-mal estimer la *Contagion*, d'autant que celle-ci peut s'étendre (ce qui arrive plus souvent qu'on ne l'imagine) depuis la Fiévre la plus simple et la plus bénigne en apparence, jusqu'à la Fiévre pestilentielle la plus décidée ; en sorte néanmoins que de même qu'une Maladie, quoique éminemment contagieuse, n'en est pas pour cela ni maligne ni pestilentielle, de même aussi une Fiévre, quoique très-maligne, peut ne contenir en soi rien d'essentiellement contagieux. C'est ainsi, par exemple, que la petite vérole, même la plus bénigne, est toujours accompagnée de *Contagion*, et que cette Contagion est sans effet dans plusieurs

circonstances et à l'égard de plusieurs sujets, tandis qu'une simple Diarrhée ou un simple *Cholera-Morbus*, présente quelquefois les signes de la Contagion la plus active.

Mais, si comme nous venons de l'observer, l'Auteur éclaire sur le danger des Fiévres en général, tant pour les personnes qui en sont attaquées, que pour celles qui sont chargées du soin des Malades, il a aussi l'attention d'écarter les craintes trop vives, qui pourroient naître des exemples frappans qu'il rapporte à ce sujet, en indiquant contre ce fléau les moyens que l'expérience a fait connoître pour être les plus efficaces, soit à titre de précautions, soit à titre de remèdes. Quoique ces observations aient été faites, principalement sur des Fiévres contractées à bord des

vaisseaux ou dans des pays éloignés, on verra qu'elles n'en sont pas moins applicables à toutes les Maladies Contagieuses, en quel lieu et en quel climat qu'elles règnent.

C'est encore une erreur commune à plusieurs Médecins, qui pourtant paroissent remplis de la Lecture d'*Hippocrate* ou de sa Doctrine, de croire qu'il faille toujours attendre des crises dans toutes les *aiguës* indistinctement, et de se borner en conséquence à de vains et puériles efforts contre les symptômes, au lieu d'attaquer de front la Maladie, avant qu'elle ait répandu ses malignes influences sur l'universalité des solides et des fluides. *Hippocrate* (*a*) lui-même, ainsi

(*a*) *Morbosa principio curare opportet* (de Loc. in hom. n.° 42.)

que *Celse* et *Galien*, suivis par quelques modernes, enseignent que beaucoup de Fiévres peúvent être guéries et comme suffoquées dès leur première attaque, par une méthode appropriée qui est toujours plus ou moins active : ce précepte est sur-tout applicable aux Fiévres contagieuses, qui, selon l'observation journalière, deviennent le plus souvent mortelles, si dans ces commencemens on néglige de s'opposer aux progrès de la Maladie, c'est-à-dire, au développement ultérieur des germes ou miasmes contagieux, dont le corps se trouve infecté. C'est ainsi que la morsure de la vipère est ordinairement mortelle, si ce venin n'est promptement combattu par des remèdes capables d'en arrêter les effets sur le principe de la vie, et de le chasser hors du

corps en le détournant en quelque manière vers la circonférence, comme on y réussit assez communément par le moyen des alcalis volatils. C'est ici le cas du *Principiis obsta* ; mais cette vérité , n'est nulle part aussi sensible que dans l'Ouvrage de M. *Lind*; c'est là qu'elle se trouve exposée dans tout son jour , et environnée de preuves qui établissent la conviction la plus entière.

Nous avons insinué que cet Ouvrage étoit entièrement dégagé de théorie et de toute opinion systêmatique où hasardée , et que la pratique de l'Auteur , comme celle des Anciens , employoit constamment les grands moyens qui seuls constituent les vrais remèdes , tels que les émétiques , les vésicatoires , les altérans , etc. La lecture n'en

peut donc convenir à ceux, qui, dans l'exercice de la Médecine, appoitent cette réserve pusillanime ou politique qui ne sauroit s'accommoder que de petites vues et de petits procédés, et qui asservit constamment aux autorités domestiques, ou aux pratiques coutumières et locales; elle ne serviroit qu'à les jeter dans l'embarras ou la perplexité. Tout au contraire, ceux à qui une noble indépendance des préjugés, ne permet pas d'oublier ce qu'un Médecin se doit à lui-même et à l'observation, le liront avec fruit, et même, on ose l'avancer, avec plaisir. En effet, l'Auteur a trouvé le moyen de répandre de l'agrément sur la matière qui en paroît le moins susceptible, par des digressions intéressantes et qui semblent sortir comme d'elles-mêmes du

sujet. Son style clair et simple, répond d'ailleurs au titre de *Mémoires* que porte son Ouvrage, et qui n'astreignant point à la forme didactique des chapitres ou des paragraphes, semble se prêter davantage au génie d'un Ecrivain, dans le développement des idées et des faits ; en un mot, c'est le grand Médecin d'un grand Hôpital, qui, semblable en quelque sorte, à un Général d'Armée qui décrit, au milieu des camps, l'histoire de ses campagnes, peint avec franchise tout ce qui s'offre à son observation, au milieu des Maladies contagieuses qu'il est occupé à combattre ou à éloigner, et des dangers qui en sont inséparables.

Il est tems maintenant que je dise un mot des circonstances qui ont donné lieu à cette traduction. Il y a environ six ans

que les Mémoires de M. *Lind* me tombèrent entre les mains ; ils me parurent si curieux, si neufs, et en même tems si instructifs, que j'en conçus d'abord le dessein de les traduire d'un bout à l'autre pour mon usage ; mais les soins inséparables de l'exercice de ma profession, et une foible santé, sembloient devoir m'éloigner pour toujours de mon premier projet, lorsque les éloges qu'on donna à des morceaux détachés de l'Ouvrage de M. *Lind*, sur la lecture que j'en fis dans quelques - unes de nos séances académiques, et le desir qu'on me témoigna pour lors de connoître l'Ouvrage en entier, m'y ramenèrent comme malgré moi, et me déterminèrent à donner tous les jours quelques momens à cette traduction. Un seul point néanmoins pouvoit ralentir

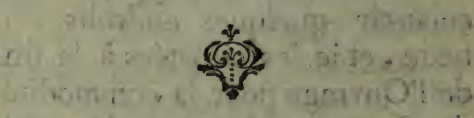
mon zèle ; l'Original Anglais qui m'appartenoit se trouvoit égaré, je ne sais comment, et il falloit en faire venir un autre de *Londres*, ce qui demandoit du tems ; mais cette difficulté fut bientôt levée par M. *Le Roy*, mon confrère, qui m'offrit généreusement l'exemplaire qu'il en avoit de l'édition de 1763, et sur lequel j'ai travaillé. Cependant, j'avois lieu d'être surpris qu'un Ouvrage de cette nature n'eût pas encore été traduit, et il étoit raisonnable de penser qu'il pouvoit tous les jours être à la veille de paroître en notre langue ; mais après avoir inutilement attendu pendant quelques mois, j'ai préféré de risquer ma traduction, toute défectueuse qu'elle peut être, à laisser plus longtems les *Mémoires* de M. *Lind*, ignorés de nos Médecins Français

qui n'entendent pas l'Anglais ; et des jeunes Disciples de cette Faculté à qui j'en avois donné un avant-goût. J'ai cru d'ailleurs que cette traduction seroit peut-être de quelque secours aux Officiers de Santé répandus dans nos Ports et sur nos Flottes, dans ces tems si mémorables et si peu prévus ; où notre Marine a paru tout-à-coup, sortant de ses ruines plus brillante et plus puissante que jamais, à la voix d'un grand Peuple qui sait également créer de grands Ministres ; j'ai cru en même-tems qu'elle pourroit contribuer en quelque chose dans les vues et les travaux utiles de la *Société et Correspondance de Médecine de Paris*, dont notre Gouvernement, par un effet de cette prévoyance bienfaisante qui s'étend à tout, vient de maintenir l'établissement,

voulant assurer désormais au Peuple, comme un dépôt toujours subsistant de lumières relatives à la connoissance des Épidémies, et à la meilleure manière de les traiter. Au surplus, j'ai joint à cette traduction plusieurs notes qui m'ont paru nécessaires pour appuyer ou éclaircir quelques endroits du texte, et je les ai jetées à la fin de l'Ouvrage pour la commodité du Lecteur. Je me suis porté d'autant plus volontiers à ce nouveau travail, que notre Auteur m'en a fourni une partie des matériaux, dans un autre de ses Ouvrages peu connu encore parmi nous ; de manière que je n'ai fait la plupart du tems, qu'interpréter M. *Lind* par lui-même.

Voilà ce que j'avois à dire des motifs qui m'ont déterminé

à cette traduction, dans laquelle d'ailleurs j'ai tâché de rendre fidellement l'Original. Si elle est en effet de quelque utilité, j'aurai rempli mon objet, et obtenu le plus grand prix auquel je pusse aspirer en la publiant.



PREMIER

MÉMOIRE.

A l'Hôpital de Haslar, près de Portsmouth, le 5 Juin 1761.

MESSIEURS,

Parmi les diverses espèces de maladies qui affligent l'humanité, il en est peu de plus funestes et de plus fréquentes que la fiévre. C'est aussi de cette dernière que je me propose de traiter dans ces Mémoires, en insistant principalement sur la manière dont elle se propage et se transporte d'un lieu dans un autre, à la faveur d'une infinité de causes cachées, et dont il n'est que trop ordinaire de ne pas soupçonner l'existence.

Une pratique très - étendue et exercée

pendant trois années consécutives sur les maladies fiévreuses, dans un des premiers Hôpitaux de l'Europe, a dû me porter naturellement à des recherches sur la question obscure et difficile de la *Contagion*; et ce que j'en ai lu dans tous les écrits qui ont paru jusqu'à aujourd'hui sur cette matière, m'engage à publier ce que j'en pense. Mon but principal est de choisir dans cette multitude de faits et d'opinions contradictoires qu'on trouve rassemblés sur cet objet, les moyens les plus propres pour garantir de la contagion et les individus en particulier, et la société en général, et d'en indiquer les plus simples et les plus efficaces : mais comme tout édifice pour être solide doit porter sur de bons fondemens, il convient, par cette raison, que je commence par une exposition historique des faits : ces derniers, ainsi qu'il est prouvé par l'excellent plan que vous vous êtes prescrit, étant la vraie et unique base de toute espèce de recherches en physique.

Lorsqu'au mois de Juin de l'année 1758, je fus arrivé à l'Hôpital de *Haslar* et que j'eus commencé à y remplir les fonctions de Médecin, je ne tardai pas à m'appercevoir que les équipages des gros vaisseaux des flottes, étoient en général bien portans, tandis que dans des vaisseaux moins considérables, il y avoit assez ordinairement un certain nombre de personnes qui se trouvoient infectées de maladies. Les malades qu'on avoit débarqués, notamment de la chaloupe le *Saltash*, de la frégate le *Richmon*, et du brûlot l'*Infernal*, étoient attaqués de fiévres du plus mauvais caractère, quoique pourtant les équipages de ces vaisseaux fussent peu nombreux.

Vers ce même tems, les vaisseaux la *Revenge* et le *Montague* arrivèrent de leur croisière dans la Méditerranée. L'équipage du premier étoit en très-mauvais état. Ce vaisseau avoit déjà été attaqué de la contagion dont on l'avoit délivré, en le parfumant convenablement à la fumée

du goudron, (événement qui se passa environ un mois avant l'affaire que ces vaisseaux eurent, le 28 Février, avec le vaisseau français l'*Orphée*); mais quelques germes de contagion qui n'avoient pas été entièrement détruits, répandirent de nouveau les fiévres parmi les mariniers, dont quelques-uns les communiquèrent aux équipages du *Foudroyant* et de l'*Orphée*, prises qui avoient été faites sur les Français.

Les équipages des vaisseaux *Garde-port* (*a*) qui se trouvoient à *Spithéad*, s'étoient maintenus dans un état de bonne santé jusqu'à la fin de Juillet ou au commencement d'Août, lorsqu'une foule de personnes qui arrivoient d'*Irlande* dans des vaisseaux infectés, communiquèrent l'infection à ces Gardes-port, par la voie des hardes et autres effets qu'on retira de dessus leurs alléges.

(*a*) Ce sont des vaisseaux stationnaires placés à la vue d'un port, ou à l'embouchure d'un fleuve, et qui en défendent l'entrée. (*N. T.*)

Ceux qui étoient à bord du *Saltash*, en contractèrent une fiévre qui avoit beaucoup de ressemblance avec la maladie des prisons, dont nous devons une excellente description à M. le docteur *Pringle*; et sur le nombre de cent vingt personnes qui composoient le petit équipage de cette chaloupe, il y en eut plus de quatre-vingt qui éprouvèrent une contagion beaucoup plus violente et plus dangereuse, que ne fut celle qui régna parmi les équipages des Gardes-port, ou des autres vaisseaux qui se trouvoient pour lors à *Spithéad*.

Dans les mois de Juillet et d'Août de l'année 1758, pendant que les équipages des gros vaisseaux arrivés depuis peu de la Méditerranée, et les mariniers de quelques vaisseaux moins considérables, étoient fortement infectés de fiévres, le scorbut ravageoit la grande flotte du *Lord Anson*, et l'escadre détachée du *Lord Howe*. Cette maladie exerçoit ses ravages principalement sur les plus gros vaisseaux. Plus de quatre cents malades de ces deux flottes furent transportés à l'Hôpital; ils

étoient pour la plupart violemment affectés du scorbut ; mais il n'y en avoit aucun parmi eux qui eût des maladies fiévreuses.

Aux mois de Septembre et d'Octobre, après la réduction de *Louisbourg*, les vaisseaux de l'*Amérique septentrionale* arrivèrent à *Spithéad*. Plusieurs personnes de ces vaisseaux, se trouvoient infectées de fiévres malignes qui se mêlérent en même tems avec le scorbut, et de manière que les scorbutiques eux-mêmes n'en furent pas épargnés. Cette dernière circonstance étoit une preuve manifeste, que ces fiévres provenoient entièrement de quelque foyer d'infection : car j'ai observé que le scorbut est une maladie qui, de sa nature, est opposée à la fiévre, au point qu'un scorbutique demeurera longtems exposé à la contagion fiévreuse sans en être infecté.

Il est remarquable que depuis le commencement de cette guerre, les malades qui ont été les plus nombreux dans cet Hôpital, et ceux qui y ont eu des fiévres

de la plus mauvaise espèce, nous sont tous venus de l'*Amérique septentrionale.* La fiévre qui nous a été apportée cette année de cette contrée, étoit communément appellée *fiévre jaune*; dénomination fondée sur ce que la peau de ceux qui en étoient atteints, devenoit pour l'ordinaire de cette couleur. Il est entré dans cet Hôpital, pendant les mois de Septembre, d'Octobre et de Novembre, environ trois cents malades attaqués ou de cette fiévre ou du scorbut, et il en est mort vingt-huit.

Au commencement de l'année 1759, tandis que les vaisseaux infectés étoient entièrement purifiés, et que les gens de leurs équipages respectifs se trouvoient aussi parfaitement sains, quant aux maladies fiévreuses, que pouvoient l'être les autres mariniers des flottes, qui étoient déjà rendus chez eux, arrivèrent à *Spithéad* le *Conquérant* et l'*Edgard*, deux vaisseaux de ligne neufs, et après eux le *Temple*. Les équipages de ces deux vais-

seaux étoient composés en partie de gens tirés à la hâte de la *Princesse Royale*, actuellement en rade au *Nore* (a), et en partie d'autres personnes qui sortoient des prisons. Le débarquement de leurs malades répandit l'infection, laquelle se communiqua aux vaisseaux *Garde-port* la *Royale Anne* et la *Résolution*, qu'on armoit pour lors à *Portsmouth*.

Les fiévres qui ont infecté tous ces vaisseaux ont porté considérablement à la poitrine. Quelques-uns de ceux qui en ont été attaqués, ont rendu par les crachats (comme s'ils eussent été effectivement soumis à un traitement par la salivation), jusqu'à six ou huit pintes d'un flegme clair, dans l'espace de quarante-huit heures ; et ils étoient obligés, pour n'être pas suffoqués, de se tenir la tête haute sur des oreillers. Leur sang

(a) Banc de sable aux embouchures de la *Tamise* et de la *Medway*, près de *Shireness*, où les Anglais tiennent constamment un *Guard-Ship*. (N. T.)

s'est trouvé extrêmement visqueux et tenace ; ce que j'ai observé, même dans le dernier degré de la maladie, sur le sang d'un malade qu'on fut obligé de saigner pour un point de côté très-vif qui gênoit considérablement sa respiration. Dans cette maladie la tête étoit affectée, souvent avec assoupissement et une stupeur générale mêlée de douleurs, rarement avec délire. La toux, l'expectoration et le point de côté accompagné d'élancemens vifs dans la poitrine, étoient les symptômes les plus généraux. Quelques-uns de ces malades, à en juger sur les simples apparences ainsi que sur leur propre rapport, jouissoient d'une bonne santé ; mais lorsqu'on en venoit à un examen, on leur trouvoit le pouls très-fréquent, la langue sale, et s'il leur arrivoit de lever la tête de dessus l'oreiller, ils éprouvoient aussitôt des vertiges.

L'invasion de cette maladie contagieuse, étoit caractérisée par des frissons

auxquels succédoit ou un mal de tête, ou une douleur de poitrine. Il y avoit rarement, dans ce commencement, des douleurs universellement répandues dans les membres; mais le plus souvent il survenoit, après les frissons de l'invasion, un resserrement de poitrine, avec une toux qui renouvelloit les douleurs vives de cette cavité. Plusieurs de ceux qui en ont rechappé, se sont plaints d'une dureté d'oreille; un très-grand nombre a eu des rechûtes. Parmi ces derniers, on a remarqné un matelot qui, s'étant senti assez de force pour rester levé pendant quelques jours, eut ensuite une rechûte de fiévre accompagnée de convulsions qui l'emportèrent dans trente heures, à compter du premier moment de cette seconde attaque, et son corps s'est trouvé tout couvert de *pétéchies* (*a*).

(*a*) On trouvera dans le second Mémoire, l'explication de ce terme.

Quelques-uns (en petit nombre) sont morts de consomption, épuisés par la quantité excessive des matières rendues par les crachats. Sur quatre ou cinq personnes, on a observé des symptômes de malignité dans leurs maladies; et sur plus de cent malades qui sont entrés dans cet Hôpital au sortir des vaisseaux, il n'y en a eu que huit qui soient morts de la fiévre. Si cette maladie eût régné dans tout autre endroit que dans les vaisseaux, on auroit très-bien pu la prendre pour une maladie purement inflammatoire, et il eût été également très-facile de l'attribuer à des causes fort différentes de la véritable.

Peu de temps après, l'*Edgard* fit voiſe pour la Méditerranée; la contagion dont il étoit attaqué et qui acquit en peu de mois beaucoup d'activité, et le scorbut qui s'y méla, enlevèrent soixante hommes de son équipage. La manière dont ce vaisseau fut désinfecté, quoiqu'elle ne soit rien moins qu'extraordinaire,

mérite d'être connue. Lors du combat qu'il eut à soutenir, cette année, contre la flotte *française* sur les côtes de *Portugal*, il s'employa ou se consomma sur son bord, durant l'action, vingt-cinq barils de poudre ; et depuis cette époque, au grand étonnement de tous les Officiers, on ne vit plus de fiévreux ou de maladies fiévreuses sur ce vaisseau.

Mais revenons à ce qui se passoit sur la flotte à *Spithéad*. Vers la fin d'Avril de la même année, le *Mélampe* y aborda avec son équipage infecté d'une maladie, sur les circonstances de laquelle le Chirurgien nous fit le rapport suivant : il nous dit que ce vaisseau ayant reçu sur son bord deux hommes de l'équipage de la *Princesse Royale*, vaisseau Garde-port, ils eurent plusieurs de leurs gens attaqués de fiévres qui paroissoient être de l'espèce des intermittentes, et qu'au moyen du quinquina qu'il avoit fait prendre à haute dose, ils n'avoient pas perdu un seul malade.

Le 27 Avril, nous reçumes les fiévreux de ce vaisseau, et on a continué de nous en envoyer journellement plusieurs autres malades. Le nombre total des gens qui nous sont venus de ce vaisseau, s'est monté à quarante-deux.

Ces malades ont été saisis tout-à-coup, et dans le tems où ils jouissoient en apparence d'une bonne santé, de tremblemens considérables auxquels ont succédé des douleurs à la tête, et fort souvent même (pour me servir de leurs propres termes) des douleurs dans tous les os. Quelques-uns ont eu, dans les vingt-quatre heures, jusqu'à deux ou trois attaques d'un frisson qui ressembloit à celui d'un accès de fiévre. Un petit nombre n'a éprouvé cet accident qu'une seule fois chaque jour, d'autres s'en sont plaints de deux jours l'un seulement, comme s'ils eussent été attaqués d'une fiévre tierce régulière. Le froid duroit à plusieurs les quatre et même les six heures. Les sueurs qui survenoient après ce froid, étoient

partielles et ne procuroient aucun soulagement ; et lors même qu'elles étoient plus abondantes ou plus générales, elles n'apportoient que très-peu d'amélioration dans l'état du malade. Le pouls étoit ordinairement vif, fiévreux, et quelquefois aussi il se trouvoit foible. La plupart de ces malades avoient été saignés à bord des vaisseaux, mais aucun ne le fut depuis le débarquement ou dans l'Hôpital, leur respiration n'étant affectée en aucune manière, et la fiévre étant beaucoup moins considérable chez eux, que chez les malades de l'équipage du *Conquérant* et des autres vaisseaux mentionnés ci-dessus.

Nous observâmes que la crise naturelle de cette maladie contagieuse, se faisoit quelquefois par les selles, et que lorsqu'on donnoit un purgatif, le malade se trouvoit rétabli immédiatement après l'opération du remède : mais la guérison chez le plus grand nombre, fut due aux vésicatoires dont l'effet étoit aussi prompt que sur-

prenant. Il m'est, par exemple, arrivé assez souvent d'ordonner, à ma visite du soir, les vésicatoires à huit ou dix malades à la fois, lesquels avoient actuellement un pouls très-fréquent avec beaucoup de chaleur, une soif excessive, une douleur et une pesanteur de tête accompagnée d'un état de trouble dans cet organe, et (ce qui donne aux Médecins qui ont à traiter de pareils malades, des connoissances plus positives sur leur état) des yeux comme morts et enfoncés, symptômes qui indiquent toujours un grand danger (*a*). Le lendemain matin, revoyant ces mêmes

(*a*) Lorsqu'on entre dans une salle qui contient vingt fiévreux à l'Hôpital de *Haslar*, où les lits sont sans rideaux, on peut du premier coup d'œil s'appercevoir des cas les plus dangereux.

L'état des yeux et leur mouvement présentent encore à l'observation un quelque chose qu'on ne peut décrire, et qui néanmoins indique l'état présent du malade, pourvu toutefois qu'on n'examine pas ce dernier au moment précis du réveil, beaucoup mieux peut-être que tout autre symptôme considéré séparément.

malades après l'opération du topique, je leur trouvois à tous l'œil vif, l'air éveillé et dispos, le pouls tranquille, et ils me demandoient la permission de se lever. De ces quarante-deux malades aucun n'est mort, quoique plusieurs aïent eu des rechûtes.

Le *Port-Mahon* fut le second vaisseau qui, bientôt après, apporta à *Spithéad* la contagion dont un détachement de recrues d'Écosse, qu'il avoit dans son équipage, étoit infecté. Le mal se communiqua presqu'aussitôt aux gens de la *Royale-Anne*, vaisseau Garde-port, quoiqu'on eût eu la précaution d'envoyer à l'Hôpital tous ceux qui ne paroissoient pas bien portans.

Dans le mois d'Octobre, il nous entra vingt-quatre de ces malades, le reste ayant été transporté sur le vaisseau qui servoit d'Hôpital. Un d'eux mourut de la fiévre, un autre de la diarrhée, et un troisième de la consomption qui survint à la suite de sa maladie. Plusieurs de ces malades

malades furent tourmentés d'une toux violente, qui nous obligea d'en venir à de fréquentes saignées. Leur sang étoit chargé de beaucoup de *gluten*. Dans le début de la fiévre, il étoit ordinaire qu'il survint une hémorrhagie considérable par le nez, laquelle dégageoit sensiblement la tête; organe qui se trouvoit constamment affecté.

Cette maladie cédoit principalement à l'application des vésicatoires; elle disparoissoit vers le second, le troisième, le quatrième, ou un autre jour de la fiévre, à compter de celui de la première attaque. Chez quatre malades sur qui les vésicatoires n'avoient rien fait, le mal de tête et le délire furent dissipés, au bout de quelques heures, par des remèdes antimoniaux. Les rechûtes furent fréquentes, comme elles le sont dans toutes les épidémies de ce genre. Quelques-uns de ceux qui avoient été transportés dans le vaisseau servant d'Hôpital, eurent des *pétéchies*. Cette maladie a été regardée, avec raison, comme

une fiévre de très-mauvais caractère et de nature maligne. Ce que j'ai trouvé de fort blâmable, c'est qu'un grand nombre de malades du *Port-Mahon* que je traitois, n'eussent pas encore changé d'habits ni de linge, depuis le mois de Juin qu'ils avoient été enrôlés, et qu'ils n'en aient même changé que le 22 d'Octobre, jour de leur entrée à l'Hôpital. La saleté ou la mal-propreté des linges et haillons que ces malades ne quittèrent ni nuit ni jour, pendant environ quatre mois, étoit seule capable de produire parmi eux la contagion.

Dans ce même mois d'Octobre, l'escadre qui revenoit des *Indes Occidentales* après la réduction de la *Guadeloupe*, se trouva, en entrant dans le canal de la *Manche*, si fort infectée du scorbut, qu'il y mouroit communément de dix à douze personnes par jour. Cependant, à l'exception de trois cent cinquante scorbutiques qui furent mis à terre, il n'y eut sur cette escadre aucun malade attaqué de

maladie fiévreuse. Je fais cette remarque, comme étant nécessaire pour l'intelligence de ce qui suit.

Le chirurgien de la *Panthère*, (l'un des vaisseaux de cette escadre) me rapporta que dans la traversée, ils avoient perdu quarante de leurs hommes du scorbut, et que, durant ce trajet, ils avoient eu communément jusqu'à quatre-vingt-dix malades dans l'infirmerie du vaisseau. Cette infirmerie étoit placée dans la cale, et l'air n'en pouvoit être rafraîchi ni par le jeu du ventilateur, ni par les écoutilles qui sont pratiquées sur les flancs du vaisseau pour l'introduction d'un air frais. Le grand nombre de malades qui se trouvoient étroitement renfermés et entassés dans cet endroit, en rendoit le séjour si mal-sain et si incommode, qu'ils y étouffoient en quelque sorte par le défaut d'une circulation d'air. Le Chirurgien lui-même toutes les fois qu'il les visitoit, avoit peine à y respirer, et il n'y restoit jamais quelques minutes, sans être obligé de monter

précipitamment sur le tillac pour y prendre l'air; quelquefois même il falloit qu'il eût recours à l'esprit de corne de cerf ou à un verre de vin, pour ranimer promptement ses forces. Il observa que l'activité du venin contagieux et la mortalité parmi les scorbutiques, étoient manifestement augmentées par le défaut du renouvellement de l'air, dans cet asyle infect où plusieurs malades se trouvoient renfermés et comme amoncelés, depuis plusieurs semaines. Néanmoins, sur plus d'une centaine de malades de ce vaisseau qui furent envoyés à l'Hôpital par ce Chirurgien, il n'y en eut aucun sur qui l'on pût observer le moindre symptôme de la maladie contagieuse, qui s'étoit déclarée dans cette infirmerie.

Le premier vaisseau qui nous arriva vers la fin de cette année, fut le *Loëstoffe* détaché de la flotte de l'*Amérique septentrionale.* Le 18 Octobre, il vint à notre Hôpital quatorze hommes de ce vaisseau, et le 21 du même mois on nous en envoya

treize autres. Le scorbut, la dysenterie et les fiévres étoient, à ce qu'on nous dit, les maladies qui avoient régné le plus fréquemment sur ce vaisseau.

Voici l'histoire, telle qu'on nous la donna, de la maladie fiévreuse dont il fut infecté. L'équipage jouit d'une parfaite santé pendant huit mois qu'il resta sur les *parages* de l'*Amérique*, et, à peu de jours près, jusqu'au moment de son départ de *Québec*. A cette dernière époque, on reçut à bord six convalescens qui sortoient de l'Hôpital de *Point-Levi*; et quarante-huit heures après, sur deux cents hommes, il y en eut cinquante qui se trouvèrent attaqués de fiévres et de diarrhées. Chez quelques-uns, la maladie commençoit par ce flux; chez d'autres, c'étoit par la fiévre, mais en général le cours de ventre étoit modéré et de nature bénigne. La fiévre duroit communément de cinq à six jours; deux malades en furent tourmentés pendant deux mois entiers. Lorsque la fiévre avoit été

le premier symptôme, la diarrhée qui survenoit étoit salutaire ; lors au contraire que l'infection s'étoit déclarée par le cours de ventre, et que la fiévre survenoit à ce premier accident, c'en étoit fait du malade. La traversée de ce vaisseau de *Québec* en Angleterre, fut de vingt-sept jours, et dans cet espace de tems il mourut à bord six hommes.

Un *Espagnol* de l'équipage du vaisseau le *Loëstoffe* étant tombé en rechûte, devint jaune le sixième jour de la fiévre. Pendant tout ce tems, il se plaignit principalement d'un mal-aise général, excepté néanmoins de la tête qui ne fut point affectée. Il desiroit ardemment d'être saigné ; quoique son pouls se trouvât foible (*Low*), je cédai à ses instances, et permis qu'on lui fit une petite saignée du bras. J'eus alors, pour la première fois, occasion d'examiner la qualité du sang, dans la période même de la jaunisse qui survenoit dans cette fiévre. La masse en étoit extrêmement visqueuse

et tenace ; et après quelques momens de repos dans un vaisseau approprié, la partie concrète et grumelée se recouvrit d'une membrane épaisse d'un demi-pouce, laquelle résistoit à la pression du doigt, mais qu'on pouvoit fendre avec l'ongle. La sérosité étoit en même tems de la consistance d'un syrop clair, et d'une couleur jaune foncé. Une personne qui eut la curiosité d'en goûter, la trouva amère, et une autre qui ignoroit que ce fut de la sérosité du sang, la prit pour quelque composition de suie.

Cette fiévre étoit évidemment la même que celle qui nous fut apportée, l'année dernière, de l'*Amérique septentrionale*, et que nous avons vu qu'on appelloit communément *fiévre jaune*. Elle étoit plus ordinairement accompagnée du cours de ventre, que celle de l'année précédente (2). Parmi les différens malades atta- (2)
qués de cette fiévre, qui entrèrent dans cet Hôpital, le plus grand nombre de ceux que nous perdimes, appartenoient à ce

dernier vaisseau (le *Loëstoffe*) ; car sur trente-quatre hommes, dont la plupart avoient des fiévres, quelques-uns la diarrhée, et d'autres le scorbut, il nous en mourut neuf.

Au mois de Novembre suivant, après la prise de *Québec*, la flotte de l'*Amérique septentrionale* revint en Angleterre, avec nombre de vaisseaux dont les équipages étoient dans un état de parfaite intégrité, tandis que sur d'autres il régnoit une contagion des plus violentes.

Parmi les premiers, on comptoit le *Prince-Frédéric* et le *Capitaine*, ainsi que le *Somerset* et le *Stirling-Castle* qui arrivèrent après les autres. Les vaisseaux infectés étoient la *Princesse-Amélie*, l'*Orford*, le *Shrewsbury*, le *Medway*, le *Dublin* et le *Neptune*. Les deux derniers étoient ceux qui avoient été les plus maltraités de la contagion. Sur *le Dublin*, on avoit perdu, dans la traversée, dix-neuf hommes, et à l'arrivée de ce vaisseau à

Spithéad, on envoya à l'Hôpital quatre-vingt de ses malades, tant fiévreux que dysentériques ou scorbutiques. Sur le *Neptune* la mortalité avoit été beaucoup plus considérable encore, car on disoit qu'il avoit perdu cent soixante hommes, dans l'espace de quelques mois; et lors du dénombrement qu'on fit de son équipage il s'y trouva cent trente-trois malades. Le Chirurgien de ce vaisseau, fut lui-même attaqué de la fiévre jaune dont il guérit. Un de ses aides eut à son arrivée à *Spithéad*, une cinquième rechûte de cette fiévre.

Quelques uns attribuèrent cette infection aux prisonniers Français qu'on avoit reçus à bord; d'autres la rapportoient aux volontaires de la nouvelle Angleterre, parmi lesquels il régnoit une maladie dangereuse. A l'égard de la fiévre (la jaune) elle fut introduite dans plusieurs de ces vaisseaux, par des soldats de la marine (*marines*) qui sortoient de l'Hôpital de *Point - Levi*. Sur près de quatre

cents malades qui furent attaqués de contagion sur ces vaisseaux, pendant les mois de Novembre et de Décembre, et qui furent transportés à mon Hôpital, je n'en perdis qu'environ vingt-six, qu'on pouvoit dire morts effectivement de cette maladie; encore même sur ce nombre, y en avoit-il un tiers qui se trouvoit dans un état presque désespéré avant le débarquement.

Il convient maintenant de placer ici quelques observations sur cette maladie contagieuse, telles qu'elles ont été recueillies en différens tems auprès du lit des malades, conformément au journal ci-après.

» Du 20 *Novembre*. La crise de cette
» maladie n'arrive à aucune période dé-
» terminée, ni à aucun jour fixe qu'on
» puisse prédire ou assigner. Les malades
» se rétablissent, principalement au moyen
» des évacuations que procurent les vé-
» sicatoires (*a*). On a observé des taches

(*a*) Quelques étrangers, entr'autres les Médecins Espagnols, ont conçu un préjugé fort déraisonnable

» noires, livides (*Spots*) sur un petit
» nombre, et des pétéchies sur quelques
» autres; la plupart de ces derniers sont
» aujourd'hui bien portans. Il y en a eu
» aussi plusieurs qui, dans le cours de la
» maladie, sont devenus jaunes. Cette
» dernière affection cutanée est présente-
» ment beaucoup plus fréquente que les
» taches. Elle colore toute la peau d'une
» teinte jaune, foncée et désagréable à la
» vue, et souvent même rend cet organe
» douloureux. Un nommé *Ashley* a eu
» jusqu'à trois rechûtes, et dans chacune

---

contre les vésicatoires, et cela sur ce qu'ils ont entendu dire, que leur application occasionne quelquefois la strangurie.

Cependant, cet accident est, dans la plupart des cas, promptement dissipé par l'usage des lavemens dans lesquels on mêle une ou deux cuillerées d'huile de lin, ou par quelques grains de camphre et de nitre qu'on fait avaler au malade, le soumettant en même temps à une boisson abondante de tisanes mucilagineuses et rafraîchissantes, ou bien encore par de légères embrocations sur la région du *Pubis*, avec un liniment dans lequel entre le camphre.

» d'elles la jaunisse a reparu. Chez quel-
» ques-uns, les matières des selles, les
» urines, et l'humeur fournie par les
» plaies des vésicatoires, sont également
» teintes en jaune; mais cela ne s'observe
» pas sur tous. Le vomissement est un
» symptôme qui n'est pas ordinaire.

» *Du premier Décembre.* Il en est peu
» dans cette fiévre, qui aient des affections
» comateuses. Dans les cas graves, il
» survient par intervalles un léger délire;
» le pouls est constamment vif, rarement
» il est plein ou fort; la langue est la plu-
» part du tems sale; l'urine n'a point de
» caractère fixe, mais souvent elle est
» jaunâtre; le sang qu'on a tiré à un matelot,
» ressemble à celui de l'Espagnol dont il
» a été parlé ci-dessus; il est visqueux et
» tenace; la sérosité et la partie lympha-
» tique en sont teintes en jaune, qui est
» la couleur de l'habitude du corps du
» malade. On a constamment remarqué
» que les vésicatoires, non-seulement
» produisent les effets les plus salutaires

» en dissipant la fiévre, mais encore que
» les malades qui viennent à se rétablir,
» sans qu'on les leur ait appliqués, sont
» sujets dans la suite à des vertiges et à
» des maux de tête. C'est depuis peu une
» méthode générale, que de les appliquer
» à tous ceux qui ont le moindre symp-
» tôme de cette maladie; aussi n'est-il
» plus question aujourd'hui, chez les
» convalescens, des deux accidens men-
» tionnés. L'évacuation de sérosités que
» procurent les vésicatoires, semble
» également contribuer à prévenir les
» rechûtes.

» *Du* 10 *Décembre.* Souvent l'opéra-
» tion des vésicatoires appliqués de bonne
» heure, dissipe presque sur-le-champ et
» entiérement le mal de tête et la fiévre.
» Dans un degré plus avancé de la mala-
» die, cette application ne produit aucun
» mauvais effet; souvent au contraire elle
» procure le plus grand soulagement;
» mais elle ne le fait pas d'une manière
» ni aussi prompte, ni aussi immédiate,

» que lorsqu'on emploie ces topiques » dans les premiers temps de la maladie. » Durant le cours de cette fiévre, les » uns ont de la disposition à la liberté » du ventre, d'autres semblent menacés » d'une violente diarrhée *(a)*; mais

---

(a) Dans le cas d'une complication de la fiévre avec le cours de ventre, on a donné, toutes les quatre heures, une forte décoction de quinquina et de racine de *Bistorte*, à laquelle on ajoutoit cinq gouttes
(3) de teinture thébaïque par prise (3). J'ai aussi fait prendre quelquefois, en pareil cas, les antimoniaux, à petites doses, dans la vue de calmer la fiévre; mais je les combinois avec les opiatiques, de manière à prévenir leur effet irritant sur les intestins. Au déclin de la fiévre, le cours de ventre devenoit beaucoup moins dangereux, et j'ai eu quelquefois la satisfaction de voir que ces deux méthodes, ont réussi à dissiper et la fiévre et le cours de ventre. La première de ces méthodes a été recommandée par mon ami le Docteur *Wytt*, (Voyez les *observations sur les maladies des Armées, par le Docteur Pringle; édition 3, pag. 245*), et j'ai appris que dans le cours de ventre d'automne des pays chauds, on l'employoit avec succès après les évacuations convenables. Dans le général, nous sommes venus à bout des cours de ventre opiniâtres qui duroient encore après la cessation de la fiévre, au moyen de l'ipécacuanha donné à petites doses.

Il peut être utile de remarquer ici, en faveur des

» le plus souvent après l'application » du vésicatoire, ces symptômes s'adou- » cissent considérablement. On doit faire » beaucoup d'attention à l'état du ventre, » sa liberté étant regardée avec raison, » comme une disposition des plus favo- » rables dans toute espèce de maladie

---

jeunes Praticiens, que dans plusieurs fiévres accompagnées de quelque douleur fixe ou permanente, les topiques procurent la plupart du temps un plus prompt soulagement que les remèdes intérieurs, ou les applications faites à une certaine distance de la partie affectée. C'est ainsi que le vomissement et le hoquet, après avoir résisté à l'opium, au musc et à d'autres puissans remèdes pris par la bouche, sont souvent calmés, dans le moment, par l'application de quelque corps chaud, d'une liqueur spiritueuse ou camphrée, sur la région de l'estomac. De même encore l'opium donné en lavement, soulagera quelquefois plus promptement dans des cours de ventre et quelques autres maladies des intestins, qu'administré de toute autre manière. Et j'ai souvent donné sous la même forme, le *Spiritus Æthereus*, le vin, le quinquina, etc.

Les ventouses et les vésicatoires devroient pareillement être appliqués, soit qu'il s'agisse du tronc ou des membres, sur la partie qui souffre ou le plus près qu'il est possible de cette dernière, comme aussi dans plusieurs cas, on devroit, en pratiquant la saignée,

» contagieuse. Les remèdes internes sont
» administrés avec choix et méthode ; on
» emploie les bols de camphre (*a*) et le
» petit lait acidulé avec le vinaigre ;
» souvent le quinquina, le vin, etc., et

---

ouvrir les vaisseaux les plus voisins du siège de la
(4) douleur (4).

(*a*) Lorsque dans cet Hôpital on recevoit un fiévreux, et qu'après l'avoir fait placer dans son lit, il ne se présentoit sur lui aucune indication à des évacuations, ni aucun autre symptôme qui obligeât à faire quelque changement à notre méthode ordinaire, la pratique constamment reçue étoit de lui faire prendre, toutes les quatre heures, de quatre à cinq grains de camphre, jetés dans le petit lait acidulé avec le vinaigre. En général, le camphre dissous dans le mucilage de gomme arabique, convient assez à l'estomac, et je le regarde comme un remède très-approprié dans le cas dont il s'agit. Un autre médicament dont on a fait beaucoup d'usage en même temps que du camphre, c'est le suivant :

℞ *Rad. Serpentar. Virgin. contus*.......... ʒvj
Aceti.. ℔ i

Coque ut sit una Libra colaturæ cui adde,
Aqu. alexiter. Spirit., *syrup. è cortic. aurantior.*, *aa*.. ℥ ij

Le malade prenoit de quatre en quatre heures, deux cuillerées de ce remède; cependant, il fut rarement ordonné seul; mais on y ajoutoit environ

» dans

» dans l'état de jaunisse, les potions avec » les sels neutres auxquelles on ajoute, » soit de la teinture thébaïque, soit de la » rhubarbe, selon les circonstances dans » lesquelles se trouvent les malades: mais » je ne regarde plusieurs de ces remèdes » intérieurs, ainsi que la saignée que j'ai » ordonnée très-rarement, que comme » des secours du moment, ou des moyens

---

trois drachmes de sel de corne de cerf, ou une once et demie d'esprit du même sel, et quelquefois aussi l'acide du vinaigre neutralisé par les yeux d'écrevisses ou par la craie.

Ayant observé très-souvent, qu'un accès de fiévre intermittente étoit prévenu par le mêlange d'un acide végétal avec un alkali (tel par exemple que celui du vinaigre avec la poudre d'yeux d'écrevisse), qu'on fait prendre au moment de l'effervescence et aux approches de l'accès, je serois porté à croire que ces mêlanges ont une plus grande vertu fébrifuge dans l'état d'effervescence, que dans celui de repos parfait et de saturation (5). (5)

A une livre de décoction de racine de bistorte, on ajoutoit selon le cas, quatre onces de teinture simple de quinquina, ou demi-once de ce dernier en poudre très-fine, ou enfin une once et demie de safran, et dans quelque cas une once d'élixir parégorique.

» purement auxiliaires, qu'on n'emploie
» que pour plus grande sûreté, eu égard
» aux avantages qu'on retire des vésica-
» toires. Un émétique donné dès les
» premières apparences d'une rechûte,
» la prévient souvent fort heureusement.

» *Du* 12 *Décembre*. Quoique le temps
» soit extrêmement froid, et accompagné
» d'une forte gelée qui dure depuis plu-
» sieurs jours, on continue de nous envoyer
» journellement des gens attaqués de
» cette fiévre, des vaisseaux le *Neptune*,
» la *Princesse-Amélie*, et autres qui
» sont également infectés. Quelques-uns
» de ces malades sont couverts d'un
» nombre considérable de *pétéchies*. Ainsi
» la violence du froid ou la rigueur de la
» saison, n'a pu ni diminuer la masse du
» venin, ni en arrêter les progrès dans
» ces vaisseaux ».

Je vais maintenant reprendre la narration historique des autres observations que j'ai été à portée de faire moi-même sur la matière qui nous occupe.

Le 14 Décembre, en faisant ma visite dans une salle de fiévreux, je fus fort surpris d'y trouver trois hommes du vaisseau le *Cambridge*, dont je croyois l'équipage bien portant. Je commençai, selon ma coutume, par les interroger sur la situation dans laquelle se trouvoit leur vaisseau, relativement à la santé des gens de l'équipage, et à quoi ils croyoient que pût être rapportée l'origine de leur maladie. Ils me répondirent que sur six cent cinquante hommes qu'ils étoient, formant le complet de l'équipage de ce vaisseau, aucun n'avoit cessé de jouir d'une bonne santé, lorsqu'eux trois furent envoyés à bord du *Neptune*, avec quelques-uns de leurs contre-maîtres, pour disposer au carenage ce dernier vaisseau qui se trouvoit en fort mauvais état, faute d'hommes, la plus grande partie de l'équipage étant dans les Hôpitaux.

De ces trois malades qui sortoient du *Cambridge*, l'un se trouva tout couvert de taches le cinquième jour de la fiévre, et

mourut ; un autre n'en rechappa qu'après avoir couru le plus grand danger. Et à l'égard des contre-maîtres qui travaillerent avec les précédens sur le *Neptune*, j'ai lieu de croire que ce furent eux qui portèrent l'infection à bord du *Cambridge*, en y rentrant ; attendu qu'il nous vint peu de temps après à l'Hôpital, plusieurs hommes de ce dernier vaisseau qui se trouverent attaqués de la même espèce de fiévre.

Il faut pourtant observer ici, à l'égard de ces trois hommes appartenans au *Cambridge*, (l'un des vaisseaux les plus sains de la flotte), qu'en devenant ainsi infectés, la contagion ne leur avoit été communiquée par aucun malade qui se trouvât sur le *Neptune*, car dès la premiere plainte ou à la moindre apparence de maladie chez un homme, dans ce vaisseau, on avoit soin de l'envoyer à l'Hôpital. On doit faire la même observation, par rapport au grand nombre de malades qui nous furent envoyés tous les jours, pendant cinq ou six semaines, des vaisseaux

de l'*Amérique septentrionale*; c'est-à-dire, depuis le moment de l'arrivée de ces vaisseaux à *Spithéad*, jusqu'à celui de leur désinfection aux chantiers. Durant cet intervalle de temps, on a eu l'attention de ne pas garder une heure un seul malade à bord, toutes les fois que le temps a permis de le transporter à terre.

Ainsi, malgré le soin qu'on avoit d'envoyer promptement les fiévreux à l'Hôpital, le foyer de la contagion n'en existoit pas moins dans les vaisseaux, et ce fléau ne cessoit d'y être aussi actif que jamais.

Nous observâmes, comme une chose qui nous a paru digne de remarque, que nuls autres mariniers, excepté ceux des vaisseaux du *Nord de l'Amérique*, ne furent attaqués de cette fiévre dans notre Hôpital, quoiqu'on ne pût parvenir à empêcher la trop fréquente communication des malades entr'eux, quelques précautions que l'on prît à cet égard.

En outre, il est clair que sur ces vaisseaux où il n'y avoit aucun malade à bord,

l'infection ne pouvoit procéder ni de la corruption de l'air, ni d'un défaut d'attention à les laver et à les tenir autrement propres. Ils étoient tous fournis de ventilateurs ; et je sais de très-bonne part que le *Neptune*, dont l'équipage étoit le plus chargé de malades, ainsi que le *Dublin*, furent maintenus dans un état de propreté singuliere.

Le premier qui étoit un vaisseau du second rang, admettoit nécessairement une grande quantité d'air par ses trois rangs de sabords ; et lorsqu'on tenoit ces derniers ouverts (ce qu'on ne manqua pas de pratiquer tout le temps que le vaisseau resta à *Spithéad* et au havre de *Portsmouth*, pendant que la contagion étoit si violente) la ventilation et le renouvellement de l'air y étoient au-dessus de tout ce qu'on auroit pu se procurer, à cet égard, dans tout autre endroit, comme dans un Hôpital ou dans un appartement, en en tenant les portes et les fenêtres ouvertes. L'équipage étoit dans ce même

temps nourri avec de la viande fraîche de bœuf, avec le bouillon de cette viande, et avec des végétaux.

J'ai pris des informations particulières sur l'emplacement et les autres circonstances de l'infirmerie du *Neptune*, pendant que ce vaisseau étoit en mer, et j'ai su qu'elle étoit placée dans le premier entre-pont (*lower Gun-deck*), qu'elle étoit vaste et propre, qu'on y avoit pratiqué des écoutilles afin de s'y procurer un air frais, et qu'on avoit soin de tenir ces écoutilles toujours ouvertes. On ouvroit pareillement les sabords voisins, aussi souvent qu'on pouvoit le faire avec sûreté, quoique la quantité d'air frais qui entroit par les deux écoutilles, suffit pour entretenir constamment dans cet endroit, une température agréable et pour en écarter toute mauvaise odeur. On lavoit d'ailleurs deux fois par semaine, les lits et les autres meubles de cette infirmerie avec du vinaigre chaud, et on la balayoit avec soin tous les jours.

M. Charles Saunders, Commandant de la flotte, montoit le *Neptune* et n'épargnoit rien pour que la propreté et la salubrité de l'air régnassent, tant dans l'infirmerie que dans le corps entier du vaisseau, et parmi l'équipage.

Cette propreté constamment soutenue, et les avantages d'un air sans cesse renouvellé, ne purent cependant suffire à éloigner la contagion qui continua ses ravages dans ce vaisseau, jusqu'à ce qu'il eût été mis en carène et dûment purifié par le moyen du feu et de la fumée. Après cette opération, le vaisseau et tout l'équipage se trouvèrent parfaitement sains, et il en fut de même de tous les vaisseaux infectés qui revenoient de l'*Amérique septentrionale*.

Mais pour continuer sur cette matière, vers la fin de Décembre, la frégate la *Diane* arriva du nord de l'*Amérique*. A son départ de cette contrée, elle avoit tout son monde bien portant; mais cette frégate ayant essuyé un très-mauvais

temps, quelques semaines avant que de toucher aux côtes d'*Angleterre*, l'équipage se trouva attaqué de fiévres dont périrent le Bosseman, un Aide-Chirurgien, et quelques autres personnes. Suivant la déclaration de ce vaisseau, il avoit, à son arrivée, trente-deux malades attaqués d'une fiévre qu'on disoit maligne et mêlée de quelque degré de contagion. Un de ces malades mourut peu de temps après avoir été débarqué; tous les autres se rétablirent à l'Hôpital.

Ainsi l'équipage de ce vaisseau qui jouissoit d'abord d'une bonne santé, contracta vraisemblablement la contagion, pour être resté étroitement renfermé dans les entre-ponts; endroit fort humide, d'autant plus qu'on étoit obligé de tenir les écoutilles toujours fermées.

L'équipage du vaisseau le *St. George*, nous offre un exemple du même genre. Ce vaisseau qui étoit parti de *Spithéad*, vers le mois de Février de l'année 1760,

avec tout son équipage en parfaite santé, le ramena pareillement en fort mauvais état, après avoir essuyé une violente tempête. Sur l'un et l'autre de ces vaisseaux les premières apparences de maladies se firent remarquer dans une saison très-froide, et ces maladies furent d'une nature maligne.

Nous voilà maintenant en état de suivre les progrès ultérieurs de la contagion, ou son importation à bord de plusieurs autres vaisseaux de guerre, depuis ses premiers ravages, soit sur le vaisseau la *Princesse-Royale* et les autres vaisseaux *Garde-port*, soit dans les prisons, soit encore parmi les gens de terre peu accoutumés à la mer et les personnes mal-portantes, soit enfin sur les vaisseaux malsains. Les effets de cette contagion se sont manifestés, pour la plupart, dans peu de jours, et les agens de son importation ont été suffisamment connus.

Mais comme il se pourra faire qu'en continuant sur le plan actuel, je donne

une description séparée ou particulière, des maladies que j'ai eu occasion d'observer dans le courant de l'année qui a suivi celle-ci, il suffira de remarquer pour le présent, qu'au commencement de l'année 1760, plusieurs frégates, telles que le *Postillon*, le *Liverpool*, le *Repulse*, et le *Niger*, apportèrent à *Spithéad* la contagion qui leur avoit été communiquée par quelques détachemens de recrues.

Cette maladie fut très-peu de chose. Chez plusieurs, elle ne se déclaroit que par quelques frissons réguliers ou irréguliers qui souvent étoient pris pour un simple frissonnement, ou pour un de ces froids passagers qui saisissent brusquement, et quelquefois aussi pour le frisson d'une fiévre intermittente. Plusieurs autres furent sujets à un retour périodique de ces accès de froid, même trois semaines après qu'ils eurent été débarqués.

Comme il convenoit de tenir les personnes infectées séparées des autres

malades, dans l'Hôpital qui se trouvoit alors fort rempli, on fut obligé de les placer dans quelques salles nouvellement construites qui n'avoient pas encore été habitées, ou qu'on ouvrit pour la première fois, à cette occasion. Environ vingt ou vingt-cinq personnes qui jouissoient en apparence d'une très-bonne santé, et que pour cette raison on avoit placées dans ces salles neuves, furent attaquées de cours de ventre. Je trouvai sur les cadavres de ceux qui moururent de cette maladie, de grands amas de matière purulente dans la cavité du bas ventre, et quantité d'ulcères répandus le long de la surface externe des intestins, sans pourtant qu'il y eût aucun signe apparent de gangrène sur ces parties. Les Contre-maîtres de ces mariniers qu'on avoit placés dans des salles très-saines, se plaignirent rarement de la diarrhée; mais ils éprouvèrent un mal-aise universel, des douleurs dans les membres et quelquefois à la tête, une toux mêlée

de crachats et accompagnée de frissons périodiques. Deux de ces malades devinrent jaunes durant le cours de la fiévre, et se rétablirent. En général cependant, il étoit extraordinaire que dans une salle bien saine contenant vingt malades, on en vit plus de deux ou trois qui fussent obligés de garder le lit.

Quoique le caractère de cette infection fût très-éloigné de la malignité, et qu'elle ne produisit que chez peu de personnes une maladie fiévreuse déterminée ou permanente (*fixed*), néanmoins le nombre des infectés causoit de l'inquiétude, et ce n'étoit pas sans raison. On donna donc des ordres pour que ces frégates fussent convenablement désinfectées ; et comme on se plaignoit que la *Princesse-Royale*, *Garde-port* en rade à l'entrée du *Nore*, étoit la source funeste des maladies qui ravageoient la flotte, il fut pareillement ordonné que ce vaisseau seroit purifié tout de même. On retira les plus grands fruits de l'exécution de ces ordres.

Cependant il nous vint bientôt après quelques infectés d'un autre canton. La *Guirlande*, vaisseau de vingt canons, arriva de *Plimouth*. Son équipage n'avoit cessé de jouir de la meilleure santé, lorsque quelques hommes en ayant été détachés pour aider sur le *Shrewsbury*, dont les gens étoient pour la plupart malades dans les Hôpitaux de *Plimouth*, ces mariniers en revenant à bord de la *Guirlande*, y apportèrent avec eux une fiévre pourprée qu'ils communiquèrent à tout l'équipage.

Les malades qui nous vinrent de ce vaisseau, étoient attaqués d'une fiévre beaucoup plus maligne que nulle de celles que j'avois pu avoir occasion d'observer jusques-là à *Haslar*, et cette maladie paroissoit être le produit de la contagion la plus violente; cela étoit même au point qu'on fut obligé de parfumer et de purifier tout de suite le vaisseau en entier. On mit encore à terre, dans les deux jours qui suivirent cette opération, qua-

tre malades, et dès-lors la *Guirlande* fut entièrement délivrée de cette infection pestilentielle.

Je n'observai dans cet Hôpital, aucune rechûte parmi ceux qui étoient attaqués de cette fiévre maligne; ce que j'attribuai à ce que la plupart contractèrent le scorbut pendant leur convalescence; car il régnoit alors dans le Comté de *Southampton*, un véritable scorbut épidémique d'une violence extraordinaire. Cette épidémie s'étendit d'une manière surprenante, jusqu'aux vaisseaux qui étoient en rade à *Spithéad*, ainsi qu'à ceux qui louvoyoient sur la côte. Elle pénétra dans les prisons de *Winchesler* et de *Porchester*, où elle infecta quelques centaines de prisonniers Français, et il n'y avoit point de famille même aisée dans ce Comté, qui n'en éprouvât quelque légère atteinte; il se trouva même des personnes qui en furent affectées à un degré considérable.

A *Haslar*, les nouveaux enrôlés et ceux qui n'avoient jamais été à la mer, s'en

trouvèrent attaqués de même que les vieux marins et autres personnes qui avoient déjà fait plusieurs voyages aux Indes, soit orientales, soit occidentales, et qui jusques-là n'avoient jamais eu le moindre symptôme de cette maladie. En un mot, il étoit bien rare de trouver dans cet Hôpital, un homme qui eût resté long-tems au lit, sur-tout après une maladie fiévreuse, et qui fut absolument sans quelque ressentiment de scorbut : mais il est tems de revenir de cette digression.

J'ai décrit fidellement jusqu'ici toutes les fiévres contagieuses, que j'ai eu occasion d'observer dans l'Hôpital de *Haslar*, depuis le mois de Juin 1758, jusqu'au commencement de l'année 1760; la plus grande partie de ces détails, sont connus de ceux qui ont assisté à mes visites et qui sont encore pleins de vie, ainsi que des Chirurgiens et des Officiers des différens vaisseaux ; mais il convient de rappeler encore ici un fait d'une observation moins générale, savoir, qu'il

qu'il peut se trouver à bord d'un vaisseau un seul homme attaqué soit de *pétéchies*, soit quelquefois encore de la fiévre jaune, sans néanmoins que dans la totalité de l'équipage, on en éprouve la moindre atteinte de maladie.

Le *Magnanime* nous en fournit la preuve. Ce vaisseau fut dix-sept semaines en mer, et de ces dix-sept semaines il y eut un mois où il souffrit beaucoup du mauvais tems, et pendant lequel il eut à bord les blessés de l'action générale du 20 Novembre. Malgré la longue croisière de ce vaisseau et les violentes tempêtes qu'il essuya, il nous fut rapporté qu'à l'exception desdits blessés, il n'avoit eu, parmi sept cents hommes qui étoient sur son bord, que cinq malades, encore même, pour la plupart, attaqués de maladies chroniques; quoique pourtant à leur débarquement, il s'en trouvât un des cinq sur qui je reconnus une fiévre pourprée dont il mourut bientôt après, ayant le corps couvert de *pétéchies*. La

chaloupe le *Raven*, nous envoya, de son côté, un autre malade qui avoit la fiévre jaune dont il mourut également. Malgré cela, il n'y a pas eu d'autre personne à bord de ces deux vaisseaux, soit avant soit après leur arrivée, qui ait été attaquée de ces fiévres.

J'omets ici beaucoup d'autres observations de ce genre, que j'ai été à portée de faire dans cet Hôpital principalement; quoique j'aie encore vu souvent des personnes attaquées de fiévres très-analogues à celles dont il s'agit, dans des familles où on ne soupçonnoit pas la plus légère trace d'infection.

Mais laissons là pour le moment cette partie de notre sujet, et tournant nos regards sur une scène plus agréable, considérons en quel état s'est trouvée, quant à la santé des équipages, notre flotte pendant les années 1759 et 1760.

Sur cette grande flotte d'Angleterre aux ordres de M. *Édouard Hawke*, laquelle combattit, le 20 Novembre,

celle de France, commandée par M. de *Conflans*, on a joui de la meilleure santé qu'on pût desirer, eu égard aux circonstances, et telle qu'on n'en a pas d'exemple. Cette flotte est censée avoir été composée, la plupart du tems, de vingt vaisseaux de ligne et d'environ dix frégates, et on estime que le nombre d'hommes qu'il y avoit sur ces différens vaisseaux, le jour de l'action, pouvoit se porter à environ quatorze mille. Plusieurs de ces vaisseaux étoient, depuis plus de six mois, hors de *Spithéad*. Néanmoins, on m'a assuré que le jour de l'action, on ne comptoit pas en tout vingt malades sur la flotte. De huit cent quatre-vingts hommes qui étoient sur le *Royal-George*, vaisseau de M. *Édouard Hawke*, il n'y en avoit qu'un seul qui fut hors d'état de servir. Sur l'*Union*, vaisseau monté par M. *Charles Hardy*, de sept cent soixante-dix hommes d'équipage, il n'y en avoit également qu'un hors de service; et sur le *Mars*, de

soixante-quatre canons, commandé par le *Commodore Young*, on n'y avoit pas un seul malade, quoique ce fût un vaisseau neuf.

On a eu peine à croire, jusqu'à présent, que des vaisseaux pussent croiser dans la baie de *Biscaye* plus de trois ou quatre mois de suite, sans que leurs équipages fussent attaqués du scorbut. Cependant, la flotte a été exempte de cette calamité, et elle en est entièrement redevable aux provisions en viandes fraîches et en végétaux, dont elle a été abondamment fournie.

C'est, à mon avis, une observation digne de remarque, que quatorze mille personnes renfermées dans des vaisseaux pendant six ou sept mois, aient joui sur mer, durant tout ce tems, d'une santé beaucoup meilleure qu'on n'imagineroit celle d'un pareil nombre d'hommes placés sous le climat le plus salubre, et dans le pays le plus fertile et le plus agréable de la terre.

On ne sauroit dire combien de tems, la bonne santé de ces hommes se seroit maintenue, si les secours qu'ils recevoient incessamment en végétaux et autres provisions fraîches de terre, eussent été interceptés, quoique ce soit là une question vraiment digne de curiosité ; mais il est certain qu'après l'action, les vaisseaux de transport ayant été retenus par des vents contraires, la flotte eut beaucoup à souffrir par le manque de provisions et d'eau, au point que les Officiers - Commandans se trouvèrent réduits, à cet égard, presque aux mêmes extrêmités que le dernier des matelots. Malgré cet accident, il se passa plus de six semaines avant qu'il se manifestât aucun symptôme de scorbut dans les équipages ; et quoique la plupart de ces vaisseaux eussent déjà tenu la mer, les uns pendant sept mois, les autres pendant près de huit, ils avoient néanmoins perdu très-peu d'hommes, encore même étoit-ce du scorbut.

Le *Royal-George*, qui étoit le premier vaisseau de la flotte, partit de *Spithéad* le 17 mai 1759 et ne fut de retour que le 18 Janvier suivant. A son départ, vingt de ses matelots se trouvoient attaqués de rhumes, et d'autres maladies qui sont la suite ordinaire de la vie déréglée que mènent les marins, lorsqu'ils sont à terre. Un mousse ayant apporté avec lui la petite vérole à bord, cinq personnes de ce vaisseau en moururent, et ce furent les seuls hommes qu'on perdit pendant les huit mois que dura sa croisière. Cependant, avant l'arrivée de ce vaisseau en Angleterre, l'équipage eut à souffrir plus ou moins du scorbut, et lorsqu'il fut dans le port, on envoya vingt de ces scorbutiques aux Hôpitaux; mais il n'en mourut qu'un seul, lequel même avoit été quelque tems auparavant attaqué d'hydropisie.

Il y a néanmoins deux exceptions à faire, dans ce que nous avons dit de la bonne santé dont jouirent en général les

équipages de cette grande flotte, et ces exceptions nous sont fournies par le *Sandwich* et le *Torbay*. Le premier qui étoit un vaisseau neuf, dont l'équipage n'étoit pas fait à la mer, et se trouvoit composé en partie de plusieurs personnes qui sortoient des prisons de Londres, revint à *Spithéad* vers la fin de Décembre 1759, en très-mauvais état, après une longue croisière pendant laquelle il avoit été séparé du reste de la flotte ; et j'ai appris, à l'égard du *Torbay*, qu'au mois de Juin 1760, on avoit envoyé de ce vaisseau plusieurs malades attaqués de fiévres malignes, aux Hôpitaux de *Plimouth*.

Mais aux équipages près de ces deux derniers vaisseaux, qui ont été attaqués de la contagion, j'ai tout lieu de croire qu'aucun de ces matelots qui ont été employés sur les côtes de France, ou dans la baie de *Biscaye* pendant l'espace de dix-huit mois (c'est-à-dire, depuis le mois de Mai 1759, jusqu'à celui de Décembre 1760), et dont le nombre a pu se

porter d'abord à quatorze mille, et dans les suites à dix mille qui, pour la plupart, ont tenu constamment la mer les sept ou huit mois entiers, sans sortir de leurs vaisseaux, qu'aucun de ceux-là, dis-je, n'a été malade, si ce n'est du scorbut, ou du moins qu'il y en a eu très-peu qui se soient plaints d'autres maladies; encore même cela n'est-il arrivé que lorsque la flotte a manqué de provisions fraîches.

Je ne parle pas ici de ces maladies chroniques familières aux gens de mer, telles que les douleurs rhumatismales, les vieux ulcères, les meurtrissures anciennes, les maladies de consomption et autres semblables; la plupart de ces maux étant ou une suite de quelque maladie qui a précédé, ou un effet du viel âge et des infirmités qui en sont inséparables.

Tels sont les faits que j'ai cru devoir faire servir de base aux préceptes ou aux dogmes qui vont maintenant être exposés, comme autant de corollaires de ce qui a précédé.

Premièrement, il paroît que l'air de la mer est salutaire aux personnes accoutumées à le respirer, pourvu d'ailleurs qu'elles soient fournies de vivres de bonne qualité, ou qu'elles se nourrissent convenablement. L'expérience a de plus démontré, que les personnes qui se trouvent sur mer, sont moins sujettes aux fiévres, que celles qui sont sur terre *(a)*.

Les fiévres intermittentes opiniâtres, et ce qu'on appelle la colique bilieuse caractérisée par le vomissement et le cours de ventre bilieux, mais plus particulièrement par ce dernier symptôme, sont souvent épidémiques en automne à *Ports-*

(*a*) Depuis la lecture de ce Mémoire à la société, j'ai eu sous les yeux des preuves frappantes en faveur de cette opinion sur la salubrité de l'air de la mer. Ces preuves consistent en ce que plusieurs gros vaisseaux qui ont été en croisière pendant les douze mois entiers, et dont quelques-uns même y ont été plus long-tems dans différentes stations sur les côtes de France, ont toujours eu leurs équipages dans un état de parfaite intégrité, et jouissant d'une santé au-dessus de tout ce qu'on pouvoit espérer.

mouth et à *Gosport*. Pendant le séjour que j'ai fait dans ces deux endroits, j'ai été témoin que ces maladies ont causé les plus grands ravages parmi les habitans, les étrangers et les troupes de terre, et que la mortalité étoit portée à un degré extraordinaire; tandis que pendant tout le tems de la durée de ce fléau, qui étoit général dans le pays ou sur terre, dix mille hommes répandus sur les vaisseaux à *Spithéad*, n'en éprouvèrent jamais la moindre atteinte.

Ces preuves accumulées, semblent donc mettre en évidence la vérité de notre première proposition. En effet, l'atmosphère de la mer est si pure, si salubre, au moyen de l'agitation que l'air y éprouve continuellement des brises et des vents rafraîchissans, qu'elle devient en même tems un sûr asyle pour la santé, dans les climats ou pays mal-sains, durant les ravages des maladies épidémiques ou
(6) pestilentielles qui règnent sur terre (6).

Ajoutez à cela que les effets de la con-

tagion se découvrent plus facilement sur les flottes ou dans un certain nombre de vaisseaux, que dans les villes ou les villages ; par la raison que tous les vaisseaux qui composent un escadre, se trouvent sous une même influence de régime et de climat ; les circonstances étant pareillement les mêmes, quoiqu'à d'autres égards, pour le plus grand nombre de mariniers. C'est ainsi qu'une maladie contagieuse, peut souvent se répandre dans une ville ou dans un village, sans qu'on en soupçonne la moindre chose ; tandis que sur une flotte, ses effets deviennent plus apparens, plus sensibles, en ce qu'ils sont concentrés et comme rapprochés dans un ou plusieurs vaisseaux.

En second lieu, il paroît également que les fiévres connues sous différentes dénominations, et qui sont d'espèces très-différentes, peuvent être occasionnées par la contagion, et que l'infection d'une ville, d'une maison, d'une prison ou de tout autre lieu, soit que cette

infection y ait été apportée soit qu'elle y ait pris naissance, ne produit pas toujours une fiévre maligne et beaucoup moins encore une fiévre mortelle.

Pour éclaircir plus particulièrement cette question, considérons ici ce qui se passe dans certains cours de ventre; considération qui pourra également s'appliquer aux fiévres.

Personne n'ignore que la dysenterie des camps, ainsi que la plupart des fiévre dysentériques, sont en général malignes et contagieuses tout ensemble. J'ai eu occasion de traiter un homme attaqué, depuis deux ans, d'une dysenterie chronique qui le retenoit rarement au lit, et dont néanmoins les selles infectoient presque tous ceux qui faisoient usage des mêmes latrines que lui. Cet homme étoit resté, en différens tems pendant quinze mois, à l'Hôpital de *Halifax*, dans l'espoir d'y trouver quelque soulagement, et depuis il étoit venu passer trois mois à l'Hôpital de *Haslar*, d'où il fut renvoyé

comme incurable. Nous l'avions placé dans une salle occupée par des malades attaqués de rhumatismes ; mais bientôt plusieurs de ces derniers se plaignirent d'un violent cours de ventre, qu'ils attribuoient aux purgatifs ou aux autres remèdes qui leur étoient administrés. L'infirmière de la salle en fut attaquée avec la même violence ; et ce fut elle qui remarqua la première que cet accident provenoit, selon toute apparence, de l'infection qui s'exhaloit des selles de ce nouveau malade, lesquelles étoient fort glaireuses et très-fétides. En conséquence, on défendit à ce dysentérique l'usage des latrines qui servoient en commun, et dès-lors les plaintes cesserent dans cette salle : on a vu souvent arriver de pareils accidens dans cet Hôpital.

Mais, poursuivons. Je crois avoir observé que la disposition des malades à de fréquentes rechûtes de fiévres, est, à certains égards, proportionnée à la nature contagieuse de ces fiévres, ou du moins,

que les malades retombent plus facilement dans une maladie fiévreuse contractée par la voie d'infection, de quelque virulence que soit cette dernière, que dans toute autre espèce de fiévre: et cette circonstance semble devoir nous aider quelquefois, à juger de la nature et de la cause d'une maladie.

En troisième lieu, une attention suivie constamment pendant quelques années sur cet objet, m'a convaincu que le corps d'un malade tenu soigneusement propre et net, est moins capable de communiquer la contagion, que les derniers vêtemens qu'il a quittés, le linge sale et autres hardes quelconques qu'il a portées longtems avec l'infection de sa maladie; je veux dire que ces dernières substances, contiennent un venin contagieux plus effectif, plus concentré que les émanations récentes du corps du malade ou de la matière de ses excrétions.

Je renvoye à traiter dans le Mémoire qui suivra celui-ci, de celles des déjections

qui communiquent le plus promptement l'infection, du tems de la maladie auquel cela arrive, et des circonstances dans lesquelles on a le plus à craindre de ces émanations contagieuses. Je me contenterai pour le présent, de rapporter, à l'appui de ce qui a déjà été avancé, quelques détails sur les différentes fonctions des domestiques et des Garde-malades de l'Hôpital de *Haslar*.

L'office des premiers, étoit de porter ou d'aider à monter dans les salles, les malades encore vêtus de leurs habits chargés d'infection, et ensuite d'empaqueter et d'enlever promptement chaque article de ces hardes, pour les mettre à part. Il en arrivoit souvent, que ces domestiques devenoient infectés eux-mêmes, et tomboient dans des maladies fiévreuses très-opiniâtres; tandis que les gardes qui étoient chargées de déshabiller les malades (ce qu'elles faisoient près d'un bon feu qu'on tenoit toujours allumé dans les salles), et qui les soignoient as-

sidument, après les avoir placés dans des lits et de linceuls bien propres, étoient, à plusieurs égards, moins sujettes à des maladies fiévreuses; ou du moins si elles venoient à contracter quelque infection, les maladies étoient en général plus légères chez elles et d'une guérison plus prompte. Nous observerons même, que plusieurs de ces gardes qui ont été ainsi infectées, ne l'ont été que par leur imprudence; car il est de toute notoriété, que plusieurs d'entr'elles n'ont contracté la contagion, que pour avoir gardé quelques jours dans les chambres où elles couchoient, le linge sale des malades, malgré la défence rigoureuse qui leur en étoit faite par les réglemens de la maison. C'est par une négligence de cette nature, qu'une garde s'est trouvée infectée jusqu'à trois différentes reprises. De pareilles observations sont bien capables de faire sentir aux malades et à ceux qui en prennent soin, combien il est important d'observer une exacte propreté, et que le un

uns et les autres se trouvent constamment bien nets.

En quatrième lieu, nous pensons qu'indépendamment de la laine, du coton, du linge et des vêtemens de presque toutes les espèces, il est plusieurs autres substances, dans les chambres infectées et autres lieux infectés, auxquelles les semences de la contagion se trouvent fortement adhérentes. C'est ainsi que dans les vaisseaux, les poutres, les chaises, les bois de lit et autres meubles, ainsi que les divers ustensiles qui servent à l'usage des malades, peuvent, sans contredit, s'imprégner fortement du venin contagieux ; ce qui a été suffisamment prouvé par ce que nous avons remarqué auparavant, sur la manière dont l'infection se propage dans les flottes.

En cinquième lieu, ces semences de contagion, exprimées plus énergiquement par le mot grec *Miasmata* (miasmes), dans quel endroit qu'elles soient introduites ou à quelle substance qu'elles adhè-

rent, je les appelle la *source* (ou ce qui est quelquefois désigné parmi les physiciens par le mot latin *fomes*) le *foyer* d'une infection ; et je pense que la malignité, l'intensité et le danger des maladies qui en résultent ou de la fiévre qui en est la suite, dépendent, en grande partie, de la qualité ou de la nature spécifique de cette source ou de ce foyer d'où proviennent de pareilles affections. Le Docteur *Pringle* rapporte (*a*), que sur vingt-trois personnes qu'on avoit employées à réparer les vieilles tentes, sous lesquelles quelques malades infectés de maladies contagieuses avoient couché, il y en eut dix-sept qui furent attaquées de contagion et qui en moururent, tant la source de ce venin étoit active ou virulente. Cependant, d'un autre côté, en parlant de l'état où se trouvoient et l'équipage du *Mélampe*, et ceux de plu-

---

(*a*) Observations sur les maladies des Armées, pag. 27 de l'édition anglaise.

sieurs autres vaisseaux sur lesquels il y avoit des preuves évidentes d'infection, nous avons vu que les fiévres qui en résultèrent furent néanmoins très-modérées, et qu'on n'a eu que dans un petit nombre de cas, la preuve qu'elles étoient funestes.

Pour établir plus clairement cette question par d'autres exemples et d'autres faits, il convient d'observer que pendant les mois de Janvier, de Février et de Mars de l'année 1760, il nous fut envoyé du vaisseau la *Guirlande*, vingt-quatre malades qui, pour la plupart, avoient des taches pourprées avec d'autres symptômes de malignité, et que de ce nombre il en mourut cinq de la fiévre. Durant les mêmes mois, il nous vint également des équipages du *Postillon*, du *Liverpool* et de quelques autres frégates, cent cinq personnes infectées dont il ne mourut que huit, la plupart même attaquées d'un cours de ventre occasionné par l'humidité des salles, ainsi que cela a été remarqué ci-devant.

Lors donc que des exemples de cette nature se renouvellent fréquemment (comme on voit par l'exposé que nous avons fait dans la première partie de ce Mémoire, que cela est arrivé en effet), il paroit absolument hors de doute que quelques vaisseaux ,(et il en est probablement de même de tout autre lieu) se trouvent plus fortement infectés que les autres ; ou (pour parler d'une manière plus conforme à l'idée que nous avons de la chose), que ces vaisseaux renferment , par comparaison , une source de contagion plus concentrée et plus active.

Je n'assurerai pas précisément que le nombre des personnes infectées, soit en raison de l'énergie du venin ou de la virulence du foyer contagieux ; attendu qu'il m'est arrivé d'en voir à proportion un plus grand nombre d'infectées par une contagion modérée , qu'il ne sortit de malades du petit complément de l'équipage de la *Guirlande* où la contagion étoit d'une nature très-violente ; mais je

suis bien certain que le danger de la mortalité, sera toujours proportionné à l'activité ou à la force du venin.

En sixième lieu, quel que soit l'endroit où le venin se cache, et quelle substance qu'il pénètre ou infecte, l'admission de l'air le plus pur et les ventilations les plus exactes, se trouvent souvent insuffisantes soit pour chasser ce venin, soit pour en affoiblir l'activité.

Ce fait peut se prouver par plusieurs autres exemples de ce genre, ajoutés à ce que nous avons déjà rapporté au sujet du *Neptune*, du *Dublin*, et de quelques autres vaisseaux infectés, que l'on tenoit singulièrement propres et bien aérés; mais je me bornerai ici à un seul de ces exemples, c'est-à dire, à une seule preuve de plus.

Quand les vaisseaux sont prêts à entrer dans les bassins des chantiers, on a coutume d'en tirer les équipages qu'on transporte dans des hourques (*hulks*), lesquelles sont entretenues pour cet usage

dans les ports. Ces hourques sont de vieux bâtimens dont la charpente (comme on le conçoit aisément) est de fort mauvais bois, ou d'un bois épuisé de toute sa substance, (*décayed timbers*) et qui par là est très-propre à se pénétrer du venin contagieux et à le retenir ; semblables à ces vieilles maisons qui ne sont plus habitées et qui se trouvant ainsi constamment ouvertes, laissent, en tout tems, un libre accès aux vents, au froid et à la pluie. Il n'y a pas long-tems qu'une partie de l'équipage du vaisseau l'*Amérique*, ayant passé la nuit dans une de ces hourques, j'observai que plusieurs personnes de ce détachement, se trouvèrent, d'après l'insalubrité du lieu, attaquées d'une fièvre lente et de mauvais caractère, tandis que dans l'autre partie de cet équipage qui étoit restée sur son premier bord, on ne se plaignit que de quelques toux légères ou de rhumes. Je puis certifier que j'ai souvent vu de pareils exemples de fièvres

de mauvaise espèce, contractés à bord de ces hourques froides et humides. On doit encore se rappeler que la pureté de l'air et même une forte gelée, n'ont pu adoucir la violence de la contagion sur le vaisseau le *Neptune*.

Je conviens que dans certaines circonstances, un foyer (*fomes*) de contagion qui se trouvera dans une chambre infectée, ou dans tout autre endroit, peut être écarté ou détruit par des causes accidentelles dont nous ne saurions rendre raison, et qui, à dire la vérité, nous sont souvent inconnues; mais il est très-certain, que le cas est le plus souvent tel que je viens de l'exposer, et qu'une exacte propreté des lieux véritablement infectés et l'admission d'un air pur, ne sont pas toujours suffisans, à beaucoup près, pour en chasser le venin. Cependant, l'inefficacité de cette pratique dans certains cas, ne doit pas être une raison pour se relâcher de l'attention que mérite un pareil objet, moins encore pour négliger l'em-

ploi de deux moyens aussi importans et d'une utilité si fort avérée, soit pour la sûreté des personnes qui sont en santé, soit pour le rétablissement de celles qui sont malades.

Mais s'il est bien prouvé, que des moyens d'une nécessité aussi absolue que le sont et la propreté et la pureté de l'air, pour prévenir la contagion et empêcher qu'elle ne se répande, ne peuvent souvent suffire à écarter ou à anéantir cette source secrète et pernicieuse, j'ai du moins là aujourd'hui la satisfaction de pouvoir assurer mes savans Confrères de cette Société, que j'ai rarement ou plutôt que je n'ai pas encore observé jusqu'ici, qu'une application convenable du feu et de la fumée, ait manqué de produire l'heureux effet de purifier efficacement tous les endroits, matériaux et substances attaqués d'infection.

On ne peut révoquer en doute que l'infection qui a régné dans les vaisseaux, n'ait été tout aussi contagieuse et aussi

mortelle sur quelques-uns de ces derniers, qu'elle peut l'être dans un autre lieu quelconque, si on excepte celle qui dépend de la vraie peste. Néanmoins, je n'ai jamais entendu dire qu'aucun vaisseau, après avoir été soumis avec soin à des fumigations convenables, n'ait été promptement désinfecté par ce moyen, ou ne soit devenu une demeure salubre ou saine pour les équipages. Que si par la suite les maladies y ont reparu, on peut hardiment les attribuer à des personnes qui les ont apportées avec elles, soit de quelqu'autre vaisseau infecté, soit d'une prison ou de quelqu'autre lieu semblable d'où elles sortoient.

Il y a trois méthodes communément usitées pour purifier les vaisseaux ou bâtimens de mer, après que les équipages en ont été tirés.

La première s'exécute en faisant brûler du tabac. On allume pour cet effet plusieurs feux avec de vieux morceaux de cordages qu'on appelle *junk*, et on

répand dessus une certaine quantité de tabac. Ces feux étant distribués en divers endroits du vaisseau, on a soin d'en concentrer la chaleur et la fumée, en tenant tout bien fermé pendant un tems considérable. Par cette opération, le *Neptune* et la *Guirlande* ont été parfaitement désinfectés.

La seconde consiste à allumer des feux de charbons de bois, sur lesquels on répand du soufre : la chaleur et la fumée de ces substances incendiées, doivent être pareillement concentrées pendant un long espace de tems, en prenant la même précaution de fermer ou de boucher bien exactement toutes les ouvertures. Quoique cette vapeur anti-pestilentielle, appliquée selon les règles, ait été reconnue un des moyens les plus efficaces pour purifier toute sorte d'appartemens, de vaisseaux, de hardes, etc. infectés de contagion, néanmoins j'ai observé qu'elles ne détruisoient pas certaines espèces de vermine, particulièrement les

poux ; d'où l'on pourroit inférer que la contagion ne se propage pas par la voie des animalcules.

Enfin, la troisième méthode se réduit à l'addition de l'arsenic aux matières du second procédé, et l'on s'y prend de la manière suivante. Après avoir exactement fermé ou bouché toutes les ouvertures et fentes du vaisseau (comme nous avons vu que cela doit être également pratiqué dans les autres procédés ci-dessus), on place et on assujétit nombre de pots de fer dans la cale, les ponts, les entre-ponts, etc., chacun de ces pots doit contenir, premièrement, une couche de charbon, ensuite une couche de soufre, et ainsi alternativement jusqu'à trois ou quatre couches successives de ces substances, sur la dernière desquelles on répand l'arsenic, mettant par-dessus le tout quelque brins de fil de *carret* (*oakum*) trempés dans le goudron, pour servir de mèche. Les personnes chargées de cette opération, après avoir mis le feu audit fil, doivent se

retirer promptement, et avoir soin de fermer après elles les écoutilles par lesquelles elles sont sorties.

Il résulte de ce qu'on connoît des procédés qui viennent d'être décrits, et de l'expérience qu'on a de leurs bons effets, que le feu et la fumée sont les agens les plus puissans que nous ayons pour détruire entièrement l'infection; et l'on peut présumer qu'ils seroient également efficaces contre la peste elle-même. Ceci s'accorde jusqu'à un certain point avec ce que nous lisons dans l'histoire ancienne de la Médecine; mais l'usage déplacé, ou plutôt l'abus du feu dans ces sortes d'occasions, en a fait regarder les effets comme nuls par quelques-uns, et a fait soupçonner aux autres que ces effets pouvoient être nuisibles.

La pratique moderne d'allumer de grands feux en plein air, et de les distribuer avec profusion dans les rues et autour des murs des Villes infectées de la peste ou d'autres maladies contagieuses, est fondée sur des principes fort précaires

et même erronés ; aussi l'expérience a-t-elle démontré, non-seulement l'inutilité de cette pratique, mais encore le mal qui peut s'ensuivre. Ces inconvéniens dans l'usage du feu ainsi prodigué, ne résulteroient-ils pas de la consomption et de la destruction qui se fait (pendant la durée des feux si considérables et universellement répandus dans une grande Ville) de ce principe de l'air qui est tout à la fois l'aliment de la vie et du feu ? Et la malignité de la contagion, n'en est-elle pas accrue dans un tems où l'abord constant d'une grande quantité d'air frais, et fortement imprégné de ce principe vivifiant, est si absolument nécessaire dans les appartemens infectés et renfermés qu'habitent les malades ? Cependant, quoiqu'il faille avouer de bonne foi, comme nous l'avouons, que les feux dispersés sans ménagement dans les rues et sur les places, ont été dangereux pendant la durée d'une maladie contagieuse, il ne s'ensuit pas assurément que lorsqu'une maison a été infectée de quelque venin

pestilentiel, ou de celui d'une autre maladie fiévreuse, et que les malades en ont été transportés ailleurs, il ne s'ensuit pas, dis-je, qu'en pareil cas ces feux, en observant la précaution de tenir les portes et les fenêtres bien fermées, doivent être nuisibles, et que par cette manière de purifier, tous les germes de contagion ne puissent être effectivement détruits. L'expérience, ce sûr garant des vérités en médecine, a d'ailleurs constaté, de la manière la plus complète, l'efficacité des procédés qui viennent d'être décrits.

Il est donc fort à desirer, pour l'avantage de l'humanité, que ce genre de purification devienne une pratique générale et universelle. Les hommes n'ont pas besoin qu'on les prévienne contre un danger considérable et très-prochain qui frappe leurs sens, ou contre les poisons qui leur sont connus; l'amour de la vie les porte naturellement à fuir l'un et à éviter les autres; mais c'est une nécessité pour eux de se prémunir par les précautions et les mesures les plus effi-

caces, contre ces fléaux secrets et mortels qui se dérobent à l'instinct conservateur de la nature.

Ainsi donc, toutes les fois qu'il vient à mourir quelqu'un soit d'une fiévre pourprée, soit d'un mal de gorge accompagné de malignité, soit de la petite vérole ou d'une autre maladie qui se trouve de nature contagieuse, la sûreté du reste de la famille et des voisins du défunt, exige que le cadavre soit promptement transporté dans une autre chambre (*a*), et celle dans laquelle est mort le malade doit être aérée, en tenant pour cet effet les fenêtres ouvertes jusqu'à ce qu'on en vienne à la désinfecter. Or, cette désinfection se fera en y introduisant d'abord un feu de charbon sur lequel on placera

(*a*) Je pense que le cadavre d'une personne qui vient de mourir, ne sauroit communiquer aucune espèce d'infection, à moins que ce ne soit par le moyen des matières qui peuvent s'évacuer, soit par les issues naturelles du corps, soit par des plaies qui étoient en suppuration.

quelques bâtons de soufre, et après avoir ainsi disposé les choses et les vapeurs commençant à s'élever, on aura soin de fermer bien exactement les portes et les fenêtres, et de les tenir ainsi bien fermées pendant dix ou douze heures au moins, jusqu'à ce que la chambre soit entièrement et suffisamment pénétrée de cette vapeur du soufre.

J'ai observé sur différens vaisseaux, qui sont les endroits où l'on a les occasions les plus favorables pour faire des expériences sur des objets de cette nature, et pour en juger sainement, que la contagion de la petite vérole y a cessé entièrement, au moyen des feux sur lesquels on faisoit brûler du soufre, et du soin qu'on avoit de bien concentrer cette vapeur dans les endroits infectés. De quelle utilité ne doit donc pas paroître la connoissance de cette méthode, aux Villes de l'intérieur de l'*Angleterre*, où la crainte et les ravages de cette maladie parmi les adultes, sont au-dessus de la plupart des calamités humaines.

humaines. En un mot, l'emploi réfléchi et bien exécuté des feux et de la fumée, est tout ce que nous avons de plus efficace et de plus approprié, pour la destruction et l'extinction entière des foyers les plus virulents des maladies contagieuses, et le moyen le plus capable de purifier toute espèce d'air mal-sain ou infecté. Mais j'ai déjà traité cet article, d'une manière plus étendue, dans un autre ouvrage *(a)*.

A l'égard des méthodes préservatives qui doivent être nécessairement mises en usage dans tous les lieux attaqués d'infection, et pendant que les malades sont encore dans leurs chambres, je recommanderai, entr'autres moyens appropriés, les feux de bois qui, non-seulement ont la vertu de diminuer la force ou la violence des venins de ce genre, mais qui sont encore très-utiles pour se garantir de leur

(a) Voyez la seconde édition de l'*Essai sur la Conservation de la santé des gens de mer.*

atteinte. C'est ainsi que, selon l'endroit où sont placées les cheminées des cuisines dans les vaisseaux, la fumée pouvant se répandre continuellement entre les ponts, on observe que les personnes qui habitent ces endroits, jouissent d'une meilleure santé que celles qui s'en trouvent éloignées.

Mais pour établir cette assertion sur des preuves encore plus directes, il a été observé, il y a quelques années (tandis que la contagion étoit si meurtrière sur le vaisseau la *Royale-Anne*, *Garde-port* à Spithéad, que plusieurs personnes de l'équipage mouroient au bout de quarante-huit heures de maladie, avec la fiévre et un violent saignement du nez), qu'aucun de ceux qui étoient exposés à la fumée de la cuisine, ne contracta l'infection. D'où l'on peut inférer qu'un air froid, humide et cru (*Raw*) augmente l'activité et l'énergie de la contagion (*a*).

(*a*) Ceci reviendra encore dans mon second Mémoire, où je traite le même sujet.

Ce fait est encore confirmé par la relation suivante, que m'a communiqué M. *Ramsay - kar*, ci devant Chirurgien du vaisseau le *Torbay*, et qui l'est aujourd'hui du chantier de *Portsmouth*.

Dans l'année 1755, tems auquel une maladie pestilentielle ravageoit la flotte du nord de l'Amérique, les vaisseaux le *Torbay et le Monarque*, tous deux également maltraités de ce fléau, débarquèrent leurs malades à *Halifax*. Les infectés de chacun de ces vaisseaux, étoient journellement visités par leurs Chirurgiens respectifs. La diète, le régime auxquels ils étoient soumis et les divers remèdes qu'on leur administroit, étoient, à tous égards, les mêmes pour tous, ainsi que le reste du traitement qui étoit dirigé sur les avis réunis de ces deux chirurgiens. La nature des fiévres dont ces malades étoient attaqués et les symptômes qui les accompagnoient, présentoient également sur tous la plus parfaite ressemblance. Néanmoins, il

mouroit chaque semaine la moitié plus de monde de l'équipage du *Monarque*, que de celui du *Torbay*. Cette disparité dans le nombre des morts d'un côté, comparé au nombre des morts de l'autre, surprit beaucoup ces chirurgiens. Après avoir examiné avec une attention scrupuleuse, jusqu'à la plus petite circonstance qui pouvoit influer en quelque chose sur les malades des deux équipages, ils ne remarquèrent entre ces derniers, qu'un seul point de différence auquel la grande mortalité qui régnoit sur le *Monarque* pût être rapportée ; cette différence consistoit en ce que les malades de ce vaisseau, étoient placés dans un grand moulin où il n'y avoit aucun endroit pour faire du feu ; au lieu que ceux du *Torbay*, quoique logés dans des maisons vieilles et moins commodes d'ailleurs, avoient l'avantage de pouvoir y faire constamment
(7) du feu avec le bois de *Spruce* (7).

La fumée que j'estime le plus, après celle du bois, pour purifier un air infecté,

c'est celle de la poudre à canon. J'en fais pour l'ordinaire un fréquent usage, parce qu'elle ne blesse pas les poumons. L'écorce de *Cascarille* répand, en brûlant, une odeur suave dans les appartemens des malades, et est par là tout au moins un préservatif agréable, qui est en même tems capable de prévenir l'effet des mauvaises odeurs. La vapeur du vinaigre camphré qu'on fait bouillir sur un réchaud, est beaucoup meilleure encore pour remplir ces vues.

Outre la correction des mauvaises qualités de l'air et la désinfection des appartemens, il est un autre avantage qu'on retire de l'emploi de ces vapeurs et fumigations, j'entends de celles qui ne peuvent nuire aux organes de la respiration. Cet avantage consiste en ce que toutes les fois qu'il y a dans un appartement une fumée un peu épaisse, les gardes et les malades soupirant après un air frais, on a pour lors grand soin de tenir les portes et les fenêtres ouvertes,

Or, il est certain que l'air des chambres des malades, ne sauroit être renouvelé trop souvent, observant, dans cette opération, que le malade soit bien couvert, et que les rideaux de son lit soient fermés, si la chose est nécessaire. On ne peut donc s'y prendre plus efficacement, pour sauver les malades du danger de l'air mal-sain des chambres ou des salles qu'ils habitent, et qui est une suite de l'obstination de leurs gardes ou de leurs parens à tenir tout fermé, que d'ordonner que les appartemens soient souvent fumigés ou parfumés. Dans d'autres pays, on fait beaucoup plus d'usage de ces fumigations que dans celui-ci, et c'est au grand avantage des malades.

Enfin, j'exposerai ma façon de penser sur ce qui regarde la manière de purifier les meubles, les habits, le linge, etc. qu'on soupçonne être infectés. Sur quoi je dois remarquer en passant, que la pratique ordinaire d'après laquelle on se

contente d'étaler et d'exposer ces effets au grand air, est, dans bien des cas, insuffisante pour en enlever les germes d'une maladie contagieuse qui s'y trouvent cachés.

On verra par l'histoire qui se trouve à la fin de mon second Mémoire, sur le sujet que nous traitons présentement, que la méthode d'étaler les hardes hors de la maison, pour les faire sécher ou aérer, sans les avoir préalablement fumigées, peut avoir des suites fâcheuses, et même funestes. Nous avons déjà dit qu'un air humide renforçoit la contagion, et qu'un vent sec étoit capable d'en répandre les malignes influences. Ainsi donc, toutes les hardes ou tous les effets suspects d'infection, doivent premièrement être soumis à la fumigation dans un endroit clos, et de la même manière qu'on le pratique à l'égard d'une chambre ou d'un appartement infecté, et après cette opération on peut les étaler hors de la maison et les tenir exposés au grand air.

Un accident arrivé en dernier lieu, et

dont je vais donner le détail, servira à confirmer ce précepte. Un ouvrier du commun étant mort, le mois d'Avril dernier, de la petite vérole à *Porchester*, sa veuve porta les dernières hardes qui lui avoient servi, à la ville de *Havant*, éloignée de neuf milles du Château de *Porchester*. Après avoir pris la précaution de les exposer convenablement à l'air, c'est-à-dire de faire ce qu'on appelloit les purifier, et avoir laissé passer quelques semaines encore pour se mieux assurer qu'il n'y avoit plus d'infection à craindre, elle fit présent d'une veste de son mari à un pauvre garçon qui servoit chez un menuisier, et qui l'ayant mise bientôt après, en contracta la petite vérole dont il mourut. On avoit eu soin d'éloigner ce misérable de chez son Maître, et de le faire transporter à l'Hôpital si-tôt qu'on eut reconnu sur lui des signes de petite vérole; mais avant même qu'on n'eût découvert dans la famille qu'il avoit cette maladie, il arriva qu'un des enfans de la maison et deux autres

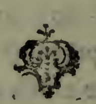
enfans du voisinage, tous trois conduits ou portés chaque jour à l'école par ce domestique, se trouvèrent également attaqués de la petite vérole, et il fut constaté que l'infection provenoit sur tous les trois de la même source de contagion. Cet événement répandit la frayeur et la consternation dans la Ville; mais par l'attention qu'on eut de tenir ces malades soigneusement *sequestrés* ou séparés d'avec les bien portans, et en prenant les autres précautions nécessaires, on parvint à éteindre entièrement cette contagion avant qu'elle eût le tems de faire des progrès.

Qu'on me permette d'ajouter encore ici, que le linge des malades fiévreux, comme aussi toute espèce de hardes ou d'effets de ce genre qui leur ont servi et qui sont dans le cas d'être lavés, ne doivent jamais être mis d'abord dans l'eau chaude, parce qu'il est dangereux pour qui que ce soit, d'être exposé à la vapeur qui s'en élève. Il convient donc

de faire tremper ces effets, pendant plusieurs heures, dans l'eau froide ou dans les lies froides du savon ; afin qu'ensuite les saletés puissent en être enlevées parfaitement.

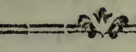
Telles sont, MESSIEURS, les observations que je m'étois proposé de vous communiquer, touchant les moyens de purifier les lieux infectés et les substances pareillement imprégnées du venin contagieux ; je réserve pour mon second Mémoire, les autres observations que j'ai été à portée de faire sur la méthode qui paroît la plus appropriée pour traiter avec succès des maladies contagieuses, les personnes qui ont le malheur d'en être atteintes.

Fin du premier Mémoire.



SECOND

MÉMOIRE.



Du 14 *Août* 1761.

MESSIEURS,

J'aurois bien souhaité que la manière de parler, que l'usage a consacré en Médecine, m'eût permis, dans ces Mémoires, de substituer aux mots d'*Infection* et de *Contagion* quelqu'autre terme équivalent ; car ces dénominations sont beaucoup trop susceptibles d'être interprétées, la plupart du tems, d'après les idées alarmantes qu'on se fait de la peste et de la fiévre, soit pestilentielle soit maligne. Mais en me servant ici de ces dénominations vulgaires, j'ai cru devoir les employer dans un sens moins limité, en les étendant à toutes les fiévres,

de quelque espèce qu'elles soient, qui se communiquent d'une personne à une autre, soit par la circonstance entre ces personnes de se trouver près l'une de l'autre, soit par le moyen de quelques substances pénétrées de corpuscules (*particles*) capables de communiquer le venin fiévreux et de le répandre.

Il règne communément encore une autre erreur, contre laquelle il est important d'être prémuni. Rien n'est plus commun que d'entendre dire, que la fiévre ou telle autre maladie est dépourvue entièrement de toute qualité contagieuse, et il n'est pas moins ordinaire que lorsque ces maladies viennent à attaquer quelqu'un, le petit nombre les attribue à des causes absolument différentes de cette dernière; le tout, parce qu'il sera arrivé que les personnes mêmes qui en jugent ainsi, ou quelques autres encore, ayant été évidemment exposées à l'infection, auront toutes eu le bonheur de ne pas en être atteintes.

Ce faux raisonnement a donné lieu à une infinité d'erreurs pernicieuses en médecine, dans d'autres occasions semblables où l'on s'est autorisé, comme dans celle-ci, d'un petit nombre d'exceptions pour déroger aux maximes les mieux établies dans l'art de guérir; mais par exemple, de ce que le quinquina a échoué quelquefois dans le traitement des fièvres intermittentes, et le mercure dans celui des maladies vénériennes, faudroit-il se hâter d'en conclure que chacun de ces remèdes en particulier, doit se trouver sans effet dans tous les autres cas et accidens de la nature de ces derniers?

Ainsi donc, de même qu'il n'est point de remède (quelque grande qu'en soit la vertu) qui ne puisse manquer son effet, dans les cas où il paroît être le plus spécialement approprié, de même il n'est pas de contagion, du moins connue, qui, autant que je puisse le penser, affecte indistinctement tous les hommes.

L'inoculation de la petite vérole, manque quelquefois de produire cette maladie, et cependant la contagion de ce virus n'est pas une chose problématique. Je n'ai moi-même jamais éprouvé le moindre symptôme d'infection, quoique pendant trois années je n'aie cessé de donner, tous les jours, mes soins à une infinité de personnes attaquées de maladies contagieuses. Il en a été de même d'un jeune-homme qui s'est trouvé beaucoup plus exposé encore, comme étant continuellement occupé à faire des saignées et à veiller à l'administration des autres secours chirurgicaux sur les fiévreux, dans les salles de l'Hôpital de *Haslar*; ce qu'il a fait constamment, sans jamais s'aviser d'aucune précaution nécessaire, (en quoi il a été certainement coupable de beaucoup de témérité), et qui malgré son imprudence n'a jamais ressenti non plus que moi, la plus légère indisposition. Mais sans doute il ne s'ensuit pas de là, que les fiévres qui

ont régné durant ce tems à l'Hôpital ne fussent pas contagieuses, puisqu'il existe les preuves les plus positives du contraire.

Une maladie contagieuse, n'est donc pas toujours pour cela telle que le vulgaire se l'imagine. Les épidémies qui se communiquent à quiconque s'y expose de près, ainsi que la peste elle-même, ne sont pas non plus absolument de nature contagieuse. Je voudrois donc qu'on entendit de préférence par maladie *contagieuse*, celle qui, dans certaines circonstances, est ou peut être communiquée à une, deux ou plusieurs personnes; qui conserve, en très-grande partie dans son action, son identité de forme (*its identical form*) et sa nature propre; et qui, en outre, s'assortit en quelque manière au tempérament et aux dispositions particulières des personnes qui reçoivent son venin. Mon dessein n'est pas de rechercher ici, en quoi consistent ces dispositions; il me suffira, pour le présent, d'éclaircir ultérieurement et de

confirmer ma façon de penser sur cet objet particulier, par le récit d'un événement qui s'est passé en dernier lieu.

Dans une salle de cet Hôpital où se trouvoient dix-huit Soldats de la marine, cinq d'entr'eux furent attaqués d'un violent cours de ventre, que leur communiquèrent, par infection, deux matelots placés avec eux dans la même salle. Nous avions alors cinq cent quatre-vingt-douze malades dans l'Hôpital, et cependant, il n'y eut que cette salle où l'on se plaignit d'un pareil symptôme. Il est clair que les cinq Soldats de la marine ainsi infectés, le devinrent en conséquence de la disposition particulière dans laquelle ils se trouvoient pour lors; tandis que les treize autres, quoique dans la même position, c'est-à-dire le même emplacement, n'éprouvèrent jamais le moindre ressentiment de diarrhée.

Cet exemple démontre l'impossibilité de prouver qu'une maladie n'est pas contagieuse, par la preuve négative qu'on voudroit

voudroit tirer de ce que telle ou telle personne (qui se trouve à portée de l'infection), n'en est pas attaquée.

Dans les maladies aiguës, je regarde les selles, principalement si elles sont très-fétides, comme ce qu'il y a de plus capable de communiquer l'infection. Viennent ensuite le soufle de la respiration (ou l'haleine des infectés), et enfin les émanations (*effluvia*) du corps des malades attaqués de fiévres (8). (8)

Pour ce qui est maintenant de la manière dont il convient de traiter une personne qui aura reçu, par la voie de la contagion, le venin de la fiévre, je remarquerai que ce traitement doit toujours être le même, quelque légère ou quelque violente que soit l'infection reçue, ainsi que dans tous les cas de rechûte.

Les effets de la contagion sont souvent prompts et sensibles; le plus léger degré de ces effets ou la plus légère contagion, est celle qui dérive simplement des émanations infectées, ou de la puanteur qui

s'exhale du corps des malades attaqués de maladies graves. Je voyois, l'automne dernière, une Dame de qualité qui avoit une colique bilieuse avec des déjections par haut et par bas d'une fétidité insoutenable. Une autre Dame contracta la maladie, pour n'avoir fait que traverser l'appartement de la malade; elle se sentit presqu'aussitôt incommodée, et fut saisie de vomissemens accompagnés d'un malaise considérable, qui durèrent vingt-quatre heures. La garde qui en prenoit soin fut pareillement infectée en respirant cette mauvaise odeur (qu'elle sentoit, pour employer ici ses expressions, lui descendre à fur et à mesure qu'elle la respiroit, jusqu'au fond de l'estomac), et elle fut prise en même tems de vertiges et de vomissemens. Ce dernier symptôme devint encore plus violent dans la nuit, et fut accompagné de déjections par bas et de beaucoup de frissons. On réussit, par le moyen d'un émétique, à faire cesser entièrement les deux évacuations; néan-

moins, cette garde continua de se plaindre, pendant quelques jours encore, de tremblemens fréquens, d'un violent mal de tête, le tout joint à un pouls petit et irrégulier, et elle fut plus long-tems à guérir que la Dame malade.

J'ai souvent observé que ces légers degrés d'infection avoient encore lieu, lors même que cette dernière provenoit des excrétions que rendoient les malades qui avoient une grosse corpulence, et qui étoient attaqués de maladies soit inflammatoires soit d'un autre genre.

Un homme qu'on croyoit fiévreux, et qu'on avoit reçu comme tel dans cet Hôpital, se trouva attaqué d'un violent délire accompagné d'un pouls plein et vif. Malgré des évacuations abondantes, le délire se soutint pendant deux mois, ne laissant que de courts intervalles au malade; lorsqu'ayant été informé que cet homme avoit été auparavant sujet à cet accident, je jugeai que ce cas étoit celui d'une vraie manie. Une garde qui voulut soulever le

malade par les bras, fut frappée à l'instant même, d'une odeur fétide insupportable, et ressentit en même tems des frissons accompagnés de mal-aise et de mal de tête. Comme elle se sentoit fort indisposée, elle prit un vomitif six heures après, et passa la nuit suivante dans des sueurs abondantes qui étoient l'effet d'une potion sudorifique. Le lendemain matin, la violence du mal de tête étoit un peu diminuée; mais au moindre mouvement que la malade voulut faire, elle éprouvoit une chaleur brûlante avec des douleurs vives au front, et se plaignoit en même-tems de vertiges. Elle étoit d'ailleurs tourmentée d'une soif pressante, et son pouls étoit plein et vif. On se hâta de lui appliquer un emplâtre vésicatoire entre les épaules; et à peine ce topique eût-il commencé d'opérer, que le mal de tête disparut entièrement ainsi que la soif, et que le pouls devint tranquille. Le lendemain la malade fut en état de se lever et se trouva parfaitement bien.

J'ai vu quelques autres cas des personnes qui ont été pareillement infectées avec la même facilité, pour s'être trouvé présentes lorsqu'on mettoit un cadavre dans le cercueil. Je l'ai vu, notamment sur un matelot qui vint en dernier lieu pour rendre ce dernier devoir à un de ses camarades (9). Après avoir fait vomir le (9) malade, il a fallu de plus lui appliquer les vésicatoires. J'ai encore eu, la semaine dernière, dans cet Hôpital, deux garde-malades infectées par une personne qui avoit la petite vérole. Toutes deux ont été affectées exactement de la même manière, se plaignant l'une et l'autre de frissons mêlés de beaucoup d'accablement et de mal de tête. L'une avoit été infectée par le soufle de la respiration du malade, l'autre pour avoir fait son lit. L'une d'elles avoit encore des douleurs aiguës dans la poitrine et dans les hypochondres (aux fausses côtes). Chez la première garde, ces symptômes ont été promptement dissipés au moyen d'un vomitif; ce qui

pourtant n'a pas empêché qu'elle n'ait eu pendant trois jours encore, des retours irréguliers de frissons. Quant à la seconde quoique soulagée considérablement de son mal de tête, ainsi que de son état de mal-aise et des frissons, par le vomissement, elle ne laissoit pas de se plaindre constamment de beaucoup de chaleur et de soif. Il lui restoit en outre avec un poul petit, concentré, une douleur très-vive dans la poitrine; symptômes qui indiquoient la nécessité de l'application de vésicatoires. Ce topique lui fut en effe appliqué sur l'endroit même de la douleur et le lendemain matin tous ces acciden ont été dissipés entièrement.

J'appelle ces infections dont nous venons de parler, *Infections légères*, parc qu'en effet sur vingt cas de cette nature je n'en ai pas vu un seul de mortel, lor toutefois que les malades ont été traité comme il convient. Cependant, il est à remarquer que dans plusieurs de ce cas, l'infection provenoit de personne attaquées de petite vérole.

Dans les conversations que j'ai eu avec différentes personnes qui avoient été elles-mêmes infectées par des malades attaqués de fiévres contagieuses, elles ont toutes comparé, en général, la première impression sensible qu'elles avoient éprouvé de l'infection, à celle d'une odeur terreuse désagréable, semblable à celle qui s'élève d'une fosse récemment creusée, qu'elles ont senti leur descendre jusqu'au fond de l'estomac (10), quoique pour- (10)
tant cette odeur ne leur parut pas aussi nauséabonde, que la puanteur que répandent les cadavres; et les effets ultérieurs de cette première impression, se sont manifestés par des frissons et un mal-aise qui pourtant n'ont été que momentanés. C'est ici une odeur particulière qui ne peut être bien décrite (*a*), mais

(*a*) Il y en a qui comparent cette odeur à celle de la paille pourrie. Quelquefois cela approche davantage de la mauvaise odeur dont on est affecté auprès des personnes qui ont une petite vérole confluente, lorsque ces malades viennent à se remuer dans leur lit; quoique pourtant cela ne soit pas une odeur aussi forte.

que tous ceux qui sont employés au service des malades, ainsi que les gardes distinguent avec beaucoup de sagacité comme une circonstance qui accompagne ordinairement les fiévres extrêmement malignes, et qui, avec l'odeur particulière que rend la matière des écoulemens procurés par les vésicatoires, peut être rangée parmi les symptômes les plus constans d'une fiévre de mauvais caractère.

Cependant, il est plusieurs sujets qui ne sont pas sensibles, dans les commencemens, à quelques-uns des effets de la contagion; et l'on peut voir par les observations contenues dans mon premier Mémoire, qu'il y a eu des personnes qui n'ont cessé d'être exposées au venin contagieux d'une fiévre pendant plusieurs jours, même pendant des semaines entières, et chez qui néanmoins les effets de l'infection se sont réduits à des frissons irréguliers, lesquels, à la vérité, étoient quelquefois assez considérables

pour obliger les malades à se mettre au lit une ou deux fois dans la journée, ce qui quelquefois aussi n'arrivoit à ces derniers que de deux jours l'un. On y voit en outre que parmi les personnes ainsi infectées, celles qui s'étoient trouvé logées dans des chambres peu commodes, ou qui étoient restées quelque tems assises sur un terrain froid, ou qui enfin avoient couché dans un appartement humide, etc. que celles-là, dis-je, avoient été, bientôt après avoir contracté l'infection, saisies d'angoisses du côté de l'estomac, auxquelles se joignoient quelquefois des diarrhées dangereuses, et souvent encore des fiévres qui présentoient de mauvais symptômes.

J'ai encore observé à l'égard de ces fiévres, que selon la manière dont on les traitoit, les malades étoient plus ou moins sujets à des rechutes. Or, il n'est pas extraordinaire que dans un lieu quelconque, soit maison, soit chambre, soit vaisseau, qui est infecté et où les semen-

ces de contagion se trouvent comme recélées, on observe dans les maladies de fréquentes rechutes poussées même jusqu'au nombre de six ou sept, et il est naturel d'attribuer de pareils accidens à la maligne influence de la contagion ; mais dans un hôpital comme celui de *Haslar*, où tout ce qui est couverture, linge, etc. à l'usage des malades, est convenablement purifié par des moyens avec lesquels on peut être assuré d'avoir entièrement détruit les germes du venin contagieux, les rechutes doivent sans doute être attribuées à des causes bien différentes. Ainsi donc, ceux-là parmi tous les autres ont été sujets aux rechutes, qui se sont conduits d'une manière irrégulière, qui ont persisté opiniâtrement dans cette conduite et qu'on n'a pu amener à se soumettre aux statuts et règlemens particuliers de cet hôpital.

Ceci peut servir à démontrer la nécessité qu'il y a de veiller avec le plus grand soin sur les malades convalescens ;

car j'ai remarqué en mon particulier, qu'une mauvaise conduite de la part des personnes infectées, et spécialement leur sortie prématurée du lit ou de l'hôpital, leur occasionnoit souvent un retour de la fiévre.

Qu'il me soit permis, à ce sujet, de hasarder une conjecture, savoir, que les mêmes causes qui donnent lieu à des rechutes, le font quelquefois en mettant en mouvement les miasmes morbifiques *morbific efluvia* (auparavant introduits dans le corps) et en les rendant propres à produire tels effets qui probablement n'auroient pu se manifester sans cela. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que les effets d'une contagion provenant de fiévres de mauvaise espèce, sont, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, souvent fort prompts et fort sensibles chez quelques personnes, au point de se déclarer dès l'instant même où le venin a été reçu dans le corps. Mais si une personne n'éprouve des symptômes d'in-

fection, que quelques jours après s'être éloignée du lieu infecté, ou si ayant déjà contracté l'infection, elle se trouve affectée immédiatement après avoir été mouillée de la pluie, ou avoir été exposée au froid ou à l'humidité, ou après avoir trop mangé ou trop bu, ou s'être livrée à quelqu'autre excès, pour lors il est probable que ces causes (a) ont mis en action

---

(a) J'ai vu plusieurs mariniers, parmi ceux qui avoient servi sur des vaisseaux infectés, lesquels ont été attaqués, quelques jours après leur débarquement, de la même espèce de fiévre que celle qui régnoit sur ces vaisseaux ; ce qui leur est arrivé pour avoir mangé et bu immodérément, avoir eu des disputes entr'eux, ou avoir commis quelqu'autre excès de ce genre ; et lorsqu'il sont entrés dans l'hôpital, je les ai trouvé couverts de *pétéchies*.

La circonstance observée dans la contagion qui régna pendant l'hiver de 1759 dans cet Hôpital (ainsi qu'il est rapporté dans mon premier Mémoire), la circonstance, dis-je, dans cette contagion, de s'être bornée aux gens venant de l'*Amérique Septentrionale*, confirme de plus en plus cette opinion. Nous eumes dans cette maison, au mois de Décembre de ce même hiver, sept cents malades parmi lesquels on en comptoit deux cents qui sortoient des vaisseaux infectés. De ces derniers,

le venin qui se trouvoit assoupi, et il n'est personne qui pût affirmer positivement que sans leur influence, ce venin auroit toujours été capable d'affecter la constitution du sujet. Quoiqu'il en soit, et en

---

il y en eut plus de vingt qui, après être restés quelques jours dans l'hôpital, furent attaqués de la même espèce de fiévre que celle qui régnoit dans les vaisseaux sur lesquels ils servoient ; quoiqu'à leur réception dans cet hôpital, on les eût jugé atteints de toute autre maladie. Ainsi, par exemple, un marinier qui avoit servi sur le vaisseau le *Neptune*, ayant été placé, à cause d'une plaie qu'il avoit à la jambe, dans la salle des blessés qu'on avoit soin de tenir fort propre, fut pendant dix jours sans se plaindre d'aucune autre incommodité que de sa plaie ; mais ayant trouvé le moyen de se faire apporter furtivement du vin, et s'étant en conséquence énivré et disputé vivement avec ses camarades, il se trouva le lendemain attaqué de la fiévre. On le saigna deux fois pour cette fiévre qui fut d'abord regardée comme inflammatoire, et comme le fruit de la débauche ; mais le troisième jour, ayant vu ce malade dans la salle des fiévreux où il avoit été transporté, je lui trouvai toute l'habitude du corps couverte de taches pourprées, et reconnus sa maladie pour être une fiévre maligne de la même espèce que celle qui infectoit le vaisseau d'où il sortoit.

supposant que l'infection aura été assoupie pendant quelque tems, soit dans le corps d'un malade, soit dans ses habits ou autres hardes qu'il aura portées, nous ne saurions être trop en garde contre les symptômes *décévans* qui peuvent se manifester si-tôt que le venin contagieux entre en action.

Un froid qu'on sent tout-à-coup se répandre à la surface du corps, des frissons accompagnés d'un léger mal-être d'estomac, tendent à confirmer dans l'erreur que ce ne sont là que les phénomènes ordinaires d'un froid ou d'un frissonnement soudain, ou de ce que le vulgaire appelle fiévres d'accès ; mais quand d'après de telles indispositions, on a de justes motifs de craindre l'invasion prochaine d'une maladie fiévreuse, c'est alors qu'il importe à un médecin d'être prévenu qu'un traitement peu convenable ou un simple délai de quelques heures, peut donner lieu à des accidens que tout le pouvoir de l'art n'est plus ensuite capable d'éloigner.

Il paroît donc, qu'on doit donner sur-le-champ un léger émétique dans le tems même de ces frissons ou dans cet état de *Rigor*, à tous ceux qu'on soupçonne infectés de fiévres contagieuses, avant que la fiévre ne soit bien établie et que la plénitude ou la dureté du pouls ne puisse rendre l'opération de ce remède dangereuse (11). Que si l'on différe (11)
trop long-tems de donner le vomitif, et sur-tout si l'on fait précéder la saignée, on laisse échapper l'occasion la plus sûre et la plus favorable pour rendre la santé au malade.

Les effets de cette espèce d'antidote sont si bien connus dans cet Hôpital, et nos expériences réitérées en ont si pleinement constaté les avantages, que les gardes et les autres personnes employées dans les salles des fiévreux, y ont tout de suite recours d'elles-mêmes si-tôt qu'elles se sentent malades, et rarement il manque de prévenir la maladie qu'on avoit de justes raisons de craindre. J'ai encore

trouvé que ce remède étoit également utile pour prévenir les rechutes, lorsqu'il est donné immédiatement au retour des frissons. J'ajouterai qu'on peut, à cette même époque, procurer une ou deux légères selles aux malades, par le moyen de l'émétique ou des lavemens.

Le vomitif dont nous nous servions, étoit en général fort doux ; rarement cela alloit au-delà de six ou dix grains d'ipécacuanha. Le malade prenoit ensuite à l'heure du coucher, une potion diaphorétique et calmante composée de cinq grains de sel de corne de cerf, et de quinze on vingt gouttes de *Teinture Thébaïque*. Il nous est arrivé d'autres fois, de donner cinq grains de camphre toutes les quatre heures, faisant boire abondamment par-dessus du petit lait acidulé avec le vinaigre. Sur dix malades, il y en a eu constamment huit qui ont été parfaitement guéris par cette méthode.

Mais si le lendemain matin il se trouve que

que le mal de tête n'ait pas entièrement cessé, ou si l'on a toujours la fiévre à craindre, il est pour lors quelque chose encore à faire dont je parlerai après avoir observé auparavant, qu'il ne faut jamais oublier, lorsqu'il s'agit d'infection, que les secours les plus prochains et les plus puissans doivent être mis en usage le plutôt possible ; car dans les premières heures de cette fiévre, et même encore dans les premiers jours suivans, on doit moins compter sur les efforts de la nature que dans aucune autre occasion pareille.

Je ne pense pas que dans cette période de la maladie, on doive avoir la moindre confiance dans les *alexipharmaques* ou dans les sudorifiques, non plus que dans les antidotes si vantés, tels que le *mithridate*, la *thériaque* et autres compositions semblables. Ces remèdes ne doivent jamais être employés, selon moi, dans le cas d'un danger imminent, qu'au préalable on n'ait procuré des évacuations convenables.

Mais poursuivons notre sujet. Si, comme il a été remarqué ci-devant, les symptômes de la fiévre persistent encore après l'administration de l'émétique, des lavemens etc., ou bien si on a négligé ou trop différé de donner l'émétique, ou que le malade ait été traité inconsidérément par les sudorifiques ou par les saignées dans un tems où l'infection étoit bien déclarée, pour lors il faut promptement recourir aux vésicatoires qui doivent être appliqués entre les épaules si la tête ou les membres sont affectés, ou sur la poitrine si les douleurs occupent cette partie du corps.

Je ne connois pas de meilleur signe pour être assuré, dans le traitement d'une maladie, que c'est une fiévre contagieuse qui prédomine, que le phénomène qu'offre l'observation suivante que j'ai répétée sur une vingtaine de malades à qui cette maladie avoit été communiquée par infection. On appliqua dans la nuit à ces infectés des vésicatoires; le lendemain matin, seize

d'entr'eux se trouvèrent absolument sans chaleur fébrile, sans mal de tête, sans aucune souffrance et sans fiévre: du reste, ce que nous disons ici ne doit s'entendre que des cas où le foyer de l'infection, n'est pas aussi considérable qu'il l'a été sur le vaisseau la *Guirlande*, dont il a été question dans mon premier Mémoire, ou dans d'autres cas de contagions aussi violentes. C'est encore ainsi, qu'on ne peut assurer qu'il résulte constamment des effets aussi heureux de cette pratique, toutes les fois que le malade continue de rester dans le lieu infecté de la contagion, ou dans la sphère d'activité de ce venin (*a*).

(*a*) Conformément aux règlemens de cet hôpital, tous les fiévreux, quelle que fût l'espèce de leur maladie, étoient séparés des autres malades. Ils étoient tenus avec la plus grande propreté ; on les changeoit souvent de linge, et même jusqu'à deux fois par jour de draps de lit, lorsque cela étoit nécessaire. Il n'y avoit que les personnes qui eussent quelque emploi auprès des malades, à qui il fût permis d'entrer dans les salles ; et on avoit coutume de parfumer, tous les soirs, ces dernières avec de la poudre à canon. S'il se rencontroit quelque

J'ignore pareillement jusqu'à quel point on pourroit compter sur l'efficacité de ces moyens, pour l'expulsion du virus variolique, en les employant aussi-tôt que ce virus a pénétré dans le corps, ou pour combattre le venin de quelqu'autre espèce

---

malade attaqué de cours de ventre, ou de quelqu'autre maladie capable de se communiquer ou de nuire autrement à ceux qui étoient couchés dans les lits voisins, on avoit soin de le placer dans un endroit de la salle le plus écarté qu'il étoit possible des autres malades. On ouvroit le haut de la fenêtre qui se trouvoit près de la place qu'il occupoit et on parfumoit son lit en mettant à brûler de la cascarille dans une bassinoire dont l'usage étoit interdit pour tous les autres malades ; précaution qu'on étendoit à divers autres ustensiles qui avoient pu servir à ce même malade en par-
(12) ticulier (12).

Lorsque le flux de ventre étoit la maladie dominante, on ouvroit une salle exprès pour les malades qui s'en trouvoient attaqués. Il y avoit aussi dans l'hôpital, des salles et des gardes particulières pour ceux qui avoient ou la petite vérole ou la rougeole ; et en outre les linges au service des malades de ces dernières salles, étoient lavés à part. Si-tôt qu'un malade étoit guéri du cours de ventre ou de la fiévre, on le faisoit passer dans des salles destinées aux convalescens de cette classe.

de fiévre contagieuse qui ne s'est pas présentée dans le cours de ma pratique; mais je puis hardiment avancer ici, que de toutes les méthodes recommandées par les auteurs dont j'ai lu les ouvrages sur cette matière, ou de toutes celles que j'ai été à portée d'essayer par moi-même, nulle ne m'a si bien réussi contre les contagions les plus malignes que j'ai eu occasion d'observer, que celle qui vient d'être exposée. J'en ai également obtenu le plus grand succès dans le traitement des rechutes; objet sur lequel j'ai été souvent dans le cas de faire des expériences très-intéressantes. J'ai eu également lieu de m'en louer dans le traitement des gardes-malades et autres domestiques de l'Hôpital.

Plusieurs matelots de la *Guirlande* et des autres vaisseaux infectés, avoient été saignés avant d'entrer à l'Hôpital; opération qui se trouve toujours dangereuse, plus ou moins, en raison de la malignité de l'épidémie. Les fiévres qui sont notablement malignes contr'indiquent la

saignée ; et quoique cette évacuation ne soit pas aussi dangereuse, qu'au contraire même elle soit nécessaire, dans ces cas de légère infection où le malade se plaint de quelque douleur fixe avec un pouls plein et dur, il est néanmoins à remarquer qu'après la saignée, on a moins à espérer des bons effets du
(13) vomitif (13).

Je ne puis m'empêcher de remarquer en outre, qu'on s'est beaucoup récrié contre le fréquent usage des vésicatoires, et contre leur prompte application dans les fiévres. J'avoue que je leur ai vu produire de mauvais effets dans les fiévres vraiment inflammatoires, et dans quelques autres cas ; mais ce que j'ai souvent remarqué avec étonnement, et ce qui n'a pas moins surpris les personnes qui me suivoient en pratique, c'est qu'il étoit rare de rencontrer, dans ces fiévres des vaisseaux, un pouls qui contr'indiquât l'application des vésicatoires. La théorie que plusieurs médecins mécaniciens ont avan-

cée dans leurs écrits sur l'effet de ces topiques, et d'après laquelle ils les ont considérés comme stimulant et augmentant la fiévre, ne sauroit être appliquée à la plupart des fiévres dont nous parlons, dans lesquelles les malades, pour me servir de la manière ordinaire de s'exprimer de nos gardes, éprouvent en général, de l'opération de ces remèdes, une espèce de rafraîchissement.

Lorsqu'on est parvenu, à l'aide des moyens qui viennent d'être indiqués, à éloigner l'infection, pour lors et après avoir laissé passer vingt-quatre ou trente-six heures, à compter du moment de l'opération des vésicatoires, il faut évacuer modérément une seconde fois les premières voies, avec la rhubarbe mêlée à une petite quantité de tartre vitriolé.

Ces préceptes méritent d'autant plus d'attention, qu'ils ne sont pas déduits de quelques faits isolés, ou de quelque espèce particulière de fiévre qui pourroit

faire exception aux règles générales de la pratique (*a*) ; mais ils sont le résultat

(*a*) J'ai souvent pensé en moi-même que la publication d'un ou de deux faits particuliers et extraordinaires, étoit une chose plutôt nuisible qu'utile. Et en effet, lorsqu'on vient à nous vanter ou les vertus d'un remède . ou une méthode dont l'usage est recommandé comme très-salutaire, un ou deux essais ne paroissent pas suffisans pour nous convaincre que la nature et le tempérament du sujet n'ont pas pu effectuer à eux seuls la guérison, sans que le remède y ait contribué en rien ; il en est de même d'une observation qu'on aura publiée dans le dessein de faire connoître les mauvais effets d'un remède particulier, ou d'une pratique établie qui peut s'être trouvée évidemment pernicieuse dans la circonstance particulière où on l'aura employée : on n'en sauroit condamner cette pratique ou ce remède. Mais que conclure de ces faits ? Cette seule vérité incontestable, qu'il n'est point de réglè en médecine qui n'ait des bornes, et qu'il n'y a dans cette science ni remède ni méthode qui soit universellement infaillible ; et on peut en assigner au moins une raison qui est celle de l'*Idiosyncrasie*, ou de la constitution particulière de chaque individu, à laquelle non-seulement la manière d'agir des médicamens, mais encore les effets des alimens sont subordonnés. De là vient la différence d'action sur les différens sujets, de la part du mercure, du quinquina, de l'opium et de tous les autres remèdes. Chez les uns la rhubarbe

d'une observation suivie sur quelques milliers de personnes attaquées de diverses maladies contagieuses, dont la mémoire est encore toute récente dans cet hôpital. Mais comme on ne peut mieux démon-

---

produira des tranchées violentes, et sur d'autres une petite dose de manne fera l'effet d'un émétique. La simple odeur d'une fleur et la saveur de quelqu'autre substance très-innocente par elle-mêmé, affectent d'une manière surprenante certaines constitutions. C'est encore ainsi qu'on voit quelquefois des personnes qui, après avoir mangé du fromage, des oignons et des coquillages, sont tourmentées de nausées, de vomissemens et de divers autres symptômes ; comme si elles eussent avalé du poison. Mais pourquoi chercher à multiplier les preuves sur des faits aussi généralement connus ? La vraie conclusion qu'on peut donc tirer de tout ceci, c'est qu'il ne faut pas rejeter de la pratique les médicamens et les méthodes approuvées, parce que dans quelques cas qui sont en petit nombre, leur usage n'aura pas été suivi d'heureux effets. C'est à tort que dans ces rencontres on a calomnié le remède, tandis qu'on auroit dû accuser le tempérament ou l'*Idiosyncrasie* du malade, qu'un médecin prudent doit étudier avec soin, comme il doit s'appliquer à connoître parfaitement la matière médicale, afin de pouvoir prendre un parti décisif d'après ces deux genres de notions bien réfléchies.

trer l'efficacité d'une méthode que par ses succès, je vais, dans cette vue, donner ici l'histoire de la mortalité qui régna parmi les garde-malades, les infirmiers et les autres employés de cet hôpital, (en faisant abstraction des autres malades) depuis le mois de Juin 1758, jusqu'au mois de Janvier 1760.

Nous ne perdîmes, dans les six premiers mois, qu'une garde dont la maladie ne m'offrit aucune remarque particulière à faire. En 1759, il nous mourut deux infirmiers et deux gardes. Quant aux deux premiers, j'ignore de quelle manière ils furent traités dans le principe; l'un d'eux s'étoit transporté chez lui dès qu'il s'étoit senti malade, et y mourut de la fiévre, et je ne commençai à voir l'autre que le onzième jour de sa maladie. Il étoit déjà couvert de taches jusqu'au bout des doigts; c'étoit au surplus un homme qui avoit mené une vie fort irrégulière, un débauché. A l'égard des deux gardes, l'une étoit une vieille femme

qui mourut de décrépitude, sans qu'on pût raisonnablement soupçonner chez elle d'autre cause de mort ; et la seconde éprouva le même sort pour avoir contracté une maladie contagieuse, par un événement dont voici les détails.

Dans le mois d'avril, trois mois après que la fiévre jaune eut entièrement cessé dans l'hôpital, deux garde-malades qui logeoient dans la même chambre se trouvèrent attaquées de cette maladie, et toutes deux en devinrent jaunes. L'une en mourut, l'autre en guérit. Après une exacte recherche, on parvint à découvrir que ces femmes avoient recélé quelques chemises et autres hardes appartenantes aux mariniers infectés qui revenoient de l'*Amérique septentrionale*. On retira ces hardes de dessous les lits de ces gardes où elles étoient cachées, et on eut soin de les brûler (*a*).

(*a*) Il s'est présenté un cas semblable sur trois garde-malades de la salle des blessés, lesquelles ont été attaquées l'une après l'autre de maladies conta-

Ainsi dans l'espace de dix-huit mois, sur plus de cent personnes qui avoient été singulièrement occupées, et dont même quelques-unes n'avoient pas cessé de l'être pendant tout ce tems, de divers emplois auprès des malades, il n'y en a eu que cinq (*a*) qui soient mortes. Une mortalité si peu considérable dans ce nombre d'employés et parmi les autres personnes logées dans ce vaste hôpital, doit paroître une circonstance extraordinaire si on la compare à la mortalité qui régna dans les autres hôpitaux, sur les vaisseaux et en d'autres endroits, et elle ne peut être attribuée qu'aux deux causes suivantes.

---

gieuses, pour avoir couché toutes deux dans un lit infecté. L'une de ces femmes chez qui on ne soupçonnoit aucune infection, a eu une fiévre *pétéchiale* de très-mauvais caractère qui a duré près de vingt jours. A l'égard des deux autres, elles ont été promptement rétablies.

(*a*) Il y eut une autre garde qui tomba malade en 1759, mais qui n'est morte que dans le mois de janvier suivant. On a douté pendant quelque tems, si sa maladie étoit réellement le produit de l'infection.

La première,c'est l'enlèvement prompt et la *désinfection* qui suivoit immédiatement, des hardes, couvertures, etc. de chaque malade, au moment de son entrée dans l'hôpital. On ne permettoit pas qu'il s'introduisit dans les salles, le moindre article (le moindre chiffon) de l'habillement d'un fiévreux ; on n'en gardoit même rien dans l'hôpital. Lorsqu'on recevoit un malade,on le déshabilloit en le faisant tenir debout devant un grand feu, et on transportoit toutes ses hardes dans une maison voisine destinée à les parfumer et à détruire les miasmes contagieux dont elles pouvoient être infectées.

La seconde, c'est l'emploi constant et prompt des remèdes appropriés qui ont déjà été prescrits. Nous avons actuellement dans cet hôpital, des garde-malades qui ont été infectées jusqu'à cinq, six et même sept reprises, et qui ont été traitées autant de fois avec succès. J'en ai eu souvent deux ou trois à la fois de malades dans la même semaine.

Je suis très-porté à croire qu'une infection, de quelque source impure qu'elle émane, se déclare d'abord par l'affection de l'estomac et des intestins. Il est rare qu'il se rencontre un cas de ce genre, dans lequel la maladie ne commence pas par des frissons auxquels se joignent, pour l'ordinaire, de légères nausées et souvent aussi des vomissemens. Cet état d'angoisse dure aux uns plus, aux autres moins; après quoi il arrive souvent, qu'une violente douleur se fait sentir dans quelque partie du corps.

J'ai eu occasion de traiter trois malades dans la même salle, tous trois sortans du même vaisseau, lesquels se trouvoient, au moment de ma visite, dant l'état de *Rigor* ou dans les frissons. Le premier avoit mal à la tête, le second se plaignoit de la poitrine, et le troisième ressentoit aux jambes des douleurs pareilles à celles qu'on en éprouve dans un violent rhumatisme.

Je pense que l'entière et prompte

évacuation du canal intestinal, soit au moyen de l'émétique, soit au moyen d'un lavement, où même encore peut-être un cours de ventre léger et déterminé par les seuls mouvemens de la nature, est capable d'en enlever le venin morbifique; au lieu qu'une diarrhée considérable est un indice que le mal est fixé, et en quelque sorte concentré dans ce canal d'où néanmoins on parvient toujours à le chasser avec succès, par un émétique donné sur-le-champ. Que si l'émétique ne réussit pas, un vésicatoire appliqué sans délai sur le dos, arrête quelquefois ce cours de ventre aussi efficacement qu'il dissipe d'autres fois le mal de tête, la douleur des membres, ou celle de la poitrine (14). (14)

Je n'ai jamais réfléchi sur cet objet, sans faire des vœux pour qu'on essayât les effets de la méthode dont il est ici question, contre les fiévres occasionnées par les exhalaisons nuisibles de la terre, et par l'altération pernicieuse de l'air;

dans les pays mal-sains et maréca-
geux (15). (15

En *Angleterre* tout comme en d'autres endroits de l'Europe, selon la température de la saison et les différentes qualités pernicieuses du sol, les maladies régnantes sont ou des fiévres intermittentes ordinaires, ou des cours de ventre, ou des maladies fiévreuses qui, de même que les cours de ventre, sont pour la plupart de mauvais caractère et tournent à la malignité. Il se trouve d'ailleurs sur ce globe plusieurs régions éloignées et mal-saines où les étrangers sont assurés d'essuyer, en abordant, des maladies qui souvent leur sont funestes.

Je me suis laissé dire qu'au *Sénégal*, sur les rivières de *Gambie* et de *Saint-Domingue*, sur la côte de *Guinée* et les bords de la rivière de *Carpenter*, comme aussi près de la côte de *Mosquito* aux *Indes Occidentales*, et dans plusieurs autres contrées, presque tous les étrangers Européens perdent en arrivant leur

couleur

couleur et leur appétit, qu'ils deviennent jaunes et se plaignent de beaucoup de mal-aise ou d'indigestions ; mais on ajoute en même tems, qu'on a expérimenté que des vomitifs doux sont très-convenables aux tempéramens et aux maladies de ces climats.

La fiévre dont les Européens transplantés dans ces pays, ne tardent pas à être attaqués, commence quelquefois par le délire, le plus souvent par le vomissement. La saignée ne sauroit être admise dans ce cas ; mais les vésicatoires, le camphre et le quinquina, sont les remèdes appropriés contre cette fiévre (16), (16) comme ils le sont éminemment contre les fiévres contagieuses. Si après l'application des vésicatoires, le malade ne va pas mieux, et qu'il y ait délire avec un pouls petit ou concentré ; pour lors on a vu quelques praticiens donner empyriquement, de cinq à dix grains de calomel mêlé avec le camphre ; remède auquel on attribue la vertu de calmer le

délire (*a*). Au surplus, je n'aurois eu garde de faire mention de cette circonstance, (car c'est une pratique que je n'oserois recommander) si je n'eusse été informé par des relations sures et authentiques qui m'ont été envoyées en dernier lieu, des *Indes orientales*, qu'on y a observé les plus heureux effets du mercure dans l'*Hépatitis* , ayant la précaution de ne donner ce remède , qu'après que les

(*a*) Le Docteur *Whyt*, Professeur en Médecine, me pria, un jour, d'essayer dans les fiévres accompagnées de délire, d'insomnies, de tremblemens, de convulsions et de grandes agitations dans le systême nerveux, avec un pouls concentré , ou du moins non-plein (*notfull*), que je pouvois avoir occasion de traiter à l'hôpital de *Haslar*, d'essayer, dis-je, les fomentations d'eau chaude mêlée simplement avec un peu de vinaigre, sur les jambes et sur les pieds, au moyen de flanelles trempées dans cette eau, et dont l'application seroit renouvelée de cinq en cinq ou de dix en dix minutes. J'ai depuis mis fréquemment cette méthode en pratique; et lorsque ces fomentations ont été continuées pendant quelque tems, le malade en a pour l'ordinaire ressenti quelque soulagement, et en a même
(17) été provoqué au sommeil (17).

symptômes de l'inflammation étoient calmés par la saignée et par l'usage des sels neutres, et que plusieurs soldats de nos troupes doivent leur conservation au *mercure alcalisé* dont ont leur fit prendre hardiment de fortes doses, dans cette partie du monde (18). (18)

Il seroit réellement à desirer que tous ceux qui se destinent à la pratique de la médecine, avec le louable dessein d'être utiles à l'humanité, lussent d'un bout à l'autre les observations qui ont été faites sur les fiévres des différens pays, les traditions anciennes ou les anciens mémoires qui existent sur ces maladies, et plusieurs excellens traités qu'on a publiés de nos jours sur cette matière; car c'est à la publication de ces ouvrages, que sont dus entièrement les progrès de l'art de guérir, malgré le mépris qu'affectent à cet égard les ignorans, l'envie des personnes malveillantes, et les critiques auxquelles les auteurs sont exposés.

En effet, nous ne saurions acquérir

des connoissances en médecine, que d'après une suite d'observations, à laquelle nous pouvons ajouter notre propre expérience et celle, tant des médecins qui nous ont précédé, que de ceux qui pratiquent aujourd'hui dans différens climats, ayant soin de bien distinguer les vérités expérimentales de tout ce qui n'est qu'hypothèse. A l'aide de ces notions sur les découvertes ou les progrès qui auront été faits de siècle en siècle et dans les divers pays, d'après une observation réfléchie de la nature et des maladies, l'esprit se nourrira des vérités expérimentales et des faits observés; et un médecin formé sur de tels principes, sera en état de saisir avec sagacité et avec avantage, les opérations de la nature et les phénomènes des maladies, soit dans les différentes formes sous lesquelles ces dernières peuvent se montrer, soit dans ce qu'elles peuvent éprouver de l'influence des climats, de celle des tempéramens, et de l'opération des remèdes.

Un traité bien réfléchi sur les divers écrits qui ont paru sur les fiévres, et dans lequel on observeroit l'ordre chronologique, seroit un livre excellent. On pourroit dans un seul volume, avoir une collection précieuse de connoissances utiles, et cet ouvrage dégagé entièrement de conjectures, ne présenteroit que des vérités toutes nues, confirmées par l'observation et par les faits. Nous pourrions également y voir d'un coup d'œil, jusqu'à quel point nos connoissances se sont perfectionnées, et quelles sont, en fait de traitement des fiévres, les méthodes qui ont le mieux réussi jusqu'à aujourd'hui, à compter même depuis le tems d'*Hippocrate*. Ce traité ne contiendroit qu'un abrégé des ouvrages de deux cents auteurs tout au plus, dont les observations mériteroient d'y trouver place; et malgré le contraste frappant qu'on appercevroit dans la manière de penser et de raisonner de ces auteurs, il se rencontreroit une plus grande conformité qu'on ne l'imagine

peut-être, dans les faits rapportés par chacun d'eux. On seroit en même-tems par là, à portée de juger plus sainement de la convenance des dénominations particulières données aux différentes fiévres par les anciens auteurs, et de mieux apprécier les raisons pour lesquelles il s'est fait, presque à chaque siècle, un changement dans ces dénominations. Enfin, on seroit en état de mieux reconnoître si ces fiévres se trouvent différer entr'elles essentiellement, en raison de la différence des climats, et si pareillement leur caractère propre éprouve quelque altération des révolutions du tems. Les conclusions tirées des faits à demi observés et les expériences imparfaites, y seroient distinguées des vérités générales et bien établies, et on y verroit dans tout leur jour, les influences d'un systême favori ou d'une imagination préoccupée; influences, du reste, dont on peut s'appercevoir dans les écrits de plusieurs de ces auteurs, sans en excepter

même les ouvrages de nos meilleurs guides, tels que *Sydenham* et *Morton*.

Manget et *Bonnet* ont grossi considérablement leurs collections, de beaucoup d'hypothèses qu'ils auroient fort bien pu se dispenser de transcrire. *Daniel Leclerc* (*Histoire de la Médecine*) nous a donné un travail fini, sur tout ce que les anciens médecins ont su, enseigné et pratiqué. Si le savant *Freind* eût traité avec la même étendue ce qui restoit de ce plan, son Histoire de la Médecine n'en auroit été que plus estimable.

Il est d'autant plus nécessaire aux médecins de s'instruire des maladies des pays étrangers, qu'on peut avoir occasion de les observer dans la *Grande-Brétagne*. Ainsi, par exemple, j'ai vu en mon particulier en Angleterre, le vomissement noir (d'atrabile) sur un Nègre né à *Mexïco*. J'ai encore vu dans ce pays-ci, des Américains attaqués de cette colique que nous appellons vulgairement *dry Belly-ach* (19) (colique sèche). En dernier lieu (19)

même, j'ai connu une Dame de distinction qui, depuis deux ans, se plaignoit d'un mal à la bouche, accompagné d'une diarrhée périodique. Elle avoit consulté, dans cet espace de tems, les premiers Médecins de Londres et des environs, parmi lesquels les uns prenoient cette maladie pour le scorbut, les autres pour un simple relâchement des intestins. Enfin, après s'être transportée successivement à *Tunbridge*, *à Bristol* et dans d'autres Villes où elle avoit été à portée des meilleurs conseils, cette Dame mourut d'un *Aphtoides chronica*, maladie peu connue en Angleterre, mais endémique à l'Isle de *Barbade* où la malade étoit née (20). (20

Mais il est tems de revenir de cette digression. Les fiévres étant de toutes les maladies celle qui est la plus meurtrière, il seroit à desirer qu'on pût découvrir pour les continues, un spécifique tel que nous l'avons dans le quinquina pour les intermittentes. Peut-être faut-il chercher ce remède parmi les antimoniaux; mais quand

bien même on parviendroit à le trouver, il y aura toujours des fiévres dont la guérison dépendra nécessairement, comme elle en dépend aujourd'hui, des évacuations excitées à propos soit par le moyen de la saignée et des vésicatoires, soit par l'emploi des émétiques et des purgatifs, etc.; remèdes qui tous en général comme en particulier, peuvent nuire, étant administrés par des mains inhabiles ou à contre-tems, tandis qu'appliqués avec une sage circonspection, ils peuvent, à la faveur des évacuations qu'ils procurent, devenir les secours les plus assurés que l'on connoisse jusqu'à présent contre ces funestes maladies.

J'ai dans plusieurs centaines de cas de fiévres, essayé de diverses préparations antimoniales, et je suis convaincu qu'il existe dans quelques-unes de ces dernières, une puissante vertu fébrifuge, lors même que leur action se réduit à celle d'*altérant*. Il y a cependant plusieurs de ces préparations qui sont absolument privées d'une

pareille vertu ; quelques - unes qui la possédent à un degré médiocre, comme le vin antimonié, et d'autres qui en sont douées à un degré plus éminent, comme le tartre émétique.

On pourroit donner les antimoniaux à petites doses, fréquemment répétées. J'ajoute souvent quatre ou cinq grains de camphre à chaque dose, et d'autres fois une pareille quantité de nitre ; mais si l'on espéroit beaucoup de l'emploi de ce dernier sel, on pourroit le donner dans un lavement tout aussi bien qu'on le donne par la bouche. Quand l'antimoine devient purgatif ou excite autrement quelque trouble dans la machine, on peut l'incorporer dans des bols soit de *Confection cordiale*, soit d'*Électuaire de Scordium*, soit encore de celui de *Philo-*
(21)*nium londinense* (21), et dans les cas de grande foiblesse, y ajouter cinq grains de sel de corne de cerf. La *Contrayerva* et la Serpentaire de Virginie ont été fort renommées par leurs qualités alexiphar-

naques (22) : ces deux racines sont (22) propres à être réduites en poudre : on met à infuser deux drachmes de chacune pendant quatre ou cinq heures, dans une pinte d'eau bouillante ; on passe ensuite cette infusion, et après qu'elle a été clarifiée par le repos, on en donne deux onces toutes les quatre ou six heures. Ce remède est très-approprié contre les fiévres lentes ; on peut y ajouter, dans l'occasion, du vinaigre camphré ou distillé, et quelquefois du vin du Rhin, au jugement de la personne qui l'ordonne, et d'après l'état du pouls.

J'ai observé, dans une note précédente (*a*), que les remèdes agissent différemment sur les différens sujets, et ont toujours un effet relatif ou subordonné au tempérament. Je dois encore ajouter à ce sujet, que notre corps est doué, dans sa structure, d'une faculté vraiment

(*a*) Voyez ci-devant aux pages 120 et 121.

admirable qui fait que quelques espèces de poisons, perdent de leur virulence et de leur qualité pernicieuse par un usage long-tems continué, de la même manière que plusieurs bons remèdes perdent de leur mauvais goût, de leur activité ou de leur vertu, une fois que le corps s'y trouve habitué. C'est ce qui a lieu en effet lorsque ces remèdes passent dans l'estomac, sans y faire aucune impression, sans y occasionner aucun mal-aise, ou que leur usage journalier ne produit pas le dégoût. Ainsi, par exemple, si une personne vient à prendre autant de jalap qu'il en faut pour purger, et qu'elle réitère chaque jour la même dose, elle éprouvera probablement, plutôt ou plus tard, que le remède aura beaucoup perdu de sa vertu purgative, par l'habitude ou par la continuité de l'usage. La crême de tartre opère chez quelques personnes, des effets singuliers; d'abord elle est laxative et produit constamment le même effet pendant quelques jours, lorsqu'on

en continue l'usage ; elle agit ensuite comme astringent, jusqu'à ce qu'enfin elle redevient purgative par un augmentation de dose. Nous sommes très-assurés en médecine que quelques-uns de nos meilleurs remèdes, entr'autres l'antimoine, l'opium et le quinquina, perdent également de leur vertu par le fréquent usage.

Lors donc que dans les maladies aiguës on est dans le cas de faire continuer un remède d'une efficacité reconnue, on doit en augmenter par degrés les doses, prenant bien garde que cela n'aille jamais au point de trop fatiguer ou d'irriter l'estomac ou les entrailles, et dans les maladies de longue durée, il faut de même après un certain tems, substituer prudemment des remèdes qui surprennent en quelque sorte la constitution du malade, à ceux qui lui ont été prescrits jusques-là (23). (23)

En outre, tout fiévreux, soit dans les Hôpitaux, soit dans les maisons des particuliers, doit être séparé des autres ma-

lades. On doit en même-tems lui sauver les visites importunes d'amis trop zélés, et l'éloigner du tumulte et du bruit. Ces dernières précautions méritent d'être observées, principalement dans la vue de procurer au malade cette tranquillité d'ame et ces douceurs de l'espérance qui, avec les effets méchaniques et salutaires des remèdes, doivent concourir à son rétablissement. Je puis certifier en mon particulier, que j'ai connu des malades à qui on a porté, à proprement parler, le coup de la mort, en leur apprenant inconsidérément et sans ménagement, celle d'un ami ou bien d'une ou de plusieurs autres personnes qui avoient la maladie dont ils s'imaginoient être attaqués eux-mêmes.

Ceux qui négligent la médecine de l'esprit, ou qui ne font pas assez d'attention aux passions de l'ame dans le traitement des maladies, omettent un des auxiliaires qui peuvent le plus influer sur le soulagement des malades ; car, de même qu'on tâcheroit vainement avec les meil-

leurs alimens, de faire tourner la nourriture à profit chez une personne accablée par le chagrin ou par la crainte, de même aussi l'on ne doit pas s'attendre à voir les remèdes les plus appropriés, produire leurs effets salutaires chez un malade qui se trouve affligé de ces passions tristes.

Mais comme dans ces Mémoires, nous avons souvent parlé de *pétéchies*, il est peut-être à propos de décrire ici l'espèce d'éruption cutanée qu'on connoît sous ce nom. J'ai rarement observé, dans des fiévres, autres que la petite vérole, ces taches noires et pourprées, ou les pétéchies qui se font remarquer dans la période mortelle de cette dernière maladie, lorsqu'elle est maligne; quoique pourtant dans le cas de fiévres de mauvais caractère, j'ai remarqué des taches circulaires et comme des échimoses d'une surface unie, qui occupoient les interstices d'une petite éruption milliaire; mais le plus souvent, les pétéchies que j'ai vu ont été d'un rouge pâle, ressemblantes à

une efflorescence, lesquelles paroissoient quelquefois, à la simple vue, élevées au-dessus du niveau de la peau, mais qui se trouvoient pour l'ordinaire d'une surface unie au toucher. Souvent encore ces taches se montroient d'une forme irrégulière sur le dos, à la région des reins, aux cuisses, et elles étoient quelquefois si nombreuses, que la peau en paroissoit toute rayée. Sur quelques malades qui nous vinrent de la *Guirlande* (vaisseau dont il a été souvent question) les pétéchies se firent remarquer pendant cinq ou six jours sans jamais disparoître de tout ce tems. Mais en général leur apparition n'est pas d'une durée aussi constante, et souvent on ne les apperçoit qu'en y apportant la plus grande attention ; ce qui vient de ce qu'elles disparoissent avec la plus grande facilité, et de ce que d'autres fois elles ne se montrent que très-foiblement sous la peau.

On croit assez généralement que les anciens n'ont pas connu ces sortes d'éruptions

ions dans les fiévres malignes, mais *Hippocrate* en décrit de semblables, et *Aëtius* dit en termes exprès, qu'il paroît sur la peau, dans les fiévres malignes, des taches lisses et polies, semblables à des morsures de puce.

Quelques auteurs se fondant sur la supposition qu'il existe une grande dissolution du sang dans les fiévres *pétéchiales*, et sur cet autre préjugé que les vésicatoires augmentent cette altération du sang, ont proscrit l'application de ces topiques du traitement des fiévres de ce genre, mais l'expérience de nos plus grands praticiens dément absolument ces opinions qui sont de pure théorie. (*a*).

Il convient de rappeler ici que la malignité, dans une fiévre qui n'est pas ordinaire, ne sauroit être caractérisée par

(*a*) *Riviere*, page 541, traitant des fiévres *pétéchiales* et pestilentielles, dit dans ce même chapitre... *ubi maxima est malignitas, unicum vesicatorium non sufficit, sed plura admovenda sunt. Soleo ego in magnâ morbi sævitiâ quinque locis admovere, cervici*

les taches seules ; à moins que semblables à celles que nous venons de décrire, ces taches ne soient le plus souvent accompagnées d'un pouls petit et enfoncé, que le malade ne soit dans le *Coma* ou dans le délire, ou dans l'un et l'autre tout ensemble, et qu'il n'aie en même-tems la face bouffie ou colorée d'un rouge pâle.

J'ai été rarement dans le cas de pouvoir asseoir un pronostic sur la maladie d'après ces taches, attendu leur extrême variabilité dans la forme, la couleur et l'étendue. Il arrivoit très-souvent qu'une personne qui entroit à l'hôpital, se trouvoit à son arrivée, couverte de nombre de taches lisses, noires et pourprées, principalement au dos et aux reins ; mais après que le malade s'étoit reposé quelque

---

nimirùm, utrique brachio parte interiori inter cubitum et humerum, et utrique femori parte etiam inferiori inter inguina et genua cum felici successu. Et *Etmuller*, traitant de la même espèce de fiévres, dit encore . . . *si ulla est febris in quâ conveniunt vesicatoria, est imprimis febris petechialis*, pag. 365.

ems au lit de ses fatigues, ces taches se listinguoient quelquefois à peine, d'autres fois elles se trouvoient rouges, sensibles au tact et tomboient en écailles; elles étoient en même tems d'une nature si variable, que j'ai remarqué qu'un verre de vin donné au malade, ou quelque changement subit dans les passions de l'ame, les faisoit changer de couleur, quelquefois même les effaçoit au point qu'il n'en restoit d'autre trace qu'une inégalité ou aspérité sur la peau. Mais ceci nous conduit naturellement à dire quelque chose touchant le pronostic dans les fiévres.

Je pense que l'expérience jointe à une sagacité naturelle, peut seule illustrer un médecin; c'est ainsi que plusieurs se sont rendu célèbres par leur talent de pronostiquer dans les fiévres. Il n'est en effet aucun symptôme fébrile d'une durée assez constante, ou d'une uniformité assez régulière dans sa marche, pour qu'on puisse sur lui-seul asseoir un juste

pronostic. Le pouls qui mérite à juste titre une si grande confiance, n'indique quelquefois dans les fiévres qu'un danger médiocre, tandis néanmoins que le malade se trouve dans un état voisin de la mort. Les médecins le trouvent quelquefois différent en le tâtant en divers endroits, et souvent encore après l'intervalle d'une heure ou de deux, il n'est plus le même sur la même artère.

Si on veut donc porter un juste pronostic, il faut le tirer d'un examen général ou de l'ensemble de toutes les circonstances et de tous les symptômes de la maladie; mettant dans la balance ce qu'on peut appercevoir de certain et d'incertain dans chacun d'eux. Ainsi la face du malade, particulièrement ses yeux, son attitude dans le lit, la manière dont il respire, parle, mange, boit, avale, l'état de son pouls, de la langue, des urines et des autres excrétions, tout cela comparé avec les autres notions que fournit une recherche exacte de ce qui a

récédé, frappe l'esprit d'un praticien
abile et expérimenté, d'un sentiment
if qui ne peut se transmettre, et lui offre
'idée ou du danger que court le malade,
u de la sécurité dans laquelle on peut
tre sur son compte; ce qui est dans ce
nédecin, le fruit d'une habitude naturelle
t acquise qu'il a de juger de pareils
bjets.

Je n'ai jamais vu à l'hôpital de *Haslar* les fiévres d'une malignité à produire des bubons aux aines (*a*), des pustules livides, ou des gangrènes; mais j'ai observé, quoique rarement, dans des maladies contagieuses très-violentes, un gonflement des glandes parotides, qui, sur la plupart des malades, n'étoit

(*a*) Au commencement de cette année, j'eus occasion de voir à *Winchester* plusieurs prisonniers français attaqués d'une fiévre d'un très-mauvais caractère, avec des bubons aux aînes et aux aisselles, et autres symptômes pestilentiels. Ces malades étoient confiés aux soins du Docteur *Welsh*, habile médecin de cette ville.

accompagnée d'aucun mouvement de fiévre. Néanmoins, les personnes attaquées de cette maladie en mouroient pour l'ordinaire. Les aphtes étoient aussi des symptômes rares. Je regardois comme les signes ou les symptômes les plus fâcheux dans les fiévres contagieuses de cette espèce que j'ai eu occasion de traiter, des yeux mourans et enfoncés la puanteur tant du souffle de la respiration que de toute l'habitude du corps la mauvaise qualité de l'humeur fournie par les plaies des vésicatoires, quelquefois encore l'apparition des taches sur le corps, et d'autres fois une couleur jaune répandue sur toute la peau.

J'ai vu, dans un petit nombre de cas, certaines personnes qui, après avoir essuyé une fiévre contagieuse continuoient de se plaindre pendant quelque tems, de mal-aise et de douleurs vagues, quoiqu'elles eussent été traitées d'emblée par un émétique ou par l'application des vésicatoires; remèdes qui leur avoient

procuré un soulagement prompt. Cela est arrivé sur-tout aux constitutions foibles, aux femmes histériques, et à ceux dont la maladie avoit été compliquée d'une grande malignité.

C'est ici le cas de donner une idée de l'état où se trouve la constitution du malade, après une fiévre qui a été violente ou de longue durée; matière sur laquelle on ne peut trop chercher à s'instruire.

Plusieurs personnes, les femmes sur-tout et les tempéramens délicats, tombent souvent, à la suite des fiévres lorsqu'elles en sont attaquées pendant les chaleurs, dans un abattement extrême accompagné de cours de ventre fréquens qui ne proviennent que de foiblesse. Il est important, dans les commencemens, de combattre cet abattement excessif des forces, non par des émétiques ou des purgatifs qu'on a reconnus être nuisibles dans ces circonstances, mais par des toniques comme le vin, la teinture de cachou, la rhubarbe torréfiée, et un mélange de teinture thé-

baïque avec celle de quinquina. D'autres sont sujets à cette époque, à une toux continuelle et fatigante qui n'est également occasionnée que par l'état de foiblesse dans lequel ils se trouvent. J'ai ouvert les cadavres de plusieurs de ces personnes mortes d'épuisement, dans cette dernière période de la maladie, et dont on attribuoit la mort à une consomption ou à une suppuration des poumons, d'après la toux continuelle, l'expectoration, la grande foiblesse, les diarrhées fréquentes, la difficulté de respirer et les autres symptômes dont elles avoient été affectées; mais j'observai que ces accidens, chez des personnes aussi foibles (qui essentiellement n'avoient été ni pleurétiques ni péripneumoniques), provenoient le plus souvent d'une extravasation de la sérosité du sang, dans le tissu cellulaire des extrémités inférieures, et d'un épanchement de cette sérosité dans les cavités de la poitrine et du bas ventre.

Il ne faut pas croire, comme le croyoient

les anciens, que l'enflure et l'œdématie des jambes qui survenoient ordinairement à ces sortes de malades, soient dues à du phlegme, à du vent ou à de l'air; mais c'est plutôt à de l'eau que ces œdèmes doivent être rapportés. Quand ces enflures disparoissent, comme cela arrive ordinairement toutes les fois que le malade est au lit ou se tient dans une situation horizontale, c'est que pour lors cette eau se jette dans l'abdomen et souvent dans la poitrine où elle cause, si elle est abondante, une toux continuelle accompagnée de douleurs pungitives; je dis, si elle est abondante; car si au contraire cette eau est en petite quantité, et sur-tout si elle est contenue dans la cavité du bas ventre, je suis persuadé qu'elle n'occasionne que peu ou même point d'incommodité; mais on trouvoit en général sur les cadavres des malades dont il est question, des épanchemens d'eau si considérables dans les cavités de la poitrine et du bas ventre, il s'en étoit

fait en même-tems une si grande infiltration sur les jambes, qu'on en auroit jugé ces personnes mortes d'une hydropisie universelle ou d'une anasarque.

C'est une très-belle observation du judicieux *Sydenham*, que le meilleur remède contre la toux qui survient à la suite des fiévres, est un vin de bonne qualité, bien généreux ou bien sustentant *(rich nourishing)* (24). Je regarde en (24)
mon particulier cette liqueur, comme un cordial dont on ne doit jamais omettre l'usage dans de pareilles circonstances, et auquel on peut associer un amer tel que le quinquina, et l'usage du lait dans lequel on a mêlé une cuillerée de quelque eau spiritueuse agréable et diurétique, et qu'on fait prendre tout chaud le matin. Quant à ceux de mes malades qui n'avoient pas le cours de ventre, mais seulement un crachement ou une émission continuelle de salive qui les épuisoit, je leur ai donné quelquefois avec succès, à titre de purgatif hydragogue doux, quelques grains de calomel mêlés avec la rhubarbe.

Mais si on ne peut venir à bout de cet état de foiblesse, soit par l'usage du lait de femme, de celui d'ânesse ou de vache, soit par le moyen du quinquina, du vin, d'un exercice modéré ou d'un changement d'air, soit enfin par le secours des diurétiques et des hydragogues, dans ce cas le spectacle de la mort la plus triste vient souvent terminer la scène de la vie. L'air et le regard du malade, annonçent qu'il touche de très-près à sa fin; et s'il rend en même tems par les crachats un phlegme clair, et qu'il en rende la quantité d'une pinte ou de deux par jour, comme je l'ai souvent vu, ou bien s'il éprouve quelqu'autre évacuation aussi considérable et aussi soutenue, pour lors il devient si décharné qu'il ressemble à un vrai squelette animé, quoique pourtant il conserve toujours dans cet état, un esprit sain et l'intégrité des sens. Ces sortes de malades se trouvent en même tems dans une situation d'esprit qui les tient singulièrement atta-

chés à la vie, et il suffit de leur annoncer un changement dans le tems, dans le régime ou dans les remèdes, ou enfin de leur parler de quelque cas semblable au leur, en le leur présentant sous un point de vue favorable, pour leur faire concevoir les plus grandes espérances. Un peu de sommeil qui les soulage et qui vient après des veilles longues et pénibles, le transport de la douleur d'une partie du corps sur une autre où elle devient plus supportable, quelques momens de relâche dans la toux, la diminution de la diarrhée, le retour trompeur d'un appétit fortement desiré, un peu de calme dans l'esprit, tout cela concourt encore à les flatter d'un agréable, mais hélas! d'un chimérique espoir, jusqu'à ce qu'enfin la scène se termine, et que le rideau fatal qui nous prive à jamais du spectacle de ce monde, soit tiré devant eux.

On seroit facilement porté à croire, d'après certains Livres et les belles promesses des Charlatans, que les hommes ne sauroient mourir d'une fiévre ou de ses

suites ; mais la vraie médecine ne promet pas l'immortalité. Je n'ai cessé, pendant un certain nombre d'années, de voir tous les jours une quantité considérable de malades attaqués de fiévres, et on peut être assuré que je n'ai pas épargné mes soins pour les guérir. J'ai tenté dans cette vue toutes les méthodes imaginables ; mais de nouveaux phénomènes s'offroient à mon observation, presque à chaque visite du matin, et fournissoient matière à des expériences ultérieures et à de nouvelles réflexions. L'Hôpital étoit fourni abondamment de ce qu'il y a de mieux en médicament. On y avoit du vin et généralement de tout ce qui peut convenir à des malades, et on mettoit en usage tous les moyens capables de procurer du soulagement à ces derniers ou de les guérir. Malgré tous ces secours, souvent les fiévres étoient mortelles. C'est ainsi qu'on voit tous les jours une plaie simple, un ulcère, une tumeur éluder quelquefois toutes les ressources et tout le pouvoir de la Chirurgie.

Passons maintenant aux observations qui ont été faites sur les cadavres des personnes mortes de fièvres contagieuses. Chez ceux que j'ai ouverts et qui ont été en petit nombre, il s'est trouvé en général dans quelqu'une des cavités, de grands amas ou épanchemens de matière. Un homme étoit mort le onzième jour d'une fièvre jaune, et son cadavre conservoit encore sa couleur jaune sans répandre aucune mauvaise odeur, trente-six heures après sa mort. J'en fis l'ouverture et trouvai tous les viscères du bas ventre en bon état; le foie et la rate étoient singulièrement sains, ainsi que le ventricule et les boyaux. Il n'y avoit aucun épanchement de bile ni dans la cavité des intestins, ni dans celle de l'estomac. La vésicule du fiel qui avoit conservé son volume naturel, contenoit la quantité ordinaire de bile; seulement cette humeur étoit un peu épaissie et grumelée (*a*).

(*a*) Sur d'autres cadavres de personnes mortes dans cet état, j'ai trouvé la bile cystique aussi gluante

En poussant plus loin mes recherches, je remarquai des désordres sur le thorax ; la maladie en avoit affecté tout le côté gauche, et la cavité de ce même côté de la poitrine contenoit près d'une pinte (*quart*) d'une eau jaunâtre dans laquelle nageoient plusieurs flocons considérables et également jaunes de matière lymphatique (*gluten*) qui, dans la comparaison que j'en fis, me parurent être absolument de la même substance que la membrane épaisse qui recouvroit le sang qu'on avoit tiré du bras au malade. Il y avoit çà et là quelques-uns de ces flocons qui ressembloient à une concrétion membraneuse qui commence à dégénérer en une gelée ou collication purulente. La plévre, tant l'interne que l'externe, ainsi que la continuation de cette mem-

---

que de la poix. Cependant, je n'ai jamais vu le foie affecté en aucune manière. Au commencement je me contentois d'ouvrir la tête, mais je me ravisai dans la suite et me mis à examiner toutes les cavités.

brane qui revêt les poumons (laquelle se trouvoit en quelques endroits fort épaissie) étoit recouverte comme par des couches de ces concrétions lymphatiques, dont les unes étoient détachées et flottantes , et les autres adhéroient fortement aux parties, toutes présentant différentes nuances de couleur jaune et divers degrés de purulence. La cavité droite de la poitrine et le reste du corps, n'avoient souffert aucune sorte d'impression de la maladie.

Le malade s'étoit plaint principalement de la poitrine, et le sang qu'on lui avoit tiré dans une petite saignée qui lui fut faite deux jours avant sa mort, s'étoit couvert d'une pellicule glutineuse fort dure (*impénétrable*) , épaisse et de couleur jaune.

J'ai encore vu dans ces fiévres, le siége ou le foyer de la maladie entièrement confiné au cœur et au péricarde : sur un malade qui mourut le dixième jour de la fiévre sans avoir été jaune, on trouva une quantité

quantité de pus et de concrétions purulentes mêlées avec l'eau du péricarde. Le cœur étoit excorié en divers endroits, et recouvert, ainsi que la surface interne du péricarde, d'une croûte lymphatique en forme de membrane épaisse, de la même nature que celle que j'ai dit plus haut qui recouvroit la plèvre et les poumons. Cette croûte paroissoit en quelques endroits purulente, en d'autres gélatineuse, parfaitement semblable à la partie lymphatique du sang ; aussi le malade s'étoit-il plaint d'un grand poids sur la poitrine, et d'une extrême difficulté de respirer. Sur une troisième personne qui mourut le treizième jour de la fiévre, on trouva, dans la cavité du bas ventre, environ deux pintes (*two quarts*) de pus entre-mêlé d'une gelée purulente. Nous ne pûmes découvrir aucune trace d'inflammation ou d'abcès à laquelle on pût rapporter la source de cette quantité extraordinaire de matière; mais on remarquoit des exulcérations sans nombre sur

l'épiploon, à la surface des intestins, sur le mésentère et sur le péritoine. Ces exulcérations (non plus que les excoriations qui s'etoient manifestées plutôt en quelques endroits) ne paroissoient pas avoir fourni la source primitive de cette matière, mais au contraire avoir été occasionnées elles-mêmes, par l'acrimonie de cette dernière.

Il seroit tout à-fait hors de propos et contraire à l'objet de ces Mémoires, que je m'étendisse sur les corollaires théorétiques qu'on pourroit déduire des observations qui y sont contenues. C'est pourquoi, j'espère qu'on voudra bien me pardonner les omissions que je puis commettre à cet égard. On peut d'abord avancer comme un fait, que le sang des personnes qui ont la fiévre, de même que celui des personnes qui sont en parfaite santé (quoique cela ne soit pas si ordinaire chez ces dernières) que le sang, dis-je, de ces personnes fiévreuses, après quelque tems de repos dans un vaisseau bien net, se sépare ordinairement en trois portions

distinctes, qui sont le *serum* ou la portion aqueuse du sang, la masse rouge concrète, et une pellicule visqueuse qui occupe la surface de la portion rouge. Il y a quelque tems que faisant des expériences sur le sang des scorbutiques, je fus surpris de le trouver souvent recouvert de cette croûte visqueuse. Cette observation m'engagea à étendre plus loin mes expériences, sur de grandes quantités de sang, tiré de différens malades que j'avois occasion de voir, dans le même tems, dans ce vaste Hôpital. En conséquence je fis, un matin, saigner dix scorbutiques à chacun desquels on tira deux onces de sang; j'en fis tirer une plus grande quantité à deux hommes qui se portoient bien; j'eus de plus occasion, ce même jour, de faire saigner une femme en travail, deux heures avant qu'elle n'accouchât, une fille de seize ans qui étoit devenue lunatique à la suite de la *chlorose*, trois personnes affligées de rhumatismes, et une quatrième attaquée d'obstruction au foie.

D'après l'examen et la comparaison que je fis de ces divers sangs, je trouvai sur tous, que plus la croûte ou membrane blanche de la surface étoit épaisse et visqueuse, plus le tissu de la partie concrète qui se trouvoit dessous, étoit en général lâche ou mol. Cela n'étoit pourtant pas si sensible, quand il ne paroissoit à la surface que quelques raies ou stries légères de couleur blanche; mais quand cette membrane se trouvoit plus considérable ou plus épaisse, la masse rouge étoit très-molasse au fond du vaisseau qui la contenoit, et d'autant plus qu'elle s'éloignoit davantage de la surface vers laquelle cette portion blanchâtre étoit montée.

Il paroît par cette expérience et par quelques autres (*a*), que cette croûte ou pellicule est le *Gluten* naturel ou le ciment qui lie toutes les parties constitutives du sang, et que dans quelques maladies ou dans certaines circonstances, le *Gluten*

(*a*) Voyez l'analyse du sang par le Docteur *Daviet*.

devient singulièrement disposé à se séparer de lui-même de cette liqueur ; que si le *serum* et la partie concrète rouge se combinent aisément ensemble, on trouvera d'un autre côté que le *Gluten*, après sa séparation, devient immiscible avec l'un et l'autre de ces derniers. Nous sommes parvenus au moyen d'une dessication bien ménagée, à donner à ce *Gluten* la forme d'une membrane très-dure et élastique, et en y laissant adhérer une petite portion de la masse rouge ou du *cruor*, nous l'avons converti en une substance qui ressembloit à celle des chairs ou du muscle, et qui a été susceptible de passer par divers degrés de putréfaction tout comme ce dernier.

Je ne vois pas en effet pourquoi ce *Gluten*, dans l'état morbifique, ne se sépareroit pas de lui-même du sang dans les routes de la circulation, et ne se déposeroit pas dans les diverses cavités du corps, aussi aisément que le fait le *serum* dans l'hydropisie, le *Gluten* ayant toujours moins de disposition à s'incor-

porer avec la masse, que ce dernier ou la sérosité.

Dans les dissections que MM. *Hunter* et *Cleghorn* (*a*) ont faites, l'un à Londres, l'autre à Minorque, de personnes mortes de fiévres dans lesquelles on ne soupçonnoit aucune infection, ces habiles Anatomistes ont observé des dépôts semblables à ceux dont nous parlons, qui en ont imposé à leur sagacité. D'où l'on peut présumer combien il est difficile de distinguer les fiévres produites par infection, de quelques autres espèces de fiévres. Quoiqu'il en soit, je ne suis pas porté à croire, comme ces Messieurs, que les matières qu'ils ont trouvé épanchées dans les diverses cavités sur les cadavres, aient été l'effet de l'inflammation et des exulcérations; je penserois, au contraire, que ces matières épanchées avoient été la cause de ces accidens. Je regarde en effet ces matières comme du *Gluten* extravasé, et conjecture que les

(*a*) Voyez *Cleghorn*, maladies de Minorque, p. 248.

divers états dans lesquels elles se trouvoient, étoient relatifs aux différens tems auxquels elles avoient été déposées ou jetées hors des vaisseaux.

J'ai remarqué sur un certain nombre de cadavres différens, trois sortes d'extravasations ou d'épanchemens qui dérivoient des vaisseaux. Ces observations ont été faites sur les cadavres de personnes mortes les unes du scorbut, les autres de la consomption, et les autres des fiévres. Dans la première de ces maladies on trouve un sang rouge coagulé, extravasé dans presque toutes les parties du corps, non-seulement dans le tissu cellulaire, mais encore dans les interstices des muscles, particulièrement ceux des jambes et des cuisses qui deviennent souvent enflées et même difformes, par la quantité de grumeaux ou de concrétions qui s'y accumulent. Souvent encore, les intestins et le mésentère présentent comme des taches livides; j'ai même observé sur l'estomac en particulier, de ces échymoses

considérables. Au premier coup d'œil, ces extravasations ressemblent à une véritable gangrène, ce qui a trompé quelques anatomistes; mais après une recherche plus exacte, on trouve le tissu de ces parties intégre. On a remarqué pareillement dans cette maladie, une extravasation (infiltration) d'eau en masse, qui s'est trouvé toujours bornée au tissu cellulaire, lorsque l'épanchement s'étoit fait sur les jambes.

Mais s'il est très-difficile de bien disséquer les cadavres des scorbutiques, à cause de la grande quantité de sang extravasé qui embarrasse par-tout le disséqueur, en récompense il n'est pas d'état plus convenable pour examiner les muscles d'une manière satisfaisante, que celui dans lequel se trouvent les extrêmités inférieures chez ceux qui sont morts de consomption, ayant les jambes enflées. L'eau qui produit cet œdème, s'étant infiltrée à travers le tissu cellulaire jusques dans les interstices des muscles, on peut

aisément séparer ces derniers les uns des autres, et suivre distinctement leurs origines et leurs insertions, en lavant et nettoyant avec de l'eau le tissu cellulaire qui les entoure. Ainsi donc, il y a trois sortes d'extravasations, la première appartient à une masse sanguine, grumeleuse qui se fait remarquer dans le scorbut, et que j'ai souvent observée sans y appercevoir aucun mêlange de sérosité seule; cette sérosité qui constitue la seconde espèce, se rencontre dans les anasarques; la troisième et la dernière est celle qu'on a observée sur les personnes mortes des fiévres; elle consiste dans la partie muqueuse ou glutineuse du sang, à laquelle se mêle le plus souvent un peu de sérosité, et qui quelquefois même se trouve épanchée dans les grandes cavités du corps (25). (25)

Je conjecture qu'il y a toujours dans ces fiévres une disposition ulcéreuse (*ulcerous*) ou purulente dans le sang, et que la partie lymphatique ou le *gluten*

en est notablement altéré. J'ai remarqué fréquemment dans ces maladies, que bientôt après la saignée le sang prenoit un véritable coup d'œil de purulence, quoique le malade ne parût pas bien mal. Or, maintenant si de certains corpuscules étrangers, constituent la cause matérielle ou prochaine de l'infection, en pénétrant dans le corps et se mêlant enfin avec le sang, la partie glutineuse de ce mixte fluide paroît non-seulement la plus propre à receler ces particules morbifiques, mais encore semble devoir être la première affectée; ce qui s'accorde avec les meilleures théories que nous ayons sur les fiévres contagieuses. Car si, raisonnant d'après une opinion beaucoup trop répandue jusqu'à ce jour, nous pensons que la contagion détermine un état de dissolution dans le sang; ce sera toujours le *gluten* qui devra être principalement et essentiellement attaqué.

Je présume de plus que le mal réside souvent dans la poitrine, et que les

;rands avantages, constatés par l'expé-ence, qu'on retire des vésicatoires appli-ιués de bonne heure, sont dus à l'écou-ement qui résulte de cette quantité de ›etits ulcères ou d'issues qu'on procure ì propos par ce moyen, dans la vue l'obtenir l'expulsion complète des parti-:ules corrompues et purulentes du venin contagieux, en même-tems que par ces issues le corps est purifié tout à la fois et de ces miasmes et de l'infection qu'ils avoient produite.

C'est une observation des meilleurs Praticiens, que les fonticules et les setons sont les plus excellens préservatifs qu'on puisse employer contre la contagion et même contre la peste. En effet, la suppu-ration et l'écoulement abondant d'un ulcère produit par la nature ou par l'art, paroît fournir le moyen le plus propre pour déli-vrer le corps des venins les plus violens (26). C'est ainsi que dans la peste et dans (26) les fiévres pestilentielles, il n'est pas de crise plus desirable que les tumeurs que la

nature détermine sur les aines et aux aisselles, et qui viennent à suppurer lentement; tout le venin mortel de la maladie, étant chassé hors du corps au moyen de l'évacuation abondante et salutaire que ces tumeurs abcédées fournissent (*a*)

J'ai observé qu'un des signes les plus assurés des fiévres de mauvais caractère, étoit que les vésicatoires n'excitassent aucune enflure ou élévation sur la peau, et ne mordissent pas assez, ou qu'ils fournissent une sérosité jaune, verdâtre et d'une puanteur considérable. J'ai vu même que les gardes expérimentées,

---

(*a*) Rappellons ici la définition que donne un grand médecin, de la fiévre pestilentielle « *febris* » *pestilentialis est acutissima, à miasmate venenoso* » *orta, ac nisi vigore motuum vitalium, venenum* » *per bubones et carbunculos citò propellatur,* » *lethalis* ». (*Hoffmann*, med. rat. syst. t. 4. sect. 1. c. 12. de feb. pestil.)

On peut encore citer un passage remarquable de *Galien* à ce sujet. *Ex febre pestilentiali omnes evasisse, quibus exulcerationes in variis corporis partibus contigerant, nimirùm evacuatâ per ea ulcera, materiâ morbificâ.* (Lib. 5. method. med. cap. 12.)

portoient d'après cette qualité de la matière des vésicatoires, un pronostic assez certain sur les différens degrés de malignité de la fiévre. J'ai voulu plus d'une fois tenir caché l'état fâcheux de quelques malades, à l'hôpital; mais aux lavoirs on ne manquoit jamais de découvrir ce secret, par la nature des taches qu'on appercevoit sur les linges qui avoient servi au pansement des plaies des vésicatoires. En effet, l'examen exact et de la qualité de l'humeur qui découle des plaies du vésicatoire, et des effets qui s'ensuivent, nous a fourni, dans ces sortes de maladies, les signes les plus certains sur leur nature et indiqué le jugement que nous devions en porter.

Je ne puis finir ce Mémoire sans observer de plus que l'infection (cette source funeste de maladies sur laquelle j'ai cherché à répandre quelque lumière dont l'espèce humaine pût se prévaloir utilement contre ces fléaux destructeurs) ne se trouve pas toujours confinée dans

les armées, dans les flottes, dans les vaisseaux ou dans les prisons, mais qu'elle exerce quelquefois ailleurs sa malignité, et dans les lieux où on ne la soupçonne même pas.

S'il arrive qu'une nourrice, ou deux ou trois personnes d'une même famille viennent à être attaquées d'une pareille fiévre, on se borne à en accuser le froid, la fatigue, le chagrin et autres causes semblables, qui, à la vérité, disposent fortement la constitution à se pénétrer de la contagion et à lui donner de l'activité; et si de pareilles maladies viennent à attaquer (comme je l'ai vu) une pension entière de garçons ou de filles, on les attribue souvent à des causes qui n'y ont contribué en rien. Nous en avons eu, en dernier lieu, un exemple dans une grande ville voisine. Il régnoit dans une de ces écoles, une fiévre, et l'on décida que cette maladie provenoit de toute autre cause que de l'infection, sur ce qu'elle n'attaquoit que les jeunes demoiselles d'un

certain âge. La vérité est pourtant qu'elle attaqua un grand nombre de ces jeunes personnes et dans cette maison seulement, et que plusieurs en moururent.

Lorsqu'il paroît des taches qui s'élévent à la surface de la peau, il est des personnes à qui cela peut en imposer pour une fiévre miliaire, et faire croire qu'il n'y a pas de contagion à craindre dans ces maladies. Cependant, ces taches sont très-communes dans les fiévres contagieuses. Dans la fiévre maligne dont j'ai parlé, qui régna parmi les prisonniers Français au château de *Winchester*, et dont la contagion devint très-meurtrière au commencement de l'année 1761, j'observai des taches de l'espèce miliaire sur la plupart des malades.

Telle est la manière dont j'ai cru devoir exposer ma façon de penser, sur un sujet qu'il seroit à desirer qu'on étudiât avec soin, et qu'on parvint à mieux connoître. Les principes de la contagion sont pour la plupart d'une nature si subtile, qu'ils

tombent rarement sous les sens. De là les divers sentimens sur cette matière, ainsi que sur bien d'autres également obscures. Les plus instruits se sont souvent contredits, sur l'existence réelle ou possible de la contagion de plusieurs maladies. La fiévre jaune de l'Amérique en fournit un exemple bien frappant.

Il n'y a pas long-tems que cette fiévre fut un sujet de discussion devant les Lords Commissaires du commerce et des plantations. On représentoit vivement contre la translation du siége du gouvernement et de la justice établi dans l'isle de la *Jamaïque*, de *Spanishtown* à *Kingston*, qu'il étoit à craindre que de l'hôpital de *Greenwvich* situé près de *Kingston*, l'infection de la fiévre jaune ne se communiquât à cette Ville. On crut devoir consulter sur cet objet un Médecin qui avoit long-tems pratiqué dans la Jamaïque; ce dernier décida nettement et fort sensément, qu'il n'y avoit aucune infection à craindre de la fiévre jaune qui régnoit dans

dans cette Isle. Ce ne fut pas ici l'avis d'une personne seule; mais ce fut encore, à ce qui m'a été rapporté, celui des meilleurs Praticiens de cette Isle, du Docteur *Jean Eliot*, savant Médecin de *Londres*, de M. *Nasmyth* (*a*), et de plusieurs autres personnes qui ont été à portée de bien connoître les maladies de la *Jamaïque*.

D'un autre côté, nos colonies d'Amérique craignent beaucoup qu'on ne leur apporte la fiévre jaune, soit avec les marchandises, soit avec les vaisseaux mêmes qui font le voyage des Indes occidentales; d'autant plus qu'elles ont été souvent exposées aux ravages de cette maladie. Le Docteur *Linnen*, dans son Histoire de la *fiévre jaune* consignée dans un de vos premiers volumes, donne cette fiévre pour contagieuse; d'autres en ont porté le même jugement; et il n'y a que quelques années que le linge et les habits d'un jeune-homme

(*a*) Voyez sa lettre sur les fiévres de la *Jamaïque*, dans *l'ESSAI sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, *pag.* 49.

mort aux *Barbades*, de la fiévre jaune, ayant été envoyés dans une malle à des amis qu'il avoit à *Philadelphie*, à l'ouverture que l'on fit de cette malle au moment même de sa réception, toutes les personnes d'une famille qui se trouvoient présentes, furent frappées de maladie. En outre, ces mêmes effets ayant été malheureusement exposés au grand air, ils répandirent dans la Ville la contagion de cette fiévre jaune, dont deux cents personnes moururent, et celui qui m'a fourni cette relation en fut lui-même attaqué.

On ne sauroit donc concilier les faits contradictoires qu'on peut produire de part et d'autre sur cette question, qu'en supposant que la fiévre jaune des Indes occidentales, se trouve quelquefois d'un caractère benin et dépourvue de contagion, tandis que dans d'autres tems elle est d'une nature différente, et fortement contagieuse; d'où suit naturellement cette réflexion, savoir, que les dénominations vulgaires, ou les termes sous lesquels on

désigne les fiévres, ne servent quelquefois que très-peu à nous faire connoître leur vraie nature et leur disposition essentielle : c'est ainsi que de la même source d'infection (du même levain) j'ai vu résulter ce qu'on peut appeler, en raisonnant d'après les apparences ou les symptômes extérieurs, la *fiévre jaune*, la *Pétéchiale* et la *Miliaire*. J'observai en même tems que chez quelques-uns, la contagion avoit pris une forme intermittente et benigne, et que chez d'autres elle faisoit des ravages considérables, sous le type d'uue fiévre continue.

Malgré les difficultés qu'il y a à faire des recherches sur la nature et les effets de la contagion, et sur l'influence des différentes causes dans sa manière d'agir, il est peut-être peu de sujets sur lesquels la tourbe et les gens dépourvus d'expérience, aient prononcé d'une manière plus tranchante et plus décidée, et pourtant il n'est point de questions sur lesquelles nous devions être plus réservés dans notre jugement (lors sur-tout qu'il s'agit d'admettre l'assertion

négative) que celles qui intéressent d'aussi près le public et le particulier, eu égard aux calamités générales, et aux calamités domestiques qu'occasionnent les maladies.

C'est ainsi que plusieurs tant Villes que contrées, auroient pu, (selon toute probabilité humaine), se dérober à l'horrible fléau de la peste, en prenant des mesures convenables (*a*) dès les premières apparences du mal, si dans ces circonstances il ne se fût trouvé des incrédules, qui nioient que la peste fût contagieuse dans son début. Ces personnes donnoient pour raison, qu'on n'appercevoit aucun signe de contagion sur les cadavres; que les progrès de la maladie étoient lents; que dans le commencement

---

(*a*) Séparer les malades de ceux qu'on soupçonne infectés, quoiqu'ils paroissent bien portans; les tenir éloignés les uns des autres; concentrer très-soigneusement le venin, soit qu'il ait été engendré, soit qu'il ait été communiqué dans les lieux qu'il infecte, afin d'en extirper par le feu et la fumée appliqués à propos, jusqu'aux derniers atômes; voilà sans contredit les meilleurs moyens d'arrêter les progrès de la peste ou de toute autre contagion mortelle.

elle ne s'attachoit qu'aux pauvres de préférence, et qu'on pouvoit l'attribuer à la misère, aux alimens corrompus, à une boisson mal-saine et à plusieurs autres causes purement conjecturales. Les preuves de cette erreur funeste, sont parfaitement connues de quiconque est au fait de l'Histoire des différentes pestes qui ont régné en Europe. On se sert tous les jours, et fort mal-à-propos, des mêmes argumens contre l'existence de toute espèce de contagion.

Mais souvent les phénomènes qui dépendent des contagions même les plus manifestes, sont extrêmement obscurs et on ne peut en rendre raison en aucune manière. C'est ainsi que la petite vérole a été pendant quelques-uns des siècles derniers, et continue d'être encore aujourd'hui, la terreur et le fléau d'une grande partie du genre humain. Cependant, quelle est l'origine de ce venin variolique? comment a-t-il été engendré dans sa source? On a avancé la-dessus plusieurs opinions qu'on ne peut

pas plus réfuter que prouver ; et quelques plausibles que soient les conjectures qu'on peut former sur cet objet, les causes premières de la contagion et de plusieurs autres venins contagieux, resteront toujours sans doute parmi les secrets que la nature s'est réservée. L'existence réelle d'une contagion, peut être constatée seulement par ses effets visibles dont plusieurs sont aussi inexplicables.

C'est encore ainsi que les Européens ont porté la petite vérole dans presque toutes les parties du Monde où leurs vaisseaux se sont ouvert un commerce, quoique pourtant les équipages de ces vaisseaux n'en aient souvent pas été attaqués pendant le voyage. Ce venin a été transporté chez les Indiens dans une vieille couverture, et il y a détruit plusieurs nations entières. Des meubles dans lesquels il se trouvera renfermé, le conserveront assez long tems pour qu'il puisse être transporté d'Angleterre au *Cap de Bonne-Espérance*, et même en *Chine*.

A l'égard de la manière dont ce venin se comporte présentement dans la plupart des pays où il a été une fois introduit, on observe qu'il manque rarement de se montrer dans l'intervalle de quelques années, ou même qu'il y reparoit plus souvent; excepté néanmoins les endroits où l'on prend contre lui les mêmes précautions que contre la peste. C'est par de semblables précautions qu'on a souvent réussi à l'éloigner pendant plusieurs années, de quelques villes du centre de l'*Angleterre* et de quelques Colonies anglaises de l'*Amérique* (27). Mais, (27) quoiqu'il existe les preuves les plus convaincantes que cette maladie n'est ni héréditaire ni innée chez les individus, et la plus forte présomption qu'elle ne peut se propager que par la voie de la contagion; on fait souvent d'inutiles efforts, lors même qu'elle est dans sa plus grande vigueur, pour la procurer à certaines personnes, soit en les faisant habiter dans les mêmes appartemens avec

des gens attaqués de la petite vérole ; soit en employant d'autres manières de communication libre avec cette classe d'infectés. Il y a même des garde-malades vouées constamment au service des varioleux, qui n'ont jamais contracté cette maladie.

Ce qui me paroît toujours plus surprenant, c'est que non-seulement la petite vérole et la peste, mais encore d'autres contagions que j'ai vu ravageant les vaisseaux et les prisons, diminuent par degrés de leur activité, après avoir déployé leur plus grande fureur, et cessent enfin entièrement. Se sont-elles épuisées elles-mêmes, ou ont-elles épuisé leur sujet ? Il paroît résulter des faits et de notre propre expérience, qu'elles n'ont pas toujours épuisé leur sujet. Ainsi, par exemple, quoique la petite vérole se fût répandue, comme je l'ai dit dans mon premier Mémoire, parmi huit cents quatre-vingts hommes du *Royal-George*, néanmoins la contagion disparut entiè-

rement de ce vaisseau lorsqu'il fut en pleine mer, et quelques mois avant qu'il mouillât en aucun port, après avoir fait périr quatre ou cinq personnes, et en avoir laissé près d'une centaine sans y toucher. Cette maladie avoit été introduite dans ce vaisseau, par un mousse qui avoit logé dans une maison qui en étoit infectée.

On peut supposer qu'il est des cas dans lesquels la contagion s'épuise d'elle-même, quoique cette hypothèse ait des difficultés insurmontables, et qu'elle ne soit pas d'une probabilité suffisante pour résoudre une question de cette importance.

En outre, la nature spécifique et les qualités de ces sortes de venins, différent pareillement les unes des autres, et sont à plusieurs égards au-dessus de nos recherches. Qui nous dira, par exemple, jusqu'où chacun de ces venins étend la sphère de son activité *(a)* ? Qui entre-

---

(*a*) On a remarqué sur plusieurs vaisseaux, que l'équipage n'avoit pas laissé de se bien porter, quoi-

prendra d'assigner une raison sans replique et bien précise, pourquoi la petite vérole n'attaque qu'une seule fois pendant le (28) cours de la vie (28)? tandis que la peste et les autres maladies contagieuses attaquent plusieurs fois la même personne? Il existe sans doute des bornes à nos recherches, au-delà desquelles quelque effort que l'imagination puisse prendre, et quelque loin que la théorie pousse ses excursions, tout n'est que conjecture, obscurité et profondes ténébres.

---

que l'eau de la cale fût très-corrompue, même vénéneuse. Voici un fait qui s'est passé en dernier lieu dans la *baie de Biscaye*. Le charpentier d'un vaisseau de soixante canons, ayant négligé de faire jouer le robinet destiné à rafraîchir l'eau de la cale, laquelle n'avoit pas été pompée depuis quelque tems, il s'amassa, comme c'est l'ordinaire, à la surface de cette eau une écume ou espèce de crême d'une étendue considérable, formant une sorte de membrane épaisse et dure. Le premier qui descendit au fond de cale et qui voulut enlever cette membrane dans le dessein de pomper, fut suffoqué sur-le-champ. Pareil accident arriva au second; et trois autres qui tentèrent successivement la même entreprise, coururent le plus grand risque de la vie. Il y en a même un de ces trois qui depuis, n'a jamais pu se rétablir parfaitement. Néanmoins, la santé régna constamment et d'une manière remarquable dans ce vaisseau, avant et après cet accident.

POST SCRIPTUM.

De l'Hôpital de Haslar, le 4 Décembre 1762.

DEPUIS la lecture que j'ai faite de ces *Mémoires* à la société, je les ai revus avec soin; j'y ai même fait des augmentations, et tous les faits que j'y rapporte ont été pleinement constatés, soit par une attention continuelle de ma part à ces mêmes objets, soit par trois années d'observations ajoutées à celles dont j'ai parlé dans mon premier *Mémoire.* Enfin des expériences de la plus grande authenticité, confirment de plus en plus la vérité des préceptes de pratique qui y sont exposés.

Pour en donner ici un exemple, il a régné pendant ces deux derniers mois sur le *Royal-Sovereign*, garde-port à *Spithead*, une maladie contagieuse, et depuis le 23

d'Octobre passé, nous avons reçu dans cet Hôpital quatre-vingt-dix-sept hommes de l'équipage, parmi lesquels quatre-vingt-trois se sont trouvé attaqués de la fiévre de vaisseau; quatre en sont morts; les autres se trouvent entièrement rétablis à l'exception de ceux qui ont été reçus en dernier lieu, dont pourtant aucun n'est aujourd'hui dans un état dangereux. Cette fiévre n'a été accompagnée d'aucun symptôme qu'on pût appeler malin, si on en excepte une matière verdâtre et sanguinolente, qui découloit des endroits sur lesquels les vésicatoires avoient été appliqués; ce qui même n'a été observé que sur un très-petit nombre de malades. Chez cinq personnes, la fiévre a duré au-delà du septième jour. L'attaque en a été en général très-soudaine, et chez quelques-uns, on a remarqué qu'elle étoit accompagnée de rêves effrayans qui rendoient leur sommeil agité.

Quoique cette fiévre provint uniquement d'un même foyer de contagion, et que l'infection ait été confinée au seul vaisseau

mentionné (ce qui est prouvé par la bonne santé dont jouissent les équipages des autres vaisseaux actuellement en rade à *Spithead*, et dont il n'y a que les gens qui ont été à bord du *Royal-Sovereign* qui se trouvent malades) néanmoins après que la maladie avoit parcouru sa première période, (laquelle étoit marquée par des frissons, des anxiétés, le mal de tête, etc.) les symptômes étoient si différens chez divers malades, qu'un Praticien qui n'auroit pas été au fait de ces maladies, auroit pu croire que les uns avoient une fiévre nerveuse, et les autres une péripneumonie ou une fausse pleurésie. Parmi ces malades, il y en a eu qui se sont plaint de constipation, et d'autres au contraire qui ont eu la diarrhée. Les symptômes qui ont été communs presque à tous, sont un pouls concentré, vibratil, une chaleur constante, la soif, une altération sensible dans les yeux ; et il est plus que probable que si quelques personnes, peu de jours après avoir quitté ce vaisseau, se sont trouvé attaquées de

cette fiévre dans quelques villes voisines, on n'aura pas soupçonné la vraie nature de leur mal, et on aura négligé malheureusement, par cette raison, les moyens qui pouvoient les soulager promptement. De neuf gardes qui sont restées continuellement auprès de ces malades, une seule a contracté la maladie, et un émétique l'a guérie sur-le-champ.

Depuis quelques années, les fiévres vraiment inflammatoires n'ont été fréquentes ni dans cet Hôpital, ni dans cette partie de l'*Angleterre*. Quelques Praticiens donnent le nom de *fiévre bilieuse*, à celle qui a le plus régné dans cette contrée. Cependant, un mal de gorge de l'espèce maligne, s'y fait voir de tems en tems. Cette dernière maladie ne seroit-elle pas une peste d'un genre qui lui est propre (*sui generis*) apportée, comme quelques autres, du *Levant*, et qui ravage présentement différentes parties de l'Europe et de nos Colonies de l'*Amérique septen-*

trionale (*a*) ? Le Docteur *Tournefort* l'a observée il y a plus de soixante ans dans l'Isle de *Milo*, ainsi qu'il est rapporté dans son voyage du *Levant*.

« Il régnoit actuellement dans cet » endroit, dit ce Médecin, une maladie » qui n'est pas rare dans le *Levant*, » et qui enlève les enfans en deux fois » vingt - quatre heures. Elle consiste en » un charbon ou un mal de gorge » pestilentiel qu'accompagne une fiévre » violente. Cette maladie qu'on peut » appeler la peste des enfans, est épi- » démique, quoiqu'elle n'épargne pas les » adultes. Le meilleur moyen d'en arrêter » les progrès, est d'émétiser l'enfant dès » qu'il se plaint de la gorge, ou qu'on » s'apperçoit qu'il a la tête pesante ».

Excellent conseil qui ne peut être assez connu du public, ni trop fortement

---

(*a*) Voyez l'extrait d'une lettre de *Cadwallader Colden*, Ecuyer, sur cette maladie (*observat. et recherc. médicinal.*, *par une Société de Médecins*, *à Londres*, vol. I. pag. 211).

recommandé pour l'avantage des familles qui ont le malheur de se trouver affligées de ce fléau.

Ce Botaniste fameux, ce Médecin célèbre dont les savans écrits honorent la Nation Française, détaille en peu de mots dans sa première lettre datée de *Constantinople*, au Comte de *Pontchartrain*, les secours les plus efficaces contre cette maladie : « l'émétique, » dit-il, doit précéder les autres remè- » des, et il ne faut pas tarder à le » répéter, selon l'occasion, dès qu'il » se déclare un mal de tête ou qu'il » survient le moindre dégoût. S'il paroît » sur le corps la moindre tache noire » (*Spot*), on doit tout de suite la » scarifier, et procurer le plutôt possible, » par l'application de la pierre infernale, » une issue à cette humeur pestilentielle, » par l'endroit même sur lequel cette » matière paroît se porter spécialement. » On peut en outre donner la thériaque » et autres cordiaux ».

J'ajouterai

J'ajouterai encore quelque chose, au sujet des symptômes généraux qui s'observent dans les fiévres dont nous avons parlé jusqu'à présent, et qui, comme on a vu, sont éminemment contagieuses. J'ai déjà fait mention des taches; la couleur jaune de la peau qu'on observe toujours encore, telle qu'elle a été observée précédemment, ne persiste quelquefois que vingt-quatre heures; souvent elle se fait remarquer pendant trois ou quatre jours. Quand les parties sur lesquelles on a appliqué des vésicatoires, se trouvent recouvertes d'une escarre dure comme un cuir, épaisse d'environ un pouce, et qui se détache facilement des parties subjacentes, à la faveur d'une légère humidité qui s'y trouve interposée, ces phénomènes caractérisent une fiévre maligne très-dangereuse. Après que l'escarre mobile a été séparée de la partie, il s'y en forme une nouvelle qui pour l'ordinaire est aussi compacte, mais moins considérable, que la précédente (28). Si (28)

sur les chairs qui se trouvent par-dessous, on observe des points rouges ou blancs, on peut en concevoir un espoir favorable; mais si ces points sont pâles, livides, il n'y a plus rien à espérer. La mauvaise odeur qui s'exhale du corps de ces sortes de malades et qui leur est particulière, se conserve chez quelques-uns, même après leur mort. Il survient quelquefois au commencement de la maladie, un saignement de nez qui est le plus souvent salutaire au malade; mais cette évacuation paroît rarement, ou même ne paroît jamais vers la fin de la vie. Il est plus ordinaire qu'il se déclare pour lors un état de surdité. La première fois que j'observai ce dernier symptôme, ce fut dans une salle qui contenoit vingt malades, tous attaqués de fiévres malignes. Six d'entr'eux devinrent très-sourds; il en mourut trois de ces derniers et les autres guérirent parfaitement; mais ayant revu depuis les observations que j'avois faites sur plus de quatre cents malades, qui tous présen-

toient ce même symptôme, j'ai trouvé qu'on ne pouvoit pas le regarder comme funeste, qu'au contraire il ne se faisoit remarquer le plus souvent que sur ceux qui en réchappoient.

Comme le pouls dans ces fiévres, indique rarement un état d'inflammation générale dans le sang, le soulagement qu'on obtient en appliquant des vésicatoires, principalement sur les parties affectées, doit nous faire présumer qu'il existe rarement ici des inflammations particulières, capables d'être augmentées par cette application. On ne sauroit d'ailleurs raisonnablement supposer qu'il puisse en résulter, dans le cas présent, une tendance considérable à la mortification; du moins parmi quelques milliers de malades attaqués de ces fiévres, auxquels on a appliqué sous mes yeux des vésicatoires, je n'en ai pas encore vu un seul sur qui cette application ait été suivie de gangrène, à moins que cela ne soit arrivé par une négligence à en panser

les plaies, comme il seroit arrivé dans toute autre maladie.

Dans mon second Mémoire, j'ai décrit la consomption comme étant accompagnée le plus souvent de l'amaigrissement du tronc et des membres, et dans une note au *Post Scriptum* de l'*Essai sur la conservation des gens de mer*, j'en ai assigné une cause très-commune; à quoi l'on peut maintenant ajouter, par égard pour ceux qui se trouvent dans ce cas et pour leur plus grande consolation, que les personnes qui ont été violemment froissées, celles qui ont reçu des contusions, et autres personnes qui sont sujettes à cracher du sang, ou quelquefois encore une matière purulente, meurent souvent sans avoir beaucoup perdu de leur embonpoint; leur regard et leur maintien n'annonçent pas toujours le danger de leur situation.

FIN.

NOTES.

(1) A cette note première se rapportent les notes (*a*) des pages 4 et 8, sur la signification des mots *Nore* et *Guard-Ship*, qui auroient dû être placées ici.

Page 23.

(2) La fiévre jaune de l'Amérique se termine encore quelquefois par des hémorrhagies considérables, un vomissement de matières noires, et autres symptômes mortels; mais ces symptômes ne sont qu'accidentels à la maladie, comme le sont les taches pourprées et les urines sanglantes dans la petite vérole et le hoquet dans la dysenterie. C'est ce qu'observe M. *Lind*, dans un autre ouvrage que nous aurons souvent occasion de citer dans ces notes, et qui a pour titre, *an Essai on Diseases incidental to Europeans in hôt climates*.

Page 30.

(3) Dans les complications des cours de ventre avec une fiévre putride de mauvaise espèce, après avoir nettoyé convenablement les premières voies, on doit avoir recours au quinquina mêlé avec les opiatiques, ainsi que l'indique l'irritation des intestins. Dans les dysenteries malignes, dès que les pétéchies paroissoient ou que la fiévre commençoit à diminuer, M. *Monro* faisoit prendre, toutes les quatre ou six heures, une drachme de quinquina en électuaire avec parties égales de *Diascordium*, ou demi-drachme de quinquina en poudre, et vingt grains de son extrait dans l'esprit de *mindererus*, avec cinq ou six gouttes de teinture d'opium. Le soir, il prescrivoit encore un opiatique dont la dose étoit proportionnée aux effets de la précédente teinture, et au nombre actuel des selles. M. *Tissot* donne dans les dysenteries malignes, l'extrait de quinquina dissout dans l'eau de fleurs d'orange, mais tou-

jours à petites doses, et jamais au-delà de deux gros dans l'espace de vingt-quatre heures. (Voyez *Zimmermann*, Traité *de la Dysenterie.*) Cette pratique est d'autant plus conforme aux vues de la nature, qu'il existe la plus grande analogie entre les fiévres intermittentes putrides, principalement les rémittentes, et la dysenterie, et qu'on observe souvent des changemens alternatifs d'une de ces maladies en l'autre. (Voyez sur-tout dans *Roëderer* et *Wagler*, *de morbo mucoso.*) Tous les Auteurs conviennent pareillement que ces maladies doivent être traitées, l'une et l'autre, de la même manière, à quelques symptômes près relatifs à l'affection locale des intestins, qui méritent des considérations particulières. Ici doivent être appliquées les règles que M. *Cullen* donne dans sa matière médicale, sur l'emploi du quinquina dans la dysenterie. J'envisage, dit cet habile Médecin, la dysenterie comme une maladie fiévreuse; et l'on sait

que cette maladie est fondée sur une *diathèse* putride, ou qu'elle est une suite de cette dernière. Cette maladie est souvent inflammatoire dans son principe ou au commencement, et dans ce cas le quinquina ne sauroit convenir; mais souvent ces dysenteries inflammatoires dégénèrent en putrides, et pour lors, tout comme dans celles qui sont putrides d'origine, le quinquina produit de très-bons effets. Si dans l'un de ces cas il est administré en une quantité suffisante, son action peut être considérée comme anti-septique à l'égard des fluides ou sucs contenus dans les premières voies; mais dans le cas d'une dysenterie plus avancée, il agit comme astringent. Nous avons été jusqu'à présent, beaucoup trop réservés sur l'usage des astringens dans le traitement de la dysenterie. Nous aurions en général plus de succès, si nous les employions plus fréquemment et de meilleure heure qu'on ne le fait communément. La dysenterie peut être considérée, suivant

Sydenham, comme une fiévre par introversion, *febris introversa*, avec constriction de la peau; donc le quinquina comme *tonique*, peut non-seulement être employé avec plus de sureté que de simples astringens, mais encore son action tend à rétablir l'équilibre entre l'intérieur et la surface. Plusieurs Auteurs ont parlé de l'usage du quinquina dans les dysenteries; on peut consulter là-dessus *Wilson* à *Newcastle*. (Voyez *Lectur. on the mater. med.*)

Page 32.

(4) Les avantages des topiques, tels que les vésicatoires, sur l'endroit de la douleur dans les maladies aiguës de la poitrine et dans quelques affections de la tête, sont connus de la moindre garde-malade; mais il est beaucoup de Praticiens qui ne sauroient se familiariser avec l'application des épispastiques sur les endroits douloureux du bas-ventre, et avec celle de quelques autres remèdes, tels que les saignées, les ventouses, les

calmans, etc. sur l'endroit même du siége de la maladie ou de la douleur. Les uns sont éloignés de cette pratique par des raisons purement hypothétiques, parmi lesquelles entrent pour beaucoup les idées excessives qu'on s'est fait sur le mouvement des liqueurs dans le corps humain, d'après la découverte d'*Harvée*, et le systême des mécaniciens modernes; d'autres s'y refusent par timidité ou par ignorance. Cependant, plusieurs habiles praticiens de nos jours, déterminés par leur propre expérience et par l'expérience des anciens, ordonnent sans hésiter l'application des vésicatoires sur le foie ou sur le bas-ventre, dans plusieurs cas d'*hépatitis*, et de colique intestinale. Dans une maladie que les troupes anglaises éprouvèrent à *Batavia* pendant les dernières guerres, et dans laquelle le foie étoit violemment attaqué, on comptoit parmi les principaux remèdes du commencement, les fomentations relâchantes et discussives, et le vésicatoire

sur la région du foie qui se trouvoit extrêmement douloureux. (Voyez la note suivante, et la dix-septième.) M. *Sarcone*, célèbre Médecin de *Naples*, qui a si bien décrit la cruelle épidémie dont cette capitale a été affligée en 1764 et 1765, faisoit également appliquer avec beaucoup de succès un vésicatoire sur la région du foie, dans l'*hépatitis* accompagné de constipation, après avoir fait auparavant saigner le malade du côté droit, et lui avoir ensuite lâché doucement le ventre. Ce Médecin a même étendu l'application des vésicatoires dans la même épidémie, jusques sur les exostoses vénériennes ; pratique déjà notée par M. *Cinque*, et confirmée par les nombreuses Observations de M. le Docteur *De Mauro* son Confrère. (Vid. *ibid.*) J'ai moi-même ordonné plus d'une fois des vésicatoires sur la région du foie, dans des engouemens putrides ou catharreux, avec une irritation très-vive de ce viscère, et cette application m'a très-

bien réussi. Il seroit inutile d'accumuler ici les preuves en faveur de cette pratique ; j'ajouterai seulement à l'égard des coliques intestinales (et cette addition peut être de quelque utilité pour les jeunes Praticiens), qu'on est parvenu à dissiper des coliques spasmodiques très-vives, par l'usage de la teinture de cantharides de la formule suivante, qui m'a été communiquée par mon ami *M. Batt*, Médecin Anglais.

Prenez de cantharides en poudre, ℥ ß.
Eau-de-vie de commerce........ pint. j.

Mettez le tout dans un vaisseau convenable, et faites digérer au soleil pendant trois jours.

On se sert de cette teinture en embrocations sur le bas-ventre ; on y emploie chaque fois depuis une drachme ou un peu moins, qui est la dose par laquelle on commence ordinairement, jusqu'à une once, en augmentant par degrés. On se règle encore pour ces doses non-seulement sur la sensibilité du sujet, les circons-

tances de l'âge, du sexe, etc. mais encore sur la surface plus ou moins grande de la partie. On frotte légèrement avec la main trempée dans cette teinture, jusqu'à ce que la partie soit sèche. Ces embrocations sont encore très-utiles dans l'asthme convulsif ou spasmodique, appliquées sur les bras ou le muscle *grand pectoral*. On a également observé, que dans plusieurs affections de poitrine du genre des catharreuses ou pituiteuses, les embrocations avec la teinture de cantharides sur les parties supérieures du *thorax*, ou même à la partie interne et supérieure des deux bras, facilitoient beaucoup l'expectoration si nécessaire dans ces sortes de cas, ou la rétablissoient. La teinture de cantharides est encore très-efficace dans les douleurs profondes de rhumatisme, ainsi que dans la néphrétique soit rhumatismale ou catharreuse, soit encore spasmodique. Dans la première affection on frotte sur les membres douloureux, et dans la seconde sur la région lombaire.

Je sais qu'on peut obtenir les mêmes effets par le moyen du vésicatoire proprement dit, comme l'ont démontré plusieurs praticiens, entr'autres M. *Raymond*, célèbre médecin de Marseille, (Voyez son traité sur les *vésicatoires*); mais ce qui semble mériter dans plusieurs cas la préférence à la teinture de cantharides, c'est que les malades et les assistans ne répugnent pas à ce remède, comme ils répugnent aux vésicatoires. Il paroît d'ailleurs que cette teinture n'est guères qu'un *rubéfiant* quoique tout aussi pénétrant, tout aussi *attractif* que l'emplâtre avec la poudre de cantharides. Du reste, il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici, que la teinture de cantharides a été employée, même à l'intérieur, dans une violente péripneumonie, par un habile médecin de *Massa Lombarda* en Italie, (*M. Fantini*), comme elle l'a été avec le plus grand succès contre le *Diabetes*, par M. le Docteur *Brisbane* en Angleterre. M. *Fantini* dont l'obser-

vation mérite d'être connue, avoit tenté inutilement sur son malade les saignées dont une de la jugulaire; les fomentations émollientes; la vapeur du *posca* ou de l'*oxicrat* bouillant; les onctions à la poitrine; les boissons incisives, délayantes, nitrées; l'usage alternatif d'une mixture composée de l'oximel scillitique et de qùelques gouttes d'esprit de corne de cerf saturé avec le suc de limòn, et d'une décoction de *polygala* d'Europe. Il avoit même donné cette racine en substance ou en poudre, fait prendre tous les soirs, à l'heure convenable, un julep camphré, et appliquer un large vésicatoire sur chaque cuisse, etc... Le malade se trouvant presque au moment d'être suffoqué, avec un pouls très-petit et concentré, et dans un état d'extrême foiblesse, M. *Fantini* se détermina à lui donner cette teinture, dont il lui fit prendre d'abord douze gouttes en mixture dans une once de syrop violat, divisant le tout en plusieurs petites cuillerées

données de tems en tems, et faisant boire abondamment par-dessus, d'une tisane légèrement acidulée et nitrée; il poussa ensuite la dose de la teinture de cantharides, jusqu'à celle de vingt gouttes dans deux onces de syrop violat, donnant le soir une émulsion avec les amandes et quelques grains de gomme arabique. Au moyen de ce traitement, le malade fut entièrement rétabli dans peu de jours. (Voyez *Avisi sopra la salute humana*, 17 Aprile 1777.) Au surplus, on sent bien qu'une pareille pratique ne peut avoir lieu que dans des cas extrêmes, et que l'emploi des remèdes de cet ordre doit toujours être confié à des mains expérimentées.

Pour ce qui est maintenant des saignées locales, il n'est pas de Médecin qui n'ait été témoin des bons effets des saignées ou de l'application des sangsues, sur le siége même du mal, ou dans l'endroit le plus voisin. Nous avons parlé ailleurs de la confiance des anciens pour

cette

cette pratique, et des dogmes qui les dirigoient à cet égard. (Voyez notre *Essai sur le* Pouls) *Hæredia*, Auteur Espagnol, dont les écrits mériteroient d'être plus connus parmi nous, prescrit l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux, dans les fiévres de mauvais caractère dont le foie paroît être le foyer. Dans les inflammations essentielles du foie qui se compliquoient avec la péripneumonie, *M. Sarcone* faisoit également tirer du sang des vaisseaux hémorrhoïdaux par le moyen des sangsues, ou prescrivoit la saignée du pied; il n'étoit jamais retenu par les embarras de la poitrine, à moins toutefois que l'inflammation du foie ne survint dans le plus haut degré de la péripneumonie.

Ce savant Praticien employoit encore, à la manière d'*Hippocrate*, des anodins sur le côté douloureux de la poitrine, dans la pleurésie spasmodique qui survenoit dans l'épidémie de *Naples*. Après avoir fait saigner le malade du côté de la douleur, il y appliquoit ou l'emplâtre de ciguë, ou

des fomentations chargées de la dissolution de quelques grains d'opium. (Voyez *Istor. Ragion. de mali osser. in Napol. etc.*) Les anodins appliqués sur la région épigastrique, sont encore très-utiles dans pulsieurs irritations ou affections spasmodiques de l'estomac. J'emploie presque journellement des écussons calmans ou anti-spasmodiques contre des coliques d'estomac ou des vomissemens habituels, fondés sur une irritation spasmodique de ce viscère, principalement chez les personnes du sexe. Je fais préparer ces écussons ou avec la thériaque récente, ou avec le *diabotanum* et autres compositions de ce genre, auxquelles j'ajoute, selon les circonstances, ou de la poudre de macis, ou de celle des feuilles sèches de la grande ciguë, ou quelques grains d'opium avec le camphre, etc. J'ai vu ces applications calmer ou dissiper presque sur-le-champ, des coliques et des vomissemens qui tourmentoient habituellement depuis plusieurs mois les malades; et ce qui met la chose hors de doute,

c'est que les accidens s'étant renouvellés par la négligence de ces personnes à porter ces écussons, ils ont cédé bientôt, comme la première fois, à une nouvelle application du remède.

L'opium et le *philonium romanum* donnés en lavement, réussissent également mieux dans certains cours de ventre, que pris par la bouche, comme l'observe très-bien *M. Lind.* De tous les remèdes tentés sur l'Illustre M. de *Haller*, dans la cruelle maladie dont il est mort, núl ne l'a tant soulagé que des lavemens avec le laudanum liquide de *Sydenham*, qui lui avoient été conseillés par son digne ami M. le Chevalier *Pringle*. Dans des cas graves de dysenterie, dit encore *M. Lind*, j'ai été quelquefois obligé de donner la *teinture thébaïque* en lavement, jusqu'à la dose de demi-once, pour parvenir à calmer entièrement les spasmes; mais je faisois ordinairement précéder les pédiluves et les vésicatoires aux jambes ou sur le bas-ventre, si les autres moyens n'avoient pas réussi. Il ajoute qu'il

a fait appliquer plus d'une fois à la plante des pieds contre l'*opisthotonos*, dans son Hôpital de *Haslar*, un mêlange d'opium et de camphre. Cette application dissipoit sur-le-champ le spasme qui revenoit avec la même violence, lorsqu'on discontinuoit l'usage de ce même remède. Ne pourroit-on pas dans le tetanos de la mâchoire inférieure, poursuit *M. Lind*, aider l'efficacité de l'opium donné intérieurement, par des fomentations avec une dissolution de cet extrait sur la partie blessée ou le siége même du spasme, de manière à procurer une stupeur ou une espèce de relâchement paralytique de ces parties? Enfin, notre Auteur parle encore ici de la salivation excitée par l'onguent mercuriel, comme ayant été employée avec succès contre ces sortes d'affections spasmodiques. (Voyez *an Essay on Diseases*, *etc.*)

Page 33.

(5) Ce mêlange salin, très-recommandé originairement par *Rivière*, est donné

presque en tout tems, et contre un symptôme quelconque dans la plupart des fiévres, principalement dans celles où l'on croit reconnoître un caractère bilieux. Nous en faisons beaucoup d'usage à *Montpellier*, spécialement à titre d'anti-émétique; mais il ne paroît pas qu'on puisse compter beaucoup sur ce remède, comme anti-septique ou fébrifuge, à moins de ne penser comme les partisans de la doctrine moderne sur l'*air fixe*, qui le classent parmi les anti-septiques effervescens. Nous ne considérerons point ici la mixture de *Rivière*, sous ce dernier point de vue. Il faut attendre que les physiciens soient plus d'accord entr'eux, sur ce qu'ils appellent *air fixe*, et que les médecins aient appris à connoître ses effets dans les maladies putrides, autrement que par quelques observations isolées. Mais en estimant la mixture de *Rivière* comme sel neutre, il paroît qu'elle doit faire un remède fort doux, comme tous les sels de cette classe, et que vraisemblablement sa

vertu se réduit à celle de diurétique ou de diaphorétique léger, d'où il faut peut-être déduire en partie, son effet anti-émétique. Il est donc clair qu'en prévenant un accès de fiévre, ce remède doit agir par l'impression particulière de l'air ou de la vapeur qui résulte de son état d'effervescence sur le *Sensus* de l'estomac et par la révolution qui s'ensuit dans le systême nerveux ; ce qui confirme le sentiment de M. *Lind.* Que si l'on veut faire dépendre cet effet d'une surabondance d'alcali qui reste après l'effervescence, il est des praticiens qui préféreroient dans ce cas l'alcali fixe seul, ou mieux encore l'alcali volatil, d'après la qualité stimulante et anti-spasmodique qu'ils reconnoissent dans ce sel ; car beaucoup de fiévres intermittentes sont encore plus fondées sur l'irritation ou le spasme, que sur la putridité. Témoins les bons effets du camphre (qui certainement n'est pas un effervescent) donné au commencement de l'accès, ou peu de tems avant. C'est

sans doute d'après cette vertu anti-spasmodique dans l'alcali volatil, qu'il faut apprécier les bons effets que M. *Darluc*, célèbre Professeur en Médecine dans l'Université d'*Aix* en Provence, a obtenus de ce sel contre la rage (*a*); fait qui auroit très-bien figuré dans les écrits qui ont paru en dernier lieu, sur les vertus de l'acali volatil *Fluor*. L'Auteur des réflexions sur la méthode générale de traiter et de guérir les fiévres, publiées à *Londres* en 1772, (M. *Lettson*) prétend que les alcalis volatils dissipent le spasme fébrile qui se fait remarquer principalement sur l'habitude du corps, et en même tems la constriction des extrêmités vasculaires, d'où suit une transpiration modérée et utile. (*Voyez la note* 11.) Il dit avoir observé qu'en général ces bons effets avoient lieu, dans le commencement des fiévres, après

(*a*) Voyez le Journal de Médecine du mois d'Avril 1761.

l'administration de l'alcali volatil seul ou sans mêlange d'acide, beaucoup plutôt que quand ce sel étoit neutralisé par un acide végétal. Il y a toujours dans l'estomac de l'homme quelqu'acide; or, dit-il, si cet acide contribue dans la maladie, soit par son séjour dans ce viscère, soit par sa quantité, il paroît qu'on doit mieux réussir en donnant un alcali pur, qu'en le donnant neutralisé avec un acide végétal, lors sur-tout qu'on n'a pas à soupçonner une surabondance de bile dans l'estomac. En outre, la volatilité d'un remède quelconque, le rend plus surement anti-spasmodique, et l'on sait quel parti l'on peut tirer de l'alcali volatil dans le traitement des maladies contagieuses, ainsi que la pratique de M. *Lind* le démontre en plusieurs endroits de cet ouvrage. Ajoutons au sujet de ces bons effets de l'alcali volatil, dans ces fiévres de mauvais caractère, que M. *Cullen*, se fondant toujours sur l'opinion que le plus grand danger des fiévres est ordinairement

dans le froid des paroxismes, observe qu'on n'a pas de meilleur remède contre cet accident, que l'alcali volatil; que ce remède agit en excitant une douce chaleur qu'il détermine puissamment de l'intérieur à la surface; que cet effet bien prouvé l'a fait encore recommander comme *pectoral*; qu'il est donné à titre d'anti-septique dans les fiévres malignes et putrides, d'après les observations ou la décision de M. *Pringle*; mais qu'il est évident, attendu la dose modique sous laquelle il agit, et la promptitude de son opération, qu'on doit peu compter sur sa vertu anti-septique à l'égard de nos fluides, et que son action se borne presque entièrement à l'estomac. (*Lectur. on the mater. med. pag.* 385.)

Page 58.

(6) Dans quelque contrée mal-saine qu'on se trouve, il est rare qu'il n'y ait dans le voisinage quelqu'endroit qui par sa situation, offre un asyle assuré contre les maladies, lors sur-tout que ces der-

nières ne règnent que dans certaines saisons. Les personnes transplantées dans des pays étrangers, devroient donc s'éloigner de ces endroits mal-sains durant la saison des maladies, jusqu'à ce qu'elles fussent bien habituées au climat. C'est d'après ces vues sages, que notre Auteur recommande dans son *Essai sur les maladies des pays chauds*, de s'embarquer et de rester sur mer à une distance convenable de la terre, pendant la durée des maladies. On choisit pour cet effet, de grands vaisseaux sur lesquels les négocians, les artisans et autres personnes peuvent vaquer à leurs occupations ordinaires, comme s'ils étoient sur terre. Ces vaisseaux sont appelés en anglois *Floating Factories*. Il n'est pas, selon *Chardin*, de pays au Monde où l'air soit aussi mal-sain qu'au *Bander-abassi*, surtout depuis la fin d'Avril jusqu'à la fin de Septembre. Dès le mois de Mai tout le monde s'en va dans les montagnes; ceux qui restent pour garder les maisons,

se relayent de dix en douze jours. L'air de l'isle de *Saint-Thomé* dans l'Afrique, n'est pas moins pernicieux que celui de *Bander-abassi*; on a remarqué que les jeunes Européens qui y sont transplantés avant d'avoir toute leur croissance, demeurent au point où ils se trouvoient à leur arrivée, c'est-à-dire, sans croître davantage. (Voyages du Chevalier *Marchais* en *Guinée.*) Les Portugais savent combien il leur en a coûté, pour avoir fait passer tout d'un coup leurs premières colonies au centre d'un climat chaud et humide. Pour faire cesser cette mortalité, ils se virent obligés de former des stations de trente en trente lieues où les colons restoient des mois entiers pour s'habituer peu à peu à la malignité de l'air. Ils ne passoient plus loin, que lorsqu'on les croyoit déjà accoutumés au climat. (Voyez encore la *Médecine expérim.*)

Page 84.

(7) C'est une espèce d'arbrisseau rési-

neux (probablement la *sapinette*, espèce d'*épicias*), dont les feuilles se rapportent beaucoup à celles du pin, et qui est particulier à l'*Amérique septentrionale*. Les colons anglais de ce pays, en préparent une espèce de bière ; ils font, pour cet effet, bouillir les petites branches du *spruce* dans l'eau, avec de l'avoine ou quelqu'autre grain, et ajoutent à cette décoction de la mélasse, etc.

Page 97.

(8) Il étoit très-dangereux dans l'épidémie de *Naples*, de respirer pendant long-tems ou pendant la nuit, l'air renfermé des chambres des malades, principalement quand la maladie étoit parvenue à son plus haut période, quand la peau étoit couverte de pétéchies, qu'il y avoit météorisme, selles putrides et abondantes, ou des sueurs d'une odeur désagréable.

Si les malades atteignoient à cette période de la maladie, et que la crise,

soit qu'elle dût être heureuse, soit qu'elle dût être mortelle, fût au moment de se faire, pour lors l'air de l'appartement se trouvoit chargé d'une vapeur putride si forte, si considérable, qu'on eût dit que toute la maison étoit plongée dans une atmosphère infecte, dont l'extrême puanteur se faisoit sentir d'assez loin de ceux qui en approchoient, etc. et il suffisoit à quelques personnes mal-disposées, de se présenter sur le seuil de la porte de la chambre du malade, pour contracter la maladie. Voyez *Istor. Ragion. de mali osserv. in Napoli*, etc.

Page 101.

(9) Il est certain que l'infection résulte souvent des *effluvia*, qui s'exhalent des matières que laissent échapper les cadavres des personnes mortes de maladies contagieuses, ainsi que l'Auteur le remarque expressément dans une note à la page 79. C'est encore ainsi qu'on a vu plus d'une fois, des personnes contracter

des maladies contagieuses, pour avoir assisté au convoi d'une autre personne morte infectée d'une fiévre du même genre (Voyez M. *Guillaume Buchan* dans sa *Medecine domestique*, tom. 2. pag. 200. chap. *de la fiévre maligne.*) Mais tous ces exemples ne contredisent pas ce qu'observe plus haut l'Auteur; savoir, que l'infection est quelquefois le produit des émanations du corps des fébricitans attaqués de maladies contagieuses.

Page 103.

(10) M. *Rouppe* (*de morb. navig.*), et quelques autres Médecins avant lui, sont de l'avis de M. *Lind.* Ils semblent n'admettre d'autre voie, pour l'introduction des miasmes qui produisent les fiévres, que celle de l'estomac où ces corpuscules nuisibles exercent d'abord leur activité. Quoique la chose arrive sans doute très-souvent de cette manière, il n'en est pas moins probable que cette introduction peut également se faire à travers les pores de la

surface ou les vaisseaux absorbans, ainsi que le pensoit *Hippocrate* et que la cure de ces fiévres paroît l'indiquer. *M. Lind* lui-même aide à confirmer cette opinion, par les exemples qu'il fournit de plusieurs personnes infectées, pour avoir porté des hardes qui avoient appartenu à des malades attaqués de fiévres contagieuses ou de la petite vérole, ou pour avoir couché dans leurs lits ou dans leurs draps, avant la *désinfection* de ces substances, ou enfin pour être restées dans des bâtimens malsains, dans des hourques, etc. On en trouve une autre preuve également décisive, dans ce que le même Auteur rapporte des pluies putrides de la *Guinée*, sur lesquelles il entre dans des détails qu'on sera peut-être bien aise de lire ici. Les premières pluies, dit *M Lind*, qui tombent dans la *Guinée*, ont été regardées comme très-mal saines; on a remarqué qu'elles pourrissoient le cuir des souliers dans quarante-huit heures; elles tachent en outre les habits, comme ne font pas les autres pluies; et la terre,

dans les endroits auparavant desséchés, et brûlés par la chaleur, se trouve, peu de tems après ces pluies, couverte de serpens, de crapauds, de lézards, etc. Il s'engendre presque subitement de gros vers dans les peaux qui en sont mouillées, et il est remarquable que les oiseaux qui mangent volontiers de presque tous les insectes, refusent constamment de ceux-ci. Il a été également observé que des draps de laine qui avoient été mouillés de ces pluies, ont été couverts quelquefois en peu d'heures, de vers, après avoir été séchés au soleil. Les habitans du pays sont obligés, pour se garantir de ces pluies, de se tenir dans des huttes bien fermées, où ils entretiennent des feux continuels, fument du tabac, et boivent de l'eau-de-vie. Que s'ils ont le malheur d'en être mouillés, ils se jettent tout de suite dans l'eau salée; et comme c'est parmi eux un usage de se baigner tous les jours, ils vont dans cette saison prendre le bain dans des fontaines particulières, attendu le danger qu'il y auroit de le

faire

faire dans les rivières grossies de ces pluies malfaisantes. On a remarqué une année, dans le *Sénégal*, qu'au commencement de la saison des pluies, et dans la nuit qui succéda à ces terribles tempêtes appelées *hurricanes* dans les *Indes*, et *torneadoes* sur la côte de *Guinée*, un grand nombre de soldats, et les deux tiers des femmes anglaises qui se trouvoient dans le pays, tombèrent malades en même-tems, quoique la garnison se fût jusques-là mieux portée que de coutume. (Voyez *an Essay on Diseases*, *etc.*)

Page 111.

(11) Si tous les bons Praticiens n'étoient convaincus des grands et heureux effets de l'émétique donné au commencement de la maladie, on trouveroit ici les preuves les plus décisives en faveur de cette pratique, que des Médecins d'ailleurs célèbres ont voulu décrier, quelques-uns même avec un ton de critique ou d'aigreur qui n'est pas fait pour persuader, et qui

rappelle l'esprit trop prévenu du Gazetier *Guy-Patin*. Les émétiques donnés dans la première période de la maladie, non-seulement enlèvent les matières putrides et les miasmes contagieux que contiennent les premières voies, mais ils font encore cesser, du moins en très-grande partie, le spasme fébrile qui concentre la chaleur, les humeurs et les forces vers le noyau du corps, amènent ainsi la rémission de la fiévre, et favorisent certaines éruptions critiques dans quelques fiévres exanthémateuses, et autres éruptives. Ils préviennent d'ailleurs la diarrhée dangereuse qui survient souvent vers le déclin des maladies putrides, selon la remarque de *Sydenham*. « Les vomitifs dans le com-» mencement, dit l'illustre M. *Lieutaud*, » (en parlant de la fiévre maligne), sont » indispensables..... Les bons effets que » produisent les émétiques pris dans le » tems convenable, se manifestent lors-» qu'on a sous les yeux un nombre » considérable de malades, dont les uns

» ont vomi dans le commencement de » leur maladie, et les autres ont manqué » de ce secours. Ceux qui, dans les épi- » démies, sont à la tête des hôpitaux, » doivent l'avoir observé ». (*Précis de Médecine pratique.*) Si le raisonnement peut ajouter quelque chose à l'observation, on pourroit citer encore ici un argument de M. *Lind*, en faveur des avantages d'une prompte administration de l'émétique dans les maladies fiévreuses de mauvaise espèce. Si un Européen, dit ce célèbre Praticien, se trouve à son arrivée dans les *Indes occidentales*, ou dans quelqu'autre pays entre les *tropiques*, attaqué d'une fiévre, il est impossible au médecin de prévoir les symptômes qui peuvent survenir dans le cours de la maladie. Il faut donc que ce médecin tâche d'amener, le plutôt possible, la fiévre à un état de rémission, dont il doit profiter pour administrer sans délai le quinquina ; ce qu'il ne peut faire plus surement que par l'émétique. (Voyez *Essai*

sur les maladies des pays chauds.) Nous verrons dans la suite de cette note, combien est fondé ce raisonnement de l'auteur. Il est encore à remarquer, que le tartre émétique est en général moins efficace vers les derniers tems d'une fiévre, qu'au commencement; le vomissement qu'il opère, à cette époque de la maladie, réduit le malade déjà foible, au dernier degré de foiblesse. Mais quel est le moment le plus favorable pour l'administration de ce remède, au commencement de la maladie? Nous le voyons ici recommandé et employé avec succès par M. *Lind*, dès les premiers frissons ou dans l'état de *rigor* des fiévres contagieuses. Quelques autres le prescrivent également aux premières atteintes de l'accès, dans les fiévres intermittentes. Les anciens faisoient vomir tout de même, à l'entrée du redoublement, dans la fiévre bilieuse. Ceux qui suivent cette pratique, entr'autres quelques médecins anglois, se fondent sur une théorie ingénieuse qui mérite d'être exposée ici avec

quelque détail, en faveur de ceux qui aiment à raisonner, et que ces médecins prétendent déduite de l'observation. Si l'on considère, disent-ils, les symptômes qui ont ordinairement lieu dans les différentes périodes de la fiévre, on se convaincra que l'effet de cette espèce de matière vénéneuse ou méphitique, qui, étant introduite dans le corps, y devient la cause matérielle des fiévres graves, est d'affoiblir les forces nerveuses et le ton naturel du cerveau, ainsi que le prouve l'affoiblissement dans l'action du cœur et des grosses artères, qui se fait remarquer dans ces circonstances (*a*). Or, il résulte de cette foiblesse, que le sang n'étant plus poussé avec la même force dans les

(*a*) Cette théorie confirme en particulier le sentiment de M. *Lieutaud.* « On ne sauroit douter, » dit-il, que la fiévre maligne, souvent épidémique » et meurtrière, n'ait son principal siége dans les » nerfs et le cerveau ». Ce que ce sage Praticien ajoute sur les vraies causes de cette maladie, semble donner la plus grande force à cette opinion.

petits vaisseaux de l'habitude du corps, ces derniers tombent dans un état de contraction spasmodique, auquel concourt spécialement le sentiment de froid que le corps éprouve à sa surface, soit d'après la concentration des mouvemens, de la chaleur et des humeurs, soit encore en partie d'après l'affoiblissement dans le ton du systême nerveux. Ainsi donc, la pâleur, la lassitude, le resserrement spasmodique de l'habitude du corps, et la constriction notable qui a lieu au commencement du froid de l'accès, doivent être regardés comme un effet du spasme, auquel l'affoiblissement du systême nerveux proprement dit donne lieu, et de l'action diminuée du cœur et des artères. Pour éclaircir convenablement cette question, on peut partir de ce principe connu et avoué du moindre physicien, savoir, que les solides dans l'animal sont élastiques, que les vaisseaux sanguins, entr'autres, persistent naturellement dans un état de distension, au moyen du sang

qui est poussé incessamment dans leurs cavités, et que cet état se propage, par la même cause, jusqu'aux extrêmités capillaires. Cela posé, il est évident que le sang refluant, par une espèce de mouvement rétrograde, vers le cœur durant le froid de l'accès, la distension de ces extrêmités vasculaires doit être diminuée en vertu de leur simple élasticité ; mais en même tems, comme ces petits vaisseaux se trouvent encore doués d'une contractilité musculaire, ils doivent en conséquence participer non-seulement à la constriction spasmodique générale qui arrive dans le froid de l'accès, mais encore persévérer plus long-tems dans cet état de constriction spasmodique ; ce qui n'auroit certainement pas lieu, s'ils étoient simplement élastiques. En effet, quoique durant le paroxisme fébrile, il y ait un tems où la chaleur se trouve bien décidée, et l'action du cœur et des grosses artères rétablie ; néanmoins la constriction, dans les extrêmités vas-

culaires, semble persister encore pendant un tems plus ou moins considérable ; comme il paroît par la sécheresse de la langue et de la peau, la paucité des urines, l'aridité des plaies ou des ulcères, l'affaissement des tumeurs, et autres signes qui tous indiquent, que la constriction spasmodique de l'habitude du corps n'a pas encore cessé.

Il paroît donc que l'affoiblissement dans le ton du systême nerveux proprement dit, et dans l'action du cœur et des grosses artères, détermine d'abord dans la fiévre, une constriction spasmodique de la surface et des extrêmités vasculaires, d'où dépendent plusieurs symptômes notamment le tremblement, l'horripillation, le ſroid, l'aversion pour le mouvement, avec un sentiment d'inquiétude ou de mal-aise qui l'accompagne. Or, que le tremblement, par exemple, ne survienne que dans un état de foiblesse, cela est prouvé par la peine que sentent les malades, lorsqu'ils veulent faire un

effort pour remuer leurs membres, ou les changer de place. C'est encore ainsi que le claquement de dents, dérive évidemment d'une alternative constante de foiblesse dans les forces musculaires, et d'efforts excités par la volonté.

Mais comme ce reflux d'humeurs, de chaleur et de forces, de la surface au centre du corps dans le froid de la fiévre, vient enfin à produire un *stimulus* sur les parties internes (si toutefois ce *stimulus* n'est pas déterminé par les lois particulières affectées à l'économie animale, qui constituent, excitent ou modèrent les *vires medicatrices naturæ*), il en résulte, après un tems plus ou moins long, une réaction du centre à la circonférence, qui remonte l'action du cœur et des grosses artères, augmente celle du systême nerveux, et fait enfin cesser le spasme des extrêmités vasculaires; d'où la chaleur devient de plus en plus générale et extérieure, et bientôt la sueur se répand à la surface, ce qui termine l'accès.

Il résulte de ce tableau en raccourci, des phénomènes qui s'observent plus ou moins évidemment dans un paroxisme fébrile, qu'il y a essentiellement dans la fiévre, foiblesse, spasme et augmentation d'action dans les solides, laquelle augmentation est déterminée par les deux accidens précédens; de manière que la foiblesse et le spasme constituent la cause prochaine de la fiévre; comme l'augment d'action et la sueur qui lui succède, constituent la cure naturelle. (Voyez *Physical and literary Essays*, vol. 2, art 7, of. D. *Cullen*, à qui cette doctrine appartient presque en entier; et *Franklin*, *letters and papers on philosophical subjects*, pag. 366).

Mais, comme après un paroxisme fébrile, le corps se trouve avoir moins de force qu'il n'en avoit auparavant, les effets renouvelés de cette foiblesse doivent en général concourir nécessairement, soit par l'impression de l'habitude

sur les forces nerveuses (a), soit par quelqu'autre circonstance, à produire une chaîne de paroxismes, si on ne parvient à fortifier la machine, par des remèdes capables de détruire ces causes essentielles de la fiévre.

En suivant maintenant ce raisonnement, on trouvera qu'en général dans la fiévre les deux principales indications curatives les plus conformes aux efforts naturels de la machine, sont, en premier lieu, d'éloigner le spasme par des remèdes qui peuvent relâcher les extrêmités vasculaires, favoriser, par ce moyen, une distribution libre et égale des mouvemens et des humeurs vers la surface du corps, et produire en conséquence

(a) Il est sans doute inutile d'observer ici, que sous le mot collectif de *forces nerveuses*, sont nécessairement comprises les forces *sensitives* et les forces *motrices* ; car le sentiment *ex se* et le mouvement *ex se* sont les attributs essentiels des nerfs. (Voyez là-dessus notre Dissertation *de fibræ naturâ viribus et morb. in corpore viventi*, 1759, et l'article *sensibilité* du Dictionnaire Encyclopédique.

une sueur ou transpiration qui, pour l'ordinaire, ne tarde pas à être suivie d'une intermission ou rémission de la fiévre; deuxièmement enfin, de fortifier.

Or, la première indication ne sauroit jamais être bien remplie que par l'émétique, d'autant mieux qu'outre l'évacuation des matières nuisibles des premières voies, il se fait, au moyen de la secousse des nausées et du vomissement que procure ce remède, comme une espèce de détente qui porte les mouvemens du dedans au dehors; en même tems, la chaleur se répand à la surface, les extrêmités vasculaires se relâchent, le spasme se dissipe, et la peau s'humecte de la matière de la sueur ou de celle de la transpiration, de la même manière que nous avons vu que cela arrivoit, dans la terminaison des accès de fiévre, par les seuls efforts de la nature; en sorte que l'émétique peut être regardé, dans le traitement des fiévres, comme évacuant et anti-spasmodique tout ensemble. Il

suit en même tems de ces principes, que l'émétique est plus convenablement placé (lors toutefois qu'il n'y a point de symptômes qui le contr'indiquent) au commencement ou aux approches du froid de l'accès, comme le pratique M. *Lind*; quoiqu'il pût l'être également à la fin de ce froid, comme le veulent quelques-uns, entr'autres M. *Thompson*, (Voyez *Mémoires d'Edimbourg*, vol. 4) fondés sur ce que la nature excite souvent pour lors des nausées ou le vomissement, et que ce dernier, en quelque tems de l'accès qu'on le procure, fait cesser le froid et abrége la durée de l'accès, en déterminant plutôt la chaleur et la sueur qui l'accompagne. C'est encore sur ces effets de l'émétique, et sur la supposition que quand un accès doit être mortel, il l'est ordinairement dans le froid, que s'appuient d'autres praticiens pour faire vomir, le plutôt possible, dans les maladies fiévreuses, dans la vue de prévenir ce froid qu'ils rédoutent. Enfin, il est

encore des Praticiens qui s'autorisent des vertus que nous avons vu qu'on attribuoit à l'émétique, pour donner ce remède dans tous les tems du paroxisme fébrile; car, disent ces Médecins, le spasme qui est l'accident auquel on peut rapporter la continuation de la fièvre, existant en un degré plus ou moins considérable, pendant la durée entière de l'accès, l'émétique peut être administré indifféremment, dans tous les tems du paroxisme. En effet, si on le donne dans le chaud de l'accès, il produira plus immédiatement ou plus prochainement la sueur; et si c'est dans le tems même de cette dernière, elle en sera et plus abondante et plus libre. En un mot, au moyen de l'émétique donné dans l'une ou l'autre des circonstances mentionnées, la fiévre est quelquefois dissipée, ou du moins il en résulte le plus souvent une rémission qui donne jour à l'administration du quinquina, laquelle est, dans la plupart de ces maladies graves, de la plus grande importance,

et satisfait à la seconde indication principale qu'on a à remplir dans le traitement des fiévres, qui est de fortifier.

Tels sont les raisonnemens qu'on apporte, pour donner l'émétique dans le chaud ou dans le froid de l'accès indifféremment; et cette pratique, ainsi que nous l'avons remarqué au commencement, et que le prouve l'exemple de M. *Lind*, est celle de quelques médecins anglois très-habiles. Cependant, il s'en faut beaucoup que ce soit là une pratique générale parmi les médecins de l'Europe; le plus grand nombre au contraire pense très-sagement, qu'on doit attendre, autant qu'il est possible, l'état d'intermission ou de rémission dans les fiévres, ou du moins le déclin du paroxisme, pour donner l'émétique ou un purgatif quelconque; ils croient même devoir observer cette loi sur le choix du tems de la rémission, jusques dans l'administration des lavemens. Ces médecins remarquent en général, que l'agitation que cause l'accès,

est quelquefois augmentée considérablement par l'action du plus léger émétique ou du moindre purgatif ; que la durée de cet accès en est le plus ordinairement prolongée ; que souvent même l'action de l'émétique entraîne des angoisses précordiales, augmente les spasmes, et produit encore quelquefois des mouvemens convulsifs, etc. ; raisons qui toutes dissuadent et font redouter l'administration de l'émétique dans le tems du paroxisme, et sont puisées dans l'observation la plus constante et la plus générale. C'est de cette même source qu'étoit déjà émanée la sentence de *Cos*, qui défend l'emploi des purgatifs avant la rémission de la fiévre, *qui validis febribus decumbunt, his non ante febris remissionem, pharmaca dare oportet.* (*De purgant.* §. 20). Faut-il maintenant condamner comme téméraires, ceux qui donnent l'émétique au commencement ou pendant la durée des paroxismes, et rejeter absolument une pratique qui a également pour elle l'expérience heureuse

de

de plusieurs médecins très-éclairés ? Non sans-doute ; et en louant la sage circonspection des uns, il sera aisé de justifier la précipitation apparente des autres, si l'on considère que tout ce que nous avons exposé plus haut, concernant l'administration de l'émétique au commencement du froid de l'accès, ou pendant la durée de ce dernier, doit être rapporté entièrement au traitement des maladies contagieuses, où il y a le plus souvent *periculum in morâ*, où il ne faut pas perdre un instant pour arrêter les progrès du venin, et amener promptement une rémission dans la fiévre, et où, pour cet effet, on ne peut rien faire de mieux que de donner sans délai l'émétique. C'est ainsi que tous les praticiens instruits s'accordent, lorsqu'il se présente dans les fiévres des symptômes urgens de foiblesse et de grande putridité, à donner incessamment le quinquina, même dans le paroxisme fébrile, comme l'a fait avec succès le Docteur *Sandifort*, dans une

fiévre qu'il a eu à traiter aux *Barbades*; et que *M. Cléghorn* l'avoit pratiqué avant lui à *Minorque*. Que si l'on craignoit quelque mouvement spasmodique, ou quelqu'autre accident de l'action de l'émétique, on pourroit, à l'imitation de quelques praticiens, le combiner avec l'opium qui d'ailleurs est capable par lui-même, d'accélérer la sueur ou la transpiration qu'il est si nécessaire d'exciter dans les maladies de ce genre; comme on le voit par tout ce que nous avons dit du spasme fébrile, et ce que *Chenot*, l'un des modernes qui a le mieux écrit sur la peste, rapporte des avantages d'une sueur modérée dans le traitement de cette cruelle maladie. On trouve un exemple de cette combinaison, dans la poudre de *Dower*. Au surplus, lorsqu'on donne l'opium et l'émétique combinés ensemble, on doit avoir soin d'augmenter ou de diminuer les doses respectives de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes, selon qu'on veut faire vomir pleinement

ou exciter de simples nausées. Voilà comment se concilient d'elles-mêmes les deux méthodes que nous venons de parcourir ; et il reste comme un principe démontré, dont il n'est permis à aucun médecin raisonnable de s'écarter, qu'en s'en tenant, dans les cas ordinaires, à la méthode générale, l'on doit imiter celle de M. *Lind*, dans le traitement des maladies du genre de celles dont il nous trace ici le diagnostic et le pronostic, avec autant de sagacité que d'exactitude.

Page 116.

(12) Le Docteur *Vairo* a, au contraire, observé dans l'épidémie de *Naples*, que quelques jours seulement après la mort ou la terminaison de la maladie des infectés, on faisoit impunément usage des meubles ou ustensiles et autres effets qui leur avoient servi, et qui n'avoient pas été autrement purifiés ; tant le venin contagieux présente, suivant les circonstances, de variétés dont on ne peut

rendre raison en aucune manière ! C'est encore ainsi que dans la même épidémie, des femmes du peuple continuellement exposées aux influences malignes de l'atmosphère la plus contagieuse, au milieu des horreurs de la misère, et des accidens les plus graves de la maladie épidémique dont elles étoient quelquefois atteintes elles-mêmes, n'ont pas cessé, pendant tout ce tems, de donner leur sein à leurs jeunes nourrissons, sans que ces derniers en aient éprouvé la moindre incommodité. (*Voy. histor. Ragion*, *etc.*

Page 118.

(13) L'Auteur confirme ailleurs cette vérité sur le danger de la saignée dans les fiévres dont il est ici question. Il dit que dans les maladies les plus funestes de la *Guinée* (qui sont ordinairement des fiévres rémittentes putrides de la plus mauvaise espèce), la saignée n'a jamais lieu. Les meilleurs remèdes sont les vomitifs et les vésicatoires appliqués de

bonne heure, l'usage du tartre émétique à petites doses dans le tems même de la fiévre, et le quinquina dès la première rémission. Dans des cas plus dangereux, on doit donner le quinquina dans du vin, et à la dose d'une once et demie pour les dix ou douze premières heures qui suivent. La pratique de *Sydenham* étoit locale, et non-seulement bornée à l'Angleterre, mais encore à la partie de ce Royaume la plus salubre : il est probable que si cet habile homme eût exercé la médecine dans les pays dont le terrain est bas et humide, comme aux environs de *Scheerness*, il n'auroit pas trouvé que la saignée fût aussi généralement utile dans les fiévres; et s'il avoit en même tems connu les fiévres automnales qui règnent dans plusieurs contrées de l'Europe, et la grande mortalité qu'elles causent dans les pays chauds, il n'auroit pas non plus avancé qu'une fiévre d'environ douze ou quatorze jours, étoit la fiévre la plus constante de la nature, et celle à laquelle les

préceptes des anciens devoient être principalement appliqués. Le climat de *Gambroon* en Perse, est très-mal-sain; peu d'Européens y échappent à des attaques de fiévres intermittentes putrides qui y règnent depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, et qui souvent laissent des obstructions au foie. M. *Parke* qui fait la médecine dans ce pays, n'y a perdu qu'un seul anglois dans l'espace de deux ans. Après avoir fait vomir le malade, il fait prendre, toutes les heures, un mêlange de ℥ ij de quinquina, avec douze grains de sel d'absynthe, et douze grains de racine de serpentaire de Virginie. Sept ou huit doses de ce remède préviennent, pour l'ordinaire, le retour de l'accès; et si on les réitère sept ou huit jours encore après, on est à l'abri des rechûtes. Cette pratique est, comme on voit, celle des médecins de toutes les nations et de tous les climats.

Page 127.

(14) Quelque prodigue que puisse pa-

roître notre Auteur en fait de vésicatoires, on ne sauroit méconnoître les bons effets que ces remèdes ont entre ses mains ; et quant à leur emploi dans les cours de ventre putrides, cette pratique est conforme à celle des meilleurs praticiens, tant anciens que modernes. *Galien*, partant de cette observation assez connue et déjà faite par *Hippocrate*, que des cours de ventre sont quelquefois guéris par des éruptions cutanées, avoit déjà conseillé contre la dysenterie tout ce qui peut attirer à la peau ; et il y a près d'un siècle que *Restaurand*, Docteur de la Faculté de *Montpellier*, et médecin au *Saint-Esprit*, prouva, par des observations, l'utilité des vésicatoires dans les dysenteries et les cours de ventre opiniâtres. M. *Zimmermann*, qui rappelle ces faits avec avantage dans son excellent Traité sur la dysenterie, y en ajoute plusieurs autres qui lui appartiennent ou à des médecins de ses amis, et qui tous déposent en faveur de cette méthode.

» Les vésicatoires, dit-il, sont, non-
» seulement un moyen adoucissant, mais
» même curatif dans la dysenterie, aussi
» bien que dans les éruptions extraor-
» dinaires des fièvres putrides; mais dans
» les cours de ventre opiniâtres sur-tout,
» ils rendent de grands services ». Il ajoute que dans l'épidémie de 1766, il a employé avec un égal succès les vésicatoires, même sur les enfans, encouragé par l'exemple de M. *Tissot*. Enfin, M. *Lind* observe, en traitant des maladies des pays chauds, que dans des cas graves de dysenterie, il a été obligé de faire appliquer les vésicatoires aux jambes etc. lorsque les autres remèdes n'avoient pas réussi.

Les vésicatoires, non - seulement évacuent une grande quantité de la matière putride, mais ils semblent encore la détourner vers la peau où ils lui fournissent une issue pour s'échapper. C'est en causant une espèce d'inversion des mouvemens trop concentrés vers les entrailles,

c'est-à-dire, en déplaçant le spasme, en le généralisant en quelque sorte, que les vésicatoires semblent produire de si bons effets dans le cours de ventre et contre beaucoup d'autres accidens qui surviennent dans les maladies putrides; (*voyez* ce que nous en disons dans le Dictionnaire encyclopédique, article *vésicatoires*). D'où il résulte que les vésicatoires peuvent être regardés en général comme révulsifs, évacuans et anti-spasmodiques; ce qui justifie ce que M. *Lind* observe dans la page 119 de cet ouvrage, savoir, *que les malades éprouvent en général, de l'opération de ces remèdes, une espèce de rafraîchissement*, et s'accorde avec le sentiment de quelques médecins français sur l'effet des vésicatoires. (Voyez la dissertation de M. *Raymond* de Marseille, sur les *vésicatoires*). Au surplus, la nature des maladies contagieuses indique suffisamment la nécessité d'en venir promptement aux vésicatoires, lorsque les mauvais symptômes persistent après les évacuations par

l'émétique ; mais ce qu'on ne doit jamais perdre de vue dans l'application prématurée de ces topiques, c'est qu'il n'y ait point de signes de véritable inflammation dans la maladie ; ce qui étoit précisément le cas des fièvres contagieuses dont parle M. *Lind*, dans lesquelles, dit cet illustre praticien, *il étoit rare de rencontrer un pouls qui contr'indiquât l'application des vésicatoires.* (Voyez à la page 118 de ces *Mémoires*). Mais il peut encore se rencontrer dans les maladies, des circonstances relatives à leur période, à leur génie particulier, etc. qui se refusent quelquefois aux lois les plus constantes et aux préceptes les mieux établis à cet égard. Dans une lettre de M. le Docteur *Gio Vivenzio* au Baron de *Swieten*, sur la dernière épidémie de *Naples*, il est dit qu'il y eut un tems où les vésicatoires augmentoient les convulsions, produisoient l'apparition des exanthèmes ou taches noires, et déterminoient une gangrène rebelle sur les

parties où on les appliquoit. (Voyez encore la note dernière).

Page 128.

(15) On peut compter deux ou trois espèces, de miasmes ; les premiers émanent du corps des hommes ou des animaux (principalement lorsqu'ils sont attaqués de maladies fiévreuses), ou de leurs cadavres (*a*). Ces miasmes sont

(*a*) Le desir si naturel et peut-être bien pardonnable à l'homme, de deviner le secret de la nature dans la production des causes premières des maladies, a déterminé des recherches jusques sur l'origine primitive de ces miasmes : mais de toutes les hypothèses que l'esprit humain a pu enfanter sur cet objet, celle que M. le Docteur *Martini* a consignée dans une thèse qu'il a soutenue à *Gottingue* en 1776, est peut-être une des plus raisonnables. Cet Auteur observe, 1.° que l'innocence des mœurs et la frugalité, ont été les deux grandes sources de la constitution forte et vigoureuse de nos pères ; que cette seule considération, rend compte de la longueur de la vie des premiers Patriarches, sans qu'il faille avoir recours, ni à la plus grande activité du feu central conservé dans le noyau de la comète de *Wiston*, ni à la couche d'huile et de graisse que

éminemment contagieux, soit par leur nature extrêmement subtile, soit par la disposition qu'ils acquièrent dans le corps de l'animal; ils ont la faculté de s'attacher à tout ce qui est à leur portée, comme linge, habits, étoffes de toute espèce, ustensiles, bois et autres substances qu'ils pénètrent et auxquelles ils adhèrent fortement, semblables aux corpuscules odorans qui imprègnent tout ce qui les touche ou les approche. Ces miasmes contagieux, dont il est principalement question dans ces *Mémoires*, ont encore cela de particulier, qu'ils ne peuvent être parfaitement détruits que par les feux et la fumée. Heureusement pour l'espèce humaine, la sphère de leur activité n'est pas d'une étendue considérable; quoique

---

Burnet a supposé enduire la surface extérieure du globe, dans le premier âge du Monde, ni à la conjonction de l'écliptique avec l'équateur, imaginée par M. *Pluche*, etc. 2.° Que l'usage de la chair ou des viandes cuites, est la véritable source des miasmes morbifiques, et a fourni le levain funeste qui a corrompu tous les élémens de la vie, etc.

pourtant ils ne soient pas tellement *fixes*, qu'ils ne s'élèvent quelquefois dans l'air, et ne s'y répandent au point d'infecter toute l'atmosphère d'une ville. On en trouve plusieurs exemples dans ces *Mémoires* (*a*).

(*a*) *Kœmpher* (*amenit. Exot.*) en parlant du poison terrible des flêches de *Macaçar*, dit, qu'il n'y a que la fumée qui ait la force et la vertu de détacher de ces flêches cette impression du poison ; circonstance qui feroit déjà soupçonner que les poisons animaux fournissent à ces compositions vénéneuses, si on n'en ètoit aujourd'hui comme assuré. (Voyez *Recherc. philos. sur les Amer.*) « Ne » pourroit-on pas, remarque à ce sujet l'Auteur » de la *Médecine expérimentale*, étendre cette ob- » servation et se servir de cette précaution dans » les tems de contagion, pour faire passer hommes » et meubles par la fumée la plus épaisse, qui tien- » droit lieu ou rempliroit peut-être mieux le but » qu'on se propose de détruire ce levain, que tant » de parfums et de drogues aromatiques brûlées dans » les lazarets ? L'analogie qui semble être à certains » égards entre le poison de *Macaçar* et le levain de » la peste, rend cette proposition assez vraisem- » blable. » On voit dans ces *Mémoires*, combien cet apperçu du médecin français est juste ; on pourroit même croire, sans enthousiasme national,

Les miasmes de la seconde espèce, sont ceux que la chaleur du soleil, dans les climats chauds, élève en certaines saisons, des lacs ou étangs, des marais ou terrains marécageux et autres dont la surface est comme dissoute et pêtrie par des pluies ou des inondations. On peut ranger encore dans cette classe, quelques exhalaisons nuisibles de la terre. Ces miasmes, qu'on pourroit appeller *marécageux ou méphitiques*, semblent être en quelque sorte plus volatils, plus légers ou plus *aériens*, que ceux de la première espèce. Ils s'étendent avec la plus grande facilité dans l'air; ils le saturent en quel-

---

qne ce dernier mérite quelque part aux éloges et à la reconnoissance qu'on doit à M. *Lind*, d'avoir étendu et perfectionné la méthode déjà très-connue des fumigations. Dans le discours de M. *Pringle*, sur la conservation des gens de mer, dont on trouve la traduction à la fin du troisième volume des Voyages de M. le Capitaine *Cook*, on lit plusieurs faits qui confirment tout ce que M. *Lind* a avancé daas ses *Mémoires*, sur les bons effets des feux et de la fumée contre la contagion des fiévres.

que sorte, ou se combinent avec lui d'une manière particulière, comme on l'observe du produit de certaines effervescences, ou de celui des corps végétaux et animaux fermentans. Ces miasmes sont encore facilement transportés par les vents, d'une région dans une autre où ils causent des maladies épidémiques. (Voyez l'extrait de notre Mémoire sur le climat de *Montpellier*.) Mais ils n'adhèrent jamais aussi fortement que ceux de la première espèce, aux substances qui les environnent, à moins d'une disposition acquise en passant dans le corps d'un animal, qui les rapproche davantage des miasmes contagieux proprement dits. Cependant ils se dissipent et se détruisent souvent, quelquefois même assez promptement, ou d'eux-mêmes ou par l'action du froid; on parvient également à s'en garantir jusqu'à un certain point, par les mêmes moyens qu'on emploie contre les vents ou les intempéries de l'air, c'est-à-dire, en interposant un corps impénétrable

ou inaccessible à ces vapeurs. L'histoire ancienne et moderne des épidémies, présente trop de preuves en faveur de ce moyen, pour qu'on en puisse révoquer en doute l'utilité. L'Auteur anglais des *Réflexions sur le traitement général des fiévres, etc.* observe comme un fait dont il a été lui-même témoin plusieurs fois dans les *Indes occidentales*, que les personnes qui habitent les magasins et les arsenaux où sont déposées les marchandises, les agrès des navires, etc. jouissent de la meilleure santé pendant tout le tems que subsiste ce dépôt, sur lequel elles sont comme établies; mais qu'aussitôt que ces arsenaux ou ces magasins ont été vuidés, ces mêmes personnes se trouvent attaquées de fiévres intermittentes, qui leur sont occasionnées par les exhalaisons du terrain, contre lesquelles elles ne sont plus défendues par les marchandises ou les effets enlevés.

Mais il n'est point d'agent physique qu'on puisse assigner pour cause des maladies, qui,

qui, dans ses effets, ne présente des exceptions. Les pays de la *Guinée* où il y a des bois et des marais, sont assez sains, si on en excepte *Calebary* et *Benin*, et quelques autres endroits. Il est même, dans d'autres contrées éloignées, quelques Villes entourées de marais et dont l'air est par conséquent marécageux, et où cependant les habitans ne souffrent aucune incommodité de cette situation, même pendant la saison des pluies. Telle est, par exemple, la *Nouvelle Orléans* dans la *Louisiane*. *Catcheou* est encore située dans un pays inculte, dont le sol est couvert d'eaux stagnantes ou de boue, et offre par-tout des bois épais et impénétrables. L'air, dit M. *Lind*, y étoit extrêmement épais et fétide ; les lumières n'y rendoient qu'une clarté foible et pâle, et paroissoient à chaque instant prêtes à s'éteindre ; la voix humaine même n'y avoit plus le son qui lui est naturel. Cependant les blancs y vivent, et s'y rétablissent assez bien de leurs maladies *(a)*.

(a) On peut encore remarquer à ce sujet,

Les miasmes de la première espèce, engendrent pour l'ordinaire des fiévres putrides malignes, qui participent plus ou moins de la *nerveuse*, ou qui se convertissent facilement en cette dernière; ceux de la seconde espèce, produits ordinaires de la chaleur et de l'humidité, causent les fiévres intermittentes et les rémittentes. Toutes ces fiévres sont les mêmes dans tous les pays de la terre, et le même traitement paroît convenir pour le fond aux unes et aux autres, ainsi que le présume M. *Lind*, avec cette différence pourtant, que dans les fiévres contagieuses, ou celles qui dépendent des miasmes de la première espèce, on retire les plus grands avantages des vésicatoires appliqués après l'émétique, tandis que dans les fiévres intermittentes et rémittentes, qui proviennent des miasmes marécageux, le quinquina donné inces-

---

qu'*Alexandrette* en *Egypte*, semble défendue contre la peste qui ravage tous les environs, par les marais dont elle est entourée.

tamment et à une dose convenable, le plutôt possible après l'émétique, en est le principal remède. Notre Auteur paroît être là-dessus du même avis. Une espèce de fiévre maligne rémittente ou intermittente, le plus souvent une double tierce, est, dit-il, le produit naturel de la chaleur et de l'humidité. C'est aussi la fiévre automnale de tous les pays chauds, et elle est épidémique entre les *tropiques*. C'est encore la maladie la plus funeste aux Européens, dans tous les climats chauds et mal-sains. (Il faut remarquer qu'on entend ici, avec M. *Lind*, par fiévres malignes, celles qui débutent avec des symptômes extraordinaires et dangereux, ou des symptômes mortels.) Les anglais perdirent beaucoup de monde à *Batavia*, dans la dernière guerre, et on remarqua que les maladies y furent beaucoup plus meurtrières lorsque les pluies eurent cessé, et que les ardeurs du soleil eurent fait évaporer l'eau des fossés, au point que la boue commençoit à paroître à la surface. La fétidité qu'ex-

haloient ces espèces de bourbiers, étoit insoutenable, et la fiévre régnante étoit de l'espèce des rémittentes. Quelques personnes se trouvoient saisies subitement du délire, et mouroient dans le premier accès; mais aucun malade n'a survécu au troisième. Un des Chirurgiens des vaisseaux qui eut le bonheur d'en réchapper, attribue sa guérison au quinquina qu'il prenoit dans du vin à chaque heure, et à une dose aussi forte que son estomac pouvoit la supporter. (*Voyez* encore la note 13). Dans cette épidémie, la plus petite blessure ou la plus simple égratignure dégénéroit brusquement en un ulcère putride et d'une étendue considérable, qui consumoit toutes les chairs jusqu'à l'os dans l'espace de vingt-quatre heures. (Voyez *an Essai on Diseases.*)

Il a été également observé dans l'Hôpital de la *Jamaïque*, situé au voisinage d'un marais, qu'une maladie qui, au moment de l'entrée du malade, ne présentoit que les phénomènes d'une fiévre intermittente, y prenoit tout à coup un caractère de mali-

gnité; que la *fiévre jaune* qui y paroissoit fréquemment, étoit accompagnée d'une si grande dissolution dans le sang, que cette liqueur se faisoit jour par tous les émonctoires du corps; enfin, que chez ceux qui étoient en convalescence de la dysenterie, il suffisoit de la plus petite quantité de viande, du bouillon gras le plus léger pour déterminer une rechûte. En parlant des divers remèdes préservatifs de ces exhalaisons malfaisantes, le Docteur *Lind* observe que la coutume de porter au col un petit morceau de camphre, n'est pas à négliger, les émanations du camphre élevées par la chaleur du corps, étant très-propres à s'opposer efficacement à l'effet de ces vapeurs putrides ou à les écarter. Nous ne pouvons mieux terminer cet article des miasmes contagieux, qu'en faisant connoître les sentimens de M. *Maclurg*, sur la nature de ces corpuscules nuisibles. Suivant cet anglais, les miasmes qui produisent les fiévres, semblent tous résulter des progrès de la putridité, et avoir plus

ou moins de tendance à l'accélérer dans l'économie animale. Nous connoissons, dit-il, deux sortes de *gas* ou vapeurs qui s'exhalent des corps actuellement pourrissans, et qui diffèrent les unes des autres par leurs qualités distinctes et opposées entr'elles. Les vapeurs de la première espèce éteignent la flamme, tandis au contraire que celles de la seconde sont inflammables; et de même que les premières s'opposent fortement aux mouvemens de la putréfaction, de même aussi les secondes tendent, à ce qu'il pense, à en hâter les progrès. Cet air inflammable (*a*) est le produit de la putréfaction avancée, tandis que l'autre vapeur qu'on a appelée *méphitique*, est

---

(*a*) M. *Alex. Volta*, professeur de physique expérimentale à *Florence*, a démontré l'air inflammable des marais. Il y a neuf ou dix ans que faisant des expériences sur la vase de nos marais, nous apperçumes quelques traces d'une vapeur d'acide sulphureux volatil, que la fermentation putride faisoit élever de cette vase. (Voyez notre *Mémoire sur la situation et le climat de Montpellier*.

fournie en plus grande quantité dans les premiers momens de la fermentation putride. Le miasme qui produit la fiévre, semble par son origine et ses effets avoir une plus grande analogie avec les vapeurs de la première espèce, qu'avec celles de la seconde. Ce miasme, de même que les autres analogues, tel par exemple que celui de la gangrène, qui se montre le plus actif de tous les miasmes, opère sur le systême nerveux comme un calmant, et tend à détruire les forces vitales concentrées dans les premières voies; il produit immédiatement le vomissement et une excessive prostration des forces. L'Auteur suppose d'ailleurs qu'en conséquence de cette action sur le systême nerveux, ce miasme détermine la fiévre, en tant que la fiévre est l'effet d'une réaction des forces vitales. (*Reflex. on secret. of the bile.*)

Page 129.

(16) Toute personne qui se trouve nouvellement transportée dans un climat

éloigné, peut être considérée comme affectée en quelque sorte, de la même manière que l'est une plante transplantée dans un sol étranger. Il faut beaucoup d'attentions et de soins, pour que l'une et l'autre s'accoutument à leur nouvelle situation. Sur vingt Européens qui ont été victimes de l'intempérie des climats étrangers, il en est mort dix-neuf des fiévres et de la dysenterie, etc. Les exercices immodérés, l'abus des liqueurs spiritueuses et autres excès quelconques, disposent les tempéramens, spécialement dans les climats chauds, aux maladies épidémiques du pays; mais la cause prochaine de ces maladies, varie selon la diversité des climats. (Voyez les notes ci-dessus.)

Les personnes qui sont restées long-tems dans les pays chauds, reviennent quelquefois en Angleterre, avec des duretés ou obstructions au bas ventre, une diarrhée bilieuse, et une fiévre hectique. M. le Docteur *Eliot* a rapporté à M. *Lind*, qu'il avoit souvent réussi à rétablir ces malades, en les soumet-

tant à la diète lactée, à l'usage des fruits, et en leur donnant en même - tems le sel polychreste à titre d'altérant; il exclut de ce traitement les opiatiques, les astringens et toute la classe des remèdes qu'on appelle fortifians. A l'égard des duretés au bas ventre, il les combattoit par des embrocations avec une forte décoction de ciguë dans l'huile, réitérées matin et soir. Le même M. *Eliot* a observé, que dans le cas de consomption accompagnée d'une fiévre considérable, l'équitation et les autres exercices, augmentoient la violence des symptômes et accéléroient la mort des malades. Il dit encore qu'il a quelquefois donné dans ces maladies, le quinquina aux personnes qui avoient des symptômes écrouelleux, mais qu'il n'en a jamais vu de bons effets lorsqu'il y avoit des signes d'inflammation; qu'au contraire ce remède produisoit ordinairement une phthisie confirmée, en augmentant la fiévre et faisant suppurer les tubercules; observation déjà faite par d'autres bons Médecins. (Voyez *an Essay on Diseases, etc.*)

Page 130.

(17) Ces fomentations sont utiles non-seulement par la révulsion qu'elles semblent produire, mais encore par la sueur ou plutôt l'augmentation de transpiration qu'elles excitent assez ordinairement, en faisant cesser le spasme de la surface etc.; ce qui est un objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue, dans le traitement de ces fièvres contagieuses, où il ne faut rien négliger de tout ce qui peut contribuer à une prompte rémission. On voit aussi que M. *Lind* emploie les potions diaphorétiques, en même-tems que le vomitif, le vésicatoire et les autres remèdes, capables d'arrêter les progrès du mal dès sa naissance. Les fomentations aux jambes et les pédiluves tendant au même but, on pourroit être surpris de ce que M. *Lind* a attendu le conseil de M. *Whitt* pour en faire usage, s'il n'avoit dû employer des remèdes plus efficaces et plus directs contre le miasme contagieux, et avoir toujours égard au

caractère essentiel de la maladie remarquable par un affoiblissement dans le ton du systême nerveux. C'est depuis longtems une pratique générale, de fomenter ou de faire baigner les extrêmités dans l'eau tiède, pour calmer les affections de la tête, exciter la transpiration, etc. Dans le cas où la fiévre est vive avec des signes de putridité inflammatoire, l'addition du vinaigre à l'eau du bain paroit être très-avantageuse. (Voyez ce que nous en disons dans notre *Traité sur la petite vérole.*) Cependant, lorsque l'indication principale est de relâcher les extrêmités vasculaires, pour faire cesser le spasme et procurer une transpiration salutaire, l'application locale de l'eau chaude, pure et sans mêlange est beaucoup plus relâchante, suivant les expériences très-exactes de M. le Docteur *Robinson* de *Dublin*, qui prouvent que l'addition d'une liqueur ou matière quelconque à l'eau chaude, diminue l'effet relâchant de cette dernière. On peut

encore satisfaire à cette indication, par un moyen également simple et efficace, je veux dire par l'application d'une brique ou tuile chaude aux extrêmités, suivant l'avis de M. *Chalmers*. (Voyez son *Essai sur les fiévres*). Cette méthode que j'ai vu employer à quelques-uns de nos paysans du *bas-Languedoc*, mérite d'autant plus d'être accueillie, qu'elle ne cause point de fatigue au malade, ne lui procure aucune angoisse du côté de l'estomac ou aucune défaillance, et ne l'expose point à être saisi par le froid; inconvéniens qu'on a quelquefois à reprocher à l'usage des fomentations ou des pédiluves. M. *Chalmers* se contente de briques chaudes et sèches, c'est-à-dire, sans les humecter en aucune manière; mais l'effet relâchant paroît en être plus considérable lorsqu'on les fait passer dans l'eau, après qu'elles ont été bien chauffées, selon le procédé de l'auteur des *Réflexions sur le traitement général des fiévres*. Depuis quelques années que j'ai adopté cette méthode,

je ne manque jamais de la mettre en pratique toutes les fois que le mal-aise du malade, ou quelqu'autre circonstance, rend l'usage des pédiluves ou des fomentations fatiguant ou moins commode pour ce dernier. Je fais, ainsi que le prescrit l'Auteur, plonger la brique ou la tuile bien chauffée à un feu de charbon de bois un peu vif, dans l'eau tiède ou bouillante, d'où on la retire prestement pour l'envelopper d'une flanelle, et l'appliquer tout de suite, soit à la plante des pieds, soit aux mollets des jambes, ou à ces deux endroits à la fois. On peut renouveler en tout tems ces applications sans fatiguer le malade ; et outre que la brique conserve long-tems sa chaleur, elle exhale continuellement (au moyen de cette immersion préalable dans l'eau) une chaleur humide qui, sous cette forme de vapeurs, est beaucoup plus relâchante et plus émolliente que la chaleur de l'eau dans l'état le plus concentré, comme l'observe très-bien l'Auteur déjà cité des

Réflexions. L'efficacité d'une application convenable de l'eau chaude pour dissiper le spasme et les miasmes, en déterminant la sueur ou la transpiration dans les fiévres de mauvais caractère, est tous les jours confirmée par les observations les mieux établies. On peut mettre de ce nombre la suivante, qui m'a été communiquée par M. *Broussonet*, professeur en médecine de cette Faculté. Un particulier âgé d'environ trente ans, détenu dans les prisons de cette ville, y tomba malade d'une fiévre épidémique de mauvais caractère qui régnoit pour lors dans ces prisons. La fiévre, la douleur de tête et une lassitude générale, étoient les principaux symptômes qui affligeoient ce malade : il avoit été saigné et purgé lorsque M. *Broussonet* le vit pour la première fois, et c'étoit le cinquième jour de la maladie. Le malade ayant été transféré ce jour là dans une maison bourgeoise, l'on ne fut pas peu surpris, lorqu'on voulut le retirer de la chaise à

porteur dont on s'étoit servi pour ce transport, de lui trouver les membres roides, les yeux ouverts et immobiles. Il avoit en outre perdu la parole, et étoit même hors d'état de faire aucun mouvement des lèvres.

Dans ces circonstances, M *Broussonet* ordonna qu'on exposât la plante des pieds du malade, à la vapeur de l'eau chaude, et que si ce bain de vapeur produisoit de l'amandement, on lui fit prendre un demi-bain dans l'eau chaude; ce qui fut exécuté.

Le bain de vapeur ayant diminué le spasme général, on profita de ce mieux pour faire prendre au malade le demi-bain, dans lequel tous les symptômes disparurent; et le malade ayant été remis dans son lit, il survint une sueur générale qui dura plusieurs heures. Il raconta qu'avant qu'on lui eût exposé les pieds à la vapeur de l'eau chaude, il se sentoit une roideur dans toutes les parties du corps, qu'il ne pouvoit remuer les yeux, quoiqu'il vît tous les objets,

et que ce ne fut que quelques minutes après ce bain de vapeur, qu'il sentit renaître en lui la faculté de se mouvoir.

Ce mieux persévéroit ; le malade n'avoit d'autre symptôme que la fiévre et la langue sale, lorsque le quatrième jour, c'est-à-dire, le neuvième de la maladie, l'affection spasmodique reparut comme la première fois ; ce fut à la suite d'une médecine composée de trois onces de manne, et de deux gros de follicules de séné dans une décoction de tamarins. Le demi-bain dissipa cet orage, la sueur survint, et le malade fut dans un meilleur état qu'avant l'accident.

Trois jours après cette époque, quoique les bains eussent été pris matin et soir, le même orage reparut, et fut dissipé par les mêmes secours employés précédemment ; il parut avoir été occasionné par deux verres de *dilutum* de casse dans le petit lait.

Après ce tems, le malade continua matin et soir de prendre le bain, et il ne tarda pas de se trouver dans un état de pleine convalescence. Cette

Cette maladie a paru avoir été jugée principalement par les sueurs ; et les pétéchies qui survinrent vers la fin de la maladie, dissipèrent la fiévre.

D'après cette observation, M. *Broussonet* pense que les bains, sous quelque forme qu'ils soient employés, sont d'un grand secours dans la cure des maladies où il y a spasme, de quelque nature que soient ces maladies ; que la voie d'évacuation par les sueurs ou l'insensible transpiration ne doit pas être négligée dans le traitement des fiévres des prisons. Au surplus, on sait qu'*Hippocrate* avoit observé les bons effets des bains chauds dans les convulsions ; *calidum seù therma cutim emollit, attenuat, dolores tollit, rigores, convulsiones, nervorum distensiones mitigat, capitis gravitatem solvit.* (Aph. 22, sect. 5) Voyez encore la dissertation de M. *Raymond de Marseille, sur le bain aqueux*, qui a remporté le prix à l'Académie de *Dijon*. Enfin, aucun Médecin n'ignore les bons effets des bains, dans certains cas de petite vérole.

(Voyez notre Traité sur la *petite vérole des enfans.*)

Page 131.

(18) Ce traitement de l'*hepatitis* par le mercure, est donné comme un fait avéré par l'Auteur lui-même, dans son ouvrage sur les maladies des pays chauds. Voici dans quels termes il le rapporte: « Il régnoit » à *Batavia* une maladie du foie, qui » s'annonçoit par une fiévre considérable, » une difficulté de respirer et une douleur » fixe et violente à la région de ce viscère, » sur laquelle le malade portoit souvent » la main. Au premier accès, le malade » devoit être saigné et l'hypochondre droit » couvert sans cesse de fomentations tiè- » des, relâchantes et discussives; on pou- » voit encore y appliquer un vésicatoire. » Après que la fiévre étoit un peu calmée » et qu'on avoit fait précéder un laxatif » doux ou un lavement, on avoit recours » au mercure comme au spécifique de » cette maladie. Il falloit, en outre, exciter » une salivation de quinze ou vingt jours,

» par le moyen des frictions avec l'onguent
» mercuriel sur l'endroit affecté, en même
» tems qu'on faisoit prendre les pilules
» mercurielles, ou le calomel *prò re nata*.
» Sur ceux qui sont morts de cette maladie,
» on a trouvé le foie dans un état de putri-
» dité, et tout percé de petits trous comme
» un rayon de miel. Chez trois malades à
» qui le mercure n'avoit pas été administré,
» le foie est tombé en suppuration, et un
» seul en est réchappé.

Page 135.

(19) Espèce de colique spasmodique qui se rapporte à celle des Plombiers, des Peintres, etc. On peut voir ce qu'en dit M. *Guillaume Buchan*, sous le titre de *colique nerveuse*, dans sa *Médecine domestique*; ouvrage dont M. *Duplanil* Docteur de cette Faculté, vient d'enrichir la Médecine française et la Nation, par la traduction qu'il en a publiée en dernier lieu.

Page 136.

(20) Des Médecins anglois m'ont assuré,

que cette maladie commençoit par une chaleur très-vive au bout de la langue.

Page 138.

(21) Les vues de notre Auteur sur les antimoniaux sont justes, et se trouvent d'ailleurs conformes aux principes exposés dans la note 11. Les émétiques, dit l'Auteur des *Réflexions sur le traitement des fiévres*, soit qu'on les donne pour faire vomir, soit dans la simple vue d'exciter des nausées, tendent en général à provoquer la transpiration, ou à déterminer la direction des mouvemens ou des fluides à la surface du corps, et à relâcher en même tems les extrémités capillaires ; ce qu'ils opèrent en faisant cesser le spasme ou la constriction de ces derniers, de laquelle dépend en grande partie la continuation de la fiévre. La sueur qui paroît après avoir donné un émétique, non-seulement provient de l'agitation que le corps éprouve de l'action du

vomissement, ou de la quantité de boisson qu'on fait prendre en même tems, mais encore de l'influence particulière que l'action immédiate de l'émétique sur l'estomac, a sur les extrêmités vasculaires. Ce qui le prouve, c'est qu'un émétique pris aux approches du froid de l'accès, prévient ce froid et amène la chaleur du paroxisme ainsi que la transpiration, sans produire le vomissement; que si cet accident survient dans de pareilles circonstances, il paroit que c'est pour l'ordinaire à la présence de quelque matière morbifique, qu'il doit être rapporté.

Quoique le vomissement soit très-bien indiqué, et qu'il soit même nécessaire toutes les fois qu'il s'agit de nettoyer l'estomac et d'ouvrir les vaisseaux excrétoires de la partie supérieure du canal alimentaire, néanmoins la détermination des mouvemens à la surface du corps, et le relâchement des extrêmités vasculaires, ne s'obtiennent jamais mieux

qu'en réduisant l'effet de ce remède, au point où il n'excite que des nausées, lesquelles en continuant d'agir pendant un espace de tems plus considérable sur l'estomac, rendent cette détermination de mouvemens plus constante et plus soutenue ; d'ailleurs, ces nausées peuvent être renouvelées ou répétées plusieurs fois, sans affoiblir le malade. Un autre avantage qu'on retire de ces doses simplement nauséabondes de l'émétique, c'est qu'il n'y en a jamais qu'une petite partie qui soit rejetée par le vomissement qui survient quelque tems après avoir pris le remède, tandis que l'autre partie qui est plus considérable, passe au delà de l'estomac, et agit comme un laxatif ; ce qui est sans doute le meilleur moyen pour ouvrir les vaisseaux excrétoires du canal alimentaire, et prévenir les obstructions des viscères abdominaux en général. Pour réduire plus sûrement l'action de l'émétique à l'effet nauséabonde, et exciter par là

une transpiration qui, étant modérée, est préférable, dans la plupart des maladies fiévreuses, à d'abondantes sueurs, on peut ou le faire dissoudre dans une quantité de ptisane légèrement diaphorétique, ou le pêtrir avec de l'eau et de l'amidon, pour en former des bols qu'on donne à des distances plus ou moins éloignées, ou enfin le mêler avec du syrop de diacode, comme dans la formule suivante :

℞ aqu. pur. ℥ ß

Nuc. mosch. pulver. et

syrup. de meconio.... *aa* ʒ ß vel ℈ ij.

Tartar. emetic. gr. 1/4 ad gr. j.

F. Haustus horâ. v. vel vj. vespertin. et singul. horis repetendus, donec supervenerit nausea. (Voyez *Réflexions on method. gener. of. cur. the Fevers.* Voyez encore la note 11).

Le tartre émétique, ainsi que les autres antimoniaux, donné sous l'une ou l'autre de ces formes, semble également rendre plus mobile ou plus fluxile

la partie muqueuse de nos humeurs ou le *gluten* qui, selon les observations de M. *Lind*, et de quelques autres praticiens de l'Europe, est notablement altéré, et en quelque sorte hors du mêlange avec les autres principes constituifs de nos humeurs, dans beaucoup de maladies fiévreuses. C'est dans cette vue que M. *Sarcone* a employé très-avantageusement dans l'épidémie de *Naples*, (laquelle s'annonça d'abord par une fiévre rhumatique) jusqu'à l'antimoine crud réduit en poudre, qu'il mêloit quelquefois avec les opiatiques, lorsqu'il survenoit quelque symptôme spasmodique. Cette maladie qui étoit fondée sur une espèce de disgrégation de la partie lymphatique du sang, et sur une densité ou ténacité glutineuse de cette lymphe qui recouvroit la surface de la plupart des viscères, comme d'une efflorescence mûqueuse, cette maladie, dis-je, vers le milieu de sa marche, porta notablement sur la poitrine, où elle

produisit successivement la pleurésie et la péripneumonie. Pour combattre cette *congélation glutineuse* (glutinosa congelatione) que le venin épidémique occasionnoit dans les humeurs, et qui dégénéroit, vers la fin de la maladie, en une colliquation putride funeste, M. *Sarcone* trouva que l'antimoine crud étoit le remède le plus efficace et le plus heureux. Il a également employé dans la même vue et avec le même succès, le savon, le mercure si fort recommandé dans les fiévres par M. *Lysons*, etc. Dans ces circonstances, la qualité septique des remèdes mentionnés, et l'indication à l'emploi de tous ceux qui pouvoient accélérer l'atténuation ou plutôt la coction de cette matière glutineuse, justifioient l'administration de ces derniers, et ce n'étoit que vers le déclin de la maladie, qu'on trouvoit à placer les émétiques proprement dits. (Voyez *Istor Ragion*, etc.) Dans la maladie mûqueuse de *Gottingue*, on

donnoit pareillement le tartre émétique, dans la vue d'exciter de simples nausées qui, disent MM. *Roëderer* et *Wagler*, paroissoient bien plus efficaces, que le *stimulus* qui soulève l'estomac jusqu'au vomissement, pour opérer l'atténuation et la fluxilité du *mucus* qui surabondoit dans cette épidémie, comme dans celle de *Naples*. Quant à ce qui me regarde, j'ai toujours eu à me louer jusqu'ici, dans le traitement des fluxions de poitrine et autres affections catarrheuses, de petites doses de tartre émétique jetées avec le rob de sureau dans un excipient convenable, et répétées dans la journée. (Voyez encore les *Recherches sur le tissu mûq. de Bordeu.*) J'ai également employé contre quelques gangrènes d'hôpital, l'antimoine crud en poudre dans des bols de thériaque, et il m'a paru en voir de bons effets.

Or, dans les fiévres contagieuses dont parle ici M. *Lind*, il est remarquable qu'il existoit un état de glutinosité

ou de ténacité considérable dans la partie lymphatique des humeurs, lequel s'opposoit à la combinaison de cette dernière avec les autres fluides. Cette substance mûqueuse se trouvoit souvent épanchée dans les différentes cavités, sous forme de flocons ou de concrétions membraneuses, nageant dans de la sérosité, et elle recouvroit, comme par transudation, la surface de quelques viscères; phénomènes également observés dans les épidémies de *Naples* et de *Gottingue*, (Voyez encore la note 25) et qui, en justifiant le sentiment de notre Auteur, sur la partie de nos humeurs la plus notablement affectée dans les fiévres contagieuses, autorisent de plus en plus l'emploi qu'il a fait des antimoniaux, et ses vues sur un usage plus étendu de ces remèdes dans les fiévres. (Voyez encore *Observ. on antim. By Will. Saunders*).

Page 139.

(22) « Peu de médicamens sont aussi

» souvent employés que celui-ci dans les
» fiévres *nerveuses* et celles qu'on appelle
» *putrides*. . . La dose commune de la
» *poudre composée de contrayerva*, qu'on
» a coutume de donner aux malades, se
» porte rarement au delà de trois grains
» par jour; mais je suis persuadé, pour
» en avoir pris moi-même une dose plus
» considérable, que quand même on en
» donneroit trente grains au lieu de trois,
» son effet seroit en général à peu près
» nul ou peu de chose, etc.

» Il n'est point de remède dans toute
» la matière médicale, qui nuise autant à
» la curation des fiévres que ce végétal;
» car étant journellement prescrit dans
» la vue de prévenir les symptômes les
» plus graves, il tient la place ou fait
» différer l'usage des remèdes vraiment
» efficaces. D'après la confiance aveugle
» que l'on a dans celui-ci, on néglige
» tous les autres, et le malade est livré
» entièrement aux efforts insuffisans de la
» nature. » Ainsi s'exprime sur les vertus

de la *contrayerva*, l'Auteur *des Réflexions sur le traitement des fiévres, etc.* Il remarque dans une note, qu'il est surprenant que le célèbre *Sydenham* ait compté la *contrayerva* parmi les cordiaux les plus actifs, (*cardiaca fortiora*). Ce grand homme, ajoute-t-il, y joignoit un cordial moins efficace encore, savoir, le *Bezoard*; et pour compléter les vertus de ce puissant cardiaque, il y mêloit la *poudre de Gascogne* et les feuilles d'or; composition très-vaine, avec laquelle néanmoins (ce qui mérite d'être remarqué) furent traitées les fiévres des années 1661, 1662, 1663 et 1664. (Voyez *ibidem*). M. le Docteur *Fordyce* regarde également les vertus de la *contrayerva*, comme douteuses. Cependant *Huxham* la recommande dans les fiévres putrides et les *nerveuses*, comme un bon cordial, et son suffrage joint à celui de *Sydenham*, de M. *Lind* et de quelques autres Médecins célèbres, est, il faut en convenir, un grand préjugé en faveur de ce remède.

Page 141.

(23) Tout ce que M. *Lind* observe ici de l'influence d'une *faculté* propre et inhérente aux parties, sur leurs fonctions ou actions; des habitudes auxquelles se plient en quelque sorte les organes; des surprises qu'il convient quelquefois de procurer à la constitution ou au principe de l'économie animale; et plusieurs autres manières de voir analogues qu'on trouve répandues dans ces *Mémoires*, rangent incontestablement l'Auteur parmi ceux qui, dans ces derniers tems, ont connu et enseigné la doctrine de la *sensibilité* ou du *principe vital*; circonstance qui nous a paru mériter d'être rappelée au Lecteur, en faveur de ceux qui sont partisans de cette doctrine, sur laquelle on peut voir ce que nous en avons publié dans le *Diction. Encyclop.*

Page 154.

(24) Tel, par exemple, que celui de *Bordeaux*, d'*Oporto*, etc.

Il seroit inutile d'accumuler ici des preuves en faveur de ce cordial anti-septique. Tous les Médecins, principalement ceux des hôpitaux, savent quels bons effets produit le vin dans le déclin des fiévres malignes, sur-tout quand les malades sont déjà habitués à cette boisson. Le vin chargé d'une infusion de quinquina, est encore un remède très-communément employé pour relever les forces et dissiper les restes de fiévres et de putridité, vers la fin des maladies graves. Un vin généreux joint à l'usage du musc et de quelques gouttes de teinture de myrrhe, produisoit les meilleurs effets contre l'abattement des forces dans l'épidémie de *Naples* (*a*). Personne n'ignore quel parti l'on a tiré de l'usage du vin, dans la dernière peste de *Marseille*. *Asclépiade*, si je ne me trompe, a dit peu religieusement, mais très-*médicinalement*, que le vin par ses vertus dans les maladies, égaloit le pouvoir des Dieux.

(*a*) Voyez *Sarcone*, pag. 638.

Page 169.

(25) La plupart des Observateurs s'accordent à assigner le *mucus*, ou la partie lymphatique de nos humeurs, pour être le foyer primitif de toute espèce de contagion dans l'animal, ou le sujet immédiat sur lequel s'exerce d'abord le venin contagieux en s'introduisant dans nos corps. Il est remarquable que M. *Sarcone* ait également noté des échymoses et des signes de tendance à la gangrène dans la cavité de l'estomac vers le *pylore*, comme aussi des taches, pour ainsi dire, *pétéchiales*, à la surface des intestins. (Voyez *Istor. Ragion.*) Ce médecin a encore parlé de matières épanchées dans la cavité de la poitrine, lesquelles étoient, pour la plus grande partie, lymphatiques et le produit d'une espèce de métastase sur les poumons. La matière de ces épanchemens présentoit, en outre, divers degrés d'altération relatifs au tems de la maladie, et qui sembloient les distinguer comme en autant d'espèces. Le

Le premier de ces épanchemens, consistoit en une humeur gélatineuse et visqueuse, qui recouvroit la surface antérieure et la postérieure des poumons, en si grande abondance, que ces viscères en paroissoient comme affaissés. La seconde espèce se réduisoit à une quantité de sérosité dont les poumons étoient inondés, et qui se trouvoit en partie dans un état de dissolution ou de très-grande fluidité, et en partie coagulée ou concrète, entremêlée de quelques portions d'une matière foiblement jaune, mais très-coulante. La troisième étoit une humeur purement sanguine, comme on le diroit d'un sang dissous ou corrompu, et se faisoit remarquer sur les cadavres de ceux qui, soit dans le plus haut période, soit à la fin de la maladie, avoient éprouvé des hémorragies funestes, etc. (Voyez *Istor. Ragion.*)

Page 171.

(26) Quoique ce soit un excellent

prophilactique en tems d'épidémie ou de peste, que l'ouverture d'un fonticule, il ne faut pourtant pas toujours s'y fier; car il peut arriver des cas où la nature du venin épidémique, rend ces secours non-seulement inutiles, mais quelquefois encore nuisibles. Dans l'épidémie de *Naples*, toute espèce de vieux ulcères, de cautères, de setons, ou toute autre issue par la peau, étoit inutile pour garantir de la contagion. Les signes de la première attaque de la maladie, se faisoient remarquer par un état d'aridité ou d'exsiccation sur les cautères; quoique chez quelques-uns, ces cautères vinssent à se renouveler en quelque sorte dans les convalescences, et à fournir une évacuation abondante de sérosités sanguinolentes et putrides. Dans l'épidémie de *Gottingue*, les cautères et les vieux ulcères étoient autant de voies ouvertes à l'introduction d'une plus grande quantité de venin, dans le corps ou dans la masse des humeurs.

Page 183.

(27) Par exemple, à *Boston*. (Voyez le premier *Journal Anglois*, et l'Ouvrage intéressant de M. *Paulet* sur les *moyens de se préserver de la petite vérole*).

Page 193.

(28) Ce peut être une opinion reçue en *Angleterre* ; mais en *France* et dans plusieurs autres endroits de l'Europe, on a de fortes raisons pour penser le contraire. (Voyez mon *Traité sur la petite vérole.*)

Supplément à la Note 14.

M. SARCONE observe également, que dans l'état de crudité de la maladie, les plaies des vésicatoires se recouvroient de bonne heure, d'une espèce de toile membraneuse qui n'étoit que le pur *gluten* ou la pure lymphe, et dont l'apparition sembloit suspendre l'évacuation

par les crachats. Ce phénomène étoit ordinairement de mauvais augure, et ne laissoit guère d'espoir ; à moins qu'à la place de ce *gluten* membraneux, il ne survînt une humeur séreuse qui étoit rarement blanche, mais presque de couleur cendrée ou verdâtre, et en outre fétide. Il dit encore que pendant le cours de la convalescence, plusieurs de ceux à qui les vésicatoires avoient été appliqués, éprouvèrent par ces excoriations cutanées une abondante évacuation d'une espèce de pus fétide, lequel étoit en même tems d'une si grande âcreté, que quoique la fièvre eût entièrement disparu et que les malades ne discontinuassent point l'usage du quinquina, il fallut plusieurs semaines pour obtenir la cicatrice de ces plaies ; ce qu'il regarde comme une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y avoit, que cette putridité s'évacuât d'une manière ou d'autre.

Mais ce médecin nous fournit de nouvelles lumières sur cet objet, en

observant dans un autre endroit de son Ouvrage, que dans le tems de la maladie épidémique où un état de forte *glutinosité* se faisoit remarquer dans les humeurs, il ne falloit pas s'en tenir aux seuls anti-septiques, mais attendre, pour se livrer avec confiance à ces remèdes, un commencement de fonte ou de dissolution, soit que cette dernière fût un effet d'une altération spontanée ou des progrès de la maladie, soit qu'elle dépendît d'un mouvement de *coction*, etc.; que d'après ce même principe, les vésicatoires devoient être appliqués avant que cette fonte (*fusione*) de la lymphe ne fût bien décidée, et dans le tems où cette humeur sembloit vouloir, pour ainsi dire, tourner à cet état d'atténuation ou de *fusion.* » Je puis bien assurer, ajoute-t-il, » que j'ai trouvé l'application des vési-» catoires plus utile dans cette période » de la maladie, que lorsqu'une forte » putridité avoit déjà infecté le systême » vasculaire; tems auquel ces topiques

» ont paru également suspects à M.
» *Tissot* lui-même, dans la fiévre bi-
» lieuse épidémique dont il nous a donné
» une si belle description. (*Istor Ragion.*
» pag. 634) ». Cette remarque peut servir à expliquer ce que nous avons observé d'après M. *Vivenzio*, dans la note 14, et modère en même tems le précepte, d'ailleurs bien fondé, de M. *Lind*, sur la nécessité de se hâter dans l'application des vésicatoires.

FIN.

